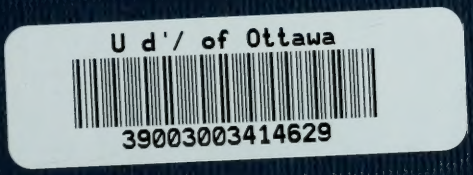
U d'/ of Ottawa
39003003414629

17/12/69

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/enfantines00larb

ENFANTINES

DU MÊME AUTEUR

FERMINA MARQUEZ.... UN VOLUME
A. O. BARNABOOTH .... UN VOLUME

EN PRÉPARATION

TRADUCTIONS DES ŒUVRES DE SAMUEL BUTLER

VALERY LARBAUD

ENFANTINES

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, 1918

Universitas
BIBLIOTHECA

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ ET TIRÉ A PART SUR PAPIER LAFUMA DE VOIRON AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE SIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE I A VI ET SOIXANTE-QUATRE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 64.

PQ
2623
.A65E5
1918

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION, RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE.
COPYRIGHT BY GASTON GALLIMARD 1918.

ROSE LOURDIN

A LÉON-PAUL FARGUE

ROSE LOURDIN

« Avec nos cheveux aplatis sur nos têtes par un long peigne arrondi, et nos nattes repliées et enfermées dans une résille noire, vous n'imaginez pas comme nos visages paraissaient durs. Et nous étions en effet dures les unes pour les autres, et malheureuses. Moi, du moins, j'étais malheureuse dans cette pension de province. Il me semble que dans ce temps-là j'avais toujours froid aux pieds et au bout des doigts ; j'étais une petite fille triste et taciturne. Ce que j'ai de gaîté ne m'est venu qu'avec mon premier amour de femme. Dans mon pensionnat du Jura, les maîtresses disaient que j'étais « en-dessous. »

J'avais entendu parler de Rosa Kessler avant de la voir. C'était le soir de mon entrée. Elle était populaire, sans doute : des Moyennes parlaient d'elle avec des éclats de voix :

« Röschen... Röschen... »

Je me demandais comment ce nom s'écrivait. Puis je le vis écrit à la craie sur un tableau noir. Je crus que c'était son nom de famille : on ne nous appelait jamais par nos prénoms, là-bas. Des grandes m'avaient dit : « Comment t'appelles-tu ? » et avaient ri parce que je leur répondais : « Rose ».

Je dus m'habituer à répondre quand on disait : Lourdin. C'était comme si, en entrant là, nous laissions nos petits noms dans nos familles. Röschen seule faisait exception, parce que, sans doute, « Röschen » lui allait si bien...

J'aimais à être grondée. Je crois avoir souvent fait des choses défendues exprès pour être grondée. Oh, ce n'est pas que cela ne me fît pas de peine ; au contraire. La première fois, je crus en mourir. C'était au repas du soir. La maîtresse me fit une observation sur ma tenue. J'étais très fière, et je pensai atténuer le mal que me faisait la réprimande en feignant de la prendre pour une plaisanterie : je souris, comme pour dire à la maîtresse : « Oui, c'est peu de chose, et vous êtes trop bonne pour avoir voulu me faire de la peine ! »

Cette femme était myope. C'est peut-être ce qui l'empêcha de voir ce que signifiait mon sourire. Elle se jeta soudain sur moi, la figure bouleversée, me traita de petite insolente, et cria qu'elle ne me supporterait pas ces manières là. J'avais douze ans alors, et je sentis qu'elle était irritée contre moi comme elle eût pu l'être contre une femme de son âge. Tout le réfectoire avait fait silence. Elle m'envoya au piquet dans un coin, et j'y restai jusqu'à la fin du repas, tremblant de la tête aux pieds. Toute la nuit je pleurai, buvant mes larmes avec ma lèvre contractée. Quand je m'arrêtais, je songeais

à l'injustice de la maîtresse : je pressais ce souvenir de toutes mes forces, et des larmes, de nouveau, en sortaient. Je finis par pleurer exprès, en songeant : « Demain mes pauvres yeux lui feront pitié, et elle se repentira. Alors je lui pardonnerai tout, et je l'aimerai beaucoup. » Il me semblait l'aimer déjà. Nous nous promenerions ensemble dans la cour. Elle serait ma grande amie... Mais elle ne se repentit pas, et je m'amusai, par la suite, à me moquer d'elle ouvertement.

Un autre jour, j'avais fait, par hasard, une dictée si bonne que la maîtresse de français m'accusa de l'avoir copiée et ne voulut jamais croire mes dénégations. Je goûtai longtemps mon chagrin. Je le serrais tout contre moi ; il me tint compagnie pendant deux jours ; et, quand il se fut évaporé, je fus triste d'avoir été consolée si vite. Pourtant, c'était une injustice inoubliable. Dans vingt ans, quelque part, je rencontrerais cette femme, et je lui dirais : « Vous savez, cette dictée ? eh bien, je ne l'avais pas copiée. » Mais ces vingt années qui me serviraient de témoins irrécusables, je les sentais au-dessus de moi comme une énorme chaîne de montagnes, toute noire et horrible, dans un pays inconnu.

Pendant que je souffrais, je songeais tout le temps que ce n'était rien, que cela passerait comme d'autres douleurs avaient passé, que

celle-ci n'était que relativement pénible, qu'il y avait des gens bien plus malheureux que moi en cet instant même, et qu'enfin je mourrais un jour. Mais j'aimais le goût des larmes retenues, de celles qui semblent tomber des yeux dans le cœur, derrière le masque du visage. Je les amassais comme un trésor ; c'était une source rencontrée au milieu de mon voyage de la journée. Voilà pourquoi j'aimais à être grondée.

Mais quand je voulais être consolée tout de suite, je n'avais qu'à songer à Röschen. Elle avait treize ans, l'année dont je vous parle — un an de plus que moi, — et elle était dans la classe au-dessus de la mienne. Elle venait de la Suisse allemande, ce qui l'avait fait surnommer « la Prussienne ». Je ne lui avais encore jamais parlé, mais je la regardais autant que je le pouvais, et chaque soir avant de m'endormir je pensais à elle avec tendresse.

Pendant les récréations, elle se promenait toujours avec les deux mêmes camarades. Elle marchait entre elles et leur donnait le bras. Je ne la perdais pas de vue, et je connus bientôt tous les traits de sa belle figure blanche et fraîche. Elle était rieuse et avait une certaine façon hardie de relever la tête et de partir soudain en courant. Les sons pressants et joyeux que ses pas faisaient rendre aux pavés du préau me devinrent familiers. Oh ! l'orage de mon

cœur : tout mon être en déroute accueillait sa présence, et je n'osais la regarder que lorsqu'elle était un peu loin de moi. Elle avait le buste large mais dégagé, la taille fine, les jambes tout à fait rondes ; sa jupe était déjà bien remplie, et, n'eût été son âge, elle eût pu être dans les grandes. Je m'arrangeais quelquefois pour être derrière elle sur les rangs. Sa nuque était délicate, montrant à peine les deux tendons sous les courts cheveux clairs et la peau fine qui me faisait songer à d'anciennes roses-thé de ma petite enfance... Je n'aurais pas pu dire comment ceci avait commencé : j'aimais sa vie. Chaque goutte de son sang m'était chère.

Elle s'était aperçue que je la regardais beaucoup ; et un jour que nous nous étions croisées dans un escalier, elle m'avait jeté, de ses yeux bleus étoilés et dont le blanc même brillait, un regard brusque et plein de malice.

Et une fois enfin je me rendis compte que je l'aimais plus que je n'avais aimé ma propre mère et mes sœurs. Un soir se faisait avec des chants d'oiseaux, du calme et des cris lointains d'enfants ; les ombres confiantes s'allongeaient, comme pour y dormir toujours, entre les pierres des escaliers et des balcons du vieux couvent. Je suivais un corridor vitré tout chaud de rayons roses ; et mon cœur pesait tant que je pressai le pas, et que respirant par la bouche, je soufflai : « Je t'aime. » Il y avait désormais au monde un

grand secret : le mien. D'autres petites filles, qui étaient mes camarades de classe, m'avaient vite entourée. Je les trouvais toutes ennuyeuses ou méchantes, mais j'étais bien obligée de passer toutes les récréations en leur compagnie. Il y en avait une, surtout, aux épaules grosses, la taille carrée, avec une figure de vieille femme, un teint malsain couleur de petit-lait, des yeux froids et ronds toujours cernés d'un sale brun, et qui parlait d'une voix de tête, éraillée ; je ne puis dire quelle espèce de dégoût, et même, de terreur, elle m'inspirait. Eh bien, c'était à elle que je cherchais à plaire, et pour cela je faisais des bassesses, disant toujours ce que je croyais devoir être approuvé d'elle, et qui était exactement le contraire de ma pensée. Plus elle me devenait odieuse, plus je la flattais, me mettant à son école, copiant ses gestes, devançant ses volontés. Cette manie d'abaissement me quitta, mais nous fûmes toujours considérées, cette créature et moi, comme deux grandes amies ; « bien faites pour s'entendre » disait-on de nous.

Quant à Röschen, elle avait ses deux camarades préférées et des relations parmi les grandes. Tout me séparait d'elle ; et j'imaginais volontiers des catastrophes, — comme l'incendie du pensionnat —, qui me permettraient de me lier à jamais d'amitié avec elle, en lui sauvant la vie. Ou bien, j'aurais voulu la taquiner, en

passant près d'elle dans la cour, la mettre en colère, et l'obliger à me battre. Etre battue, ou seulement bousculée, par elle ! Mais à la seule pensée de son contact, je me sentais défaillir.

Je ne savais pas grand' chose d'elle ; je peux dire que je ne la connaissais pas, puisque je ne la voyais qu'au réfectoire, de loin, et dans la cour des récréations. Je la vis pourtant mieux, à la fin de cet hiver, à l'infirmerie, pendant l'étude du soir.

Vers huit heures, une des jeunes maîtresses, mademoiselle Spiess — qui était du même pays que Röschen — entr'ouvrait les portes des salles d'étude, et bredouillait : « Infirmerie ! »

Alors, celles qui étaient enrhumées ou qui avaient un pansement à faire renouveler, se levaient, et, en rang, suivaient la maîtresse à l'infirmerie. Röschen allait prendre de la tisane, et, vers la même époque, on m'en ordonna.

Presque chaque soir, au retour de l'infirmerie et lorsqu'on passait devant la porte de la salle de discipline, Mademoiselle Spiess criait :

— Kessler ! vous parlez encore sur les rangs ? Aux arrêts, s'il vous plaît, et attendez m'y... Quelle petite indisciplinée !

Etre envoyée aux arrêts était un châtiment redouté de toutes les petites filles. Je ne m'étais jamais mise dans le cas d'y être enfermée ; pour moi, c'était le déshonneur, une tache

ineffaçable. Röschen y allait d'elle-même, et en souriant. J'admirais son impudence et son calme : c'était presque de l'héroïsme. Et quand elle sortait des arrêts, elle n'avait même pas les yeux rouges. Moi, j'étais si sotte que je n'aurais plus osé me montrer aux autres.

Et même, un soir, je crus remarquer qu'elle faisait exprès de parler haut et d'avoir une mauvaise tenue en revenant de l'infirmerie. On eût dit qu'elle donnait à Mademoiselle Spiess, volontairement, par bravade, l'occasion de l'enfermer dans la salle de discipline.

Un soir, comme elle en sortait pour monter au dortoir, une grande la prit par la taille et lui dit quelques mots à voix basse. Röschen lui souffla une gorgée d'haleine au visage, et toutes deux se regardèrent en riant. J'éprouvai alors une douleur aiguë et fis un grand effort pour ne pas crier. Il y avait une expression diabolique sur la figure de cette grande ; Röschen s'appuyait à elle, toute rose, les lèvres entr'ouvertes, les yeux baignés d'eau brillante. De toute la nuit je ne pus dormir.

Je ne lui avais pas encore parlé. Je la croyais fière, assez insolente et têtue, un peu « brute » comme nous disions. Et l'idée qu'elle avait sans doute deviné mon grand secret m'était intolérable.

Vers ce temps, l'affection que j'avais pour elle prit des formes qui sans doute semble-

raient ridicules à des grandes personnes. J'étais toute fière de m'appeler Rose, à peu près comme elle ; et, pour lui ressembler davantage, je me mis à signer mes devoirs « Rosa Lourdin », ce qui me fit traiter de petite étourdie par notre maîtresse. J'étais éprise de son nom ; je trouvais qu'il lui ressemblait : c'était une grande fille blonde et riante...

Une autre fois, j'ai profité de la longue récréation de trois heures pour monter dans le dortoir de Rosa Kessler, et j'ai mis son sarrau de rechange. (Nous portions, pendant la semaine, des sarraux noirs qui se boutonnaient par derrière et recouvraient tous nos vêtements.) Ce fut une grande aventure : j'en revois tous les détails Je revois les trois hautes fenêtres, les sévères dames blanches, surveillant le désert des lits. Tout le ciel résigné de la petite ville entrait par leurs yeux vides et se répandait en flaques bleuâtres sur le parquet ciré. Comme je sentis battre mon cœur quand j'eus fermé la porte derrière moi ! Vite, je passai dans le vestiaire. Là, j'étais sauvée. Je quittai mon sarrau et pris le sien. C'était la première fois que je me déguisais ; je ne prévoyais guère que cela deviendrait mon métier un jour. Soudain, j'entendis un bruit dans le dortoir. Je sortis du vestiaire et fis face au danger. Ce n'était rien : je n'avais pas poussé le loquet jusqu'au bout, et la porte s'était ouverte. Je me jetai sur elle et la repoussai

avec tout mon corps. Dans un éclair j'avais vu quelqu'une des autres découvrant mon secret, et une pensée de meurtre avait traversé mon esprit. Je revins au vestiaire... Oh, ce rendez-vous avec un sarrau noir de petite pensionnaire ! Et moi qui m'étais promis de vous raconter tout cela sans cacher une seule fois ma figure dans mes mains !

Je pressais l'étoffe sur moi ; je me baignais en elle ; et la goûtais avec tout mon visage. Je pris aussi l'étroite ceinture de cuir ; Röschen avait écrit son nom sur la peau blanche, à l'intérieur. Je l'embrassai, sans appuyer, deux ou trois fois. J'allais la boucler autour de ma taille lorsque, soudain, je me vis avec les yeux des autres. Alors tout cela me parut si ridicule que je repris bien vite mon sarrau, replaçai celui de Röschen et la ceinture à leur clou, et descendis en courant jusqu'au préau. Rosa Kessler s'y promenait, donnant le bras à une grande. Je rencontrai son regard distrait et me sentis rassurée, et heureuse. Même, en passant près d'elle, j'osai la regarder en face, et, presque, lui sourire.

Un soir de rentrée, j'étais bien triste, et Mlle Spiess me rencontra dans un couloir juste au moment où j'allais me mettre à pleurer. Elle était bonne ; elle eut pitié de moi et me dit :

— Lourdin, il faut que je monte dans ma chambre : tu vas garder mon bureau.

(Elle avait un petit cabinet de surveillante entre les deux salles d'étude). Je dis :

— Oui, Mademoiselle.

— C'est ça. Assieds-toi là... Dis, si tu t'ennuies, veux-tu que je fasse venir une de tes petites camarades pour te tenir compagnie ?

— Oh ! oui, Mademoiselle.

— Laquelle ?

J'allais répondre « Kessler ». Mais quelque chose dans son regard m'arrêta. Il me sembla qu'elle lisait ma pensée et qu'elle attendait ma réponse pour éclater de rire. Alors je nommai une mauvaise élève de ma classe, qui était stupide et tapageuse et qui me taquinait parfois...

Il y eut des mois où ma vie fut remplie par le souci de voir Röschen, et l'espoir de lui rendre, si l'occasion s'en présentait, quelque grand service. Mais j'étais trop timide pour lui faire des avances.

C'est quand je ne la voyais pas que je me sentais le plus près d'elle. Vous ai-je dit qu'elle était une bonne élève ? Oui, cette année-là encore, elle eut tous les prix de sa classe. Pour cela seulement j'aurais souhaité d'être une bonne élève. Mais il m'était impossible de me plier à un travail régulier. Je l'admirais, elle, d'être en même temps une jolie enfant insouciante et une élève studieuse. Quel avenir l'attendait ? Elle deviendrait une savante illustre ou une grande artiste ; sa beauté et son génie ébloui-

raient le monde ; et moi, dans une obscurité profonde, je serais son amie bien-aimée, la confidente de toutes ses pensées. Mais dès maintenant j'étais fière de l'aimer.

Pendant les grandes vacances, je trouvai chez des amis de mes parents une bonne d'enfants badoise. Je fis tout ce que je pus pour l'approcher : je voulais lui demander comment certaines choses se disent en allemand. Mes parents étaient tout surpris et fâchés de me voir rechercher cette fille. Enfin un jour elle m'apprit qu'on employait plus volontiers « Rosele », dans l'Allemagne du Sud, comme diminutif de Rosa.

Et peu après la rentrée, je fis cette expérience.

Un soir, comme Rosa Kessler passait devant moi dans un couloir où nous étions seules, je murmurai :

— Rosele, mein Rosele...

Elle se retourna et vint sur moi, l'air inquiet, le regard dur et droit :

— Comment sais-tu cela ?

Elle me prit le bras. Je répondis d'une voix que mon émoi rendait risiblement grosse :

— Oh ! je sais beaucoup de choses.

— Tant que ça ?

Elle me regardait minutieusement. Je la sentais presque irritée. Pour moi, j'étais ivre de sa présence. Le moment était venu de lui dire qu'elle n'avait rien à craindre de moi :

que mon plus grand désir, mon seul désir au monde était d'être son amie. Mais je n'osai pas : cela avait trop l'air d'une déclaration d'amour ! J'espérais du moins qu'elle verrait ma tendresse dans mes yeux. Je les lui offrais. Et puis, j'étais sûre qu'elle savait. Elle trouverait peut-être le courage de dire : oui. Il ne m'en aurait pas fallu davantage. — Une longue minute nous nous regardâmes fixement sans rien dire. Elle baissa les yeux la première, toute gênée. J'avais laissé passer le bonheur. Elle lâcha mon bras, me donna une sorte de bourrade amicale, et s'éloigna en disant gauchement :

— Sale gosse !

Mais moi, dans ce dernier instant, j'avais senti que Rosa Kessler n'était que douceur, tendresse et obéissance. Je sentais que, si j'avais pu la rappeler avec fermeté, elle serait revenue ; et j'aurais pu la faire mettre à genoux devant moi, simplement, pour le plaisir. Et je sentis qu'elle avait besoin de mon amitié. Oui, elle était plus grande que moi, et pourtant elle avait besoin d'être protégée par moi. Il y avait trop de douceur en elle ; elle était comme une belle fleur que tout venant peut froisser. Elle courait un danger ; je ne savais pas lequel : j'étais si loin d'elle ! Mais, c'était un danger imminent ; quelque chose de laid et de terrible. — Je ne trouvai pas le courage de la rappeler. Et les jours précieux passèrent.

En la regardant, fraîche et blanche, d'une blancheur qui semblait venir du fond d'elle-même et affluer à son visage comme une émanation de sa pureté, je pensais : « Je t'aime et tu es une bonne élève. Bientôt nous serons amies. Les autres ne s'en doutent pas : j'ai employé tant de ruse et d'hypocrisie pour me cacher d'elles ! Mais nous serons amies, et alors nous nous efforcerons d'être sages, toutes deux, et nous obéirons amoureusement à nos maîtresses, et tu seras toujours pure et heureuse puisque je t'aime ! »

Oui, j'oserais lui dire tout cela, tout à l'heure à la sortie de la classe. Il m'arrivait de courir vers elle, et tout à coup je m'arrêtais, hors d'haleine, le cœur battant sans mesure, la tête perdue. Je remettais à plus tard ma démarche. Jamais les occasions n'étaient assez favorables. Oh ! les nuits que j'ai passées, appelant Röscher à voix basse entre mes sanglots !

Un peu avant la Noël, cette année-là, Mlle Spiess quitta la pension. Le bruit courut qu'elle avait été renvoyée pour avoir tenu des propos inconvenants devant des petites filles. Mais on ne sut pas exactement de quelles petites filles il s'agissait. Vers ce temps, une des grandes me prit pour souffre-douleurs. Elle me faisait rester debout, sous la neige, dans un coin de la cour ou bien elle m'obligeait à courir à cloche-pieds d'un bout à l'autre du préau. J'étais sans défense

contre elle. Maintenant encore je suis sans défense contre les affronts et les taquineries : la vie ne m'a rien appris. Je ne peux même pas dire que je détestais cette grande : je la subissais, attendant qu'elle se lassât. Ma seule vengeance, c'était de penser que je souffrais encore plus du dégoût qu'elle m'inspirait que de sa méchanceté. Mais, comme j'avais honte d'être traitée ainsi devant Röschen, je fis semblant de croire qu'il s'agissait d'un jeu que nous avions inventé, cette grande et moi. Elle était si bête qu'elle croyait que je m'y trompais ; elle redoublait de méchanceté, et j'étais tout à fait malheureuse.

Après les vacances du jour de l'an, à la rentrée, on ne revit pas Rosa Kessler. Je compris qu'elle ne reviendrait plus. Une maîtresse nous dit que sa famille l'avait reprise. Je me rappelle le ciel, tout en lumière blanche, de ce jour-là. Comme une feuille de papier blanc collée sur chaque vitre. Le soir vint, pourtant. Je me sentis plus seule encore qu'au soir de ma première rentrée. Rosa Kessler ne reviendrait jamais plus. J'acceptai ce coup comme on accepte la mort, et j'allai de moi-même, avec un plaisir horrible, retrouver cette grande qui me torturait, et me mettre à la discrétion de ses caprices. Elle me fit embrasser les colonnes de fonte du préau...

Des mois passèrent, avec la routine des semaines et des dimanches. Et un soir de rentrée où nous n'étions encore qu'un petit nombre

de pensionnaires arrivées en avance, bien entre nous dans une salle d'étude, quelqu'une parla de Rosa Kessler. Aussitôt je feignis d'être distraite, et j'étais bien trop émue pour rien entendre.

Déjà on parlait d'autre chose, lorsque ma voisine de classe, cette nabote à figure de vieille, s'approcha de moi et me dit à voix basse :

— Elle a été regrettée ici, la Prussienne. Au moins par une personne.

Je trouvai la force de demander :

— Par qui ?

Mais le coup était déjà porté.

— Par toi, Lourdin, ma fille.

Je ne dis rien. J'aurais pu la tuer. Elle reprit :

— Oh ! ne te trouve pas mal pour ça, va !... Tu ne sais pas : il paraît que c'est à cause d'elle que Mlle Spiess a été renvoyée. Oui, on dit qu'elles s'enfermaient ensemble dans la salle de discipline et que là Mlle Spiess lui montrait des images, enfin ma chère, des horreurs. Et on dit aussi qu'elles fumaient comme des hommes toutes deux. Presque toutes les grandes étaient au courant ; une aura cafardé, et c'est pour ça qu'elle aussi a été flanquée à la porte, ta chérie...»

Je n'ai jamais plus entendu parler de Röschen. Un jour, l'année où j'ai eu cet engagement au Grand-Théâtre de Genève, j'ai passé dans la ville où était notre pensionnat, et je suis allée

chez le photographe qui, chaque année, prenait le groupe des élèves. Il avait gardé les anciens clichés, et j'ai pu faire tirer le groupe où nous étions, Rosa Kessler et moi.

Quand je reçus l'épreuve, quelle surprise ! toutes ces petites filles en robes d'uniforme, et peignées à la chinoise, était-ce bien nous, cela? Quels pauvres airs d'orphelines, quelles petites figures tristes ! et incultes et rudes comme des visages de garçons...

Sur les gradins, je reconnaissais des regards et des attitudes oubliés depuis près de quinze ans. Soudain les noms d'autrefois sortaient du fond de ma mémoire, avec un ensemble confus de faits qui me rendaient sensibles des caractères déjà formés alors. La grande qui me faisait souffrir, par exemple : les joues grasses, hautes et plates, où le haut du visage s'emboîte, les petits yeux, là-derrière, insolents et bien assurés, et qui savent que le monde ne changera pas pendant qu'ils abaisseront lentement leur paupière épaisse. Voyez-vous : elle devait être, un jour, une riche héritière. Moi, je figure à sa gauche. Quelqu'un m'a dit : « Comme vous aviez l'air sage et triste ! » Et en effet pourrait-on jamais croire que cette petite fille bien sage était si follement amoureuse ?

Les maîtresses nous encadraient. Je reconnus Mlle Spiess. Comme elle me parut jolie, droite et mince, avec son haut faux-col blanc et ses

cheveux clairs bouffants ! Elle avait l'habitude de souffler en l'air pour écarter de son sourcil une mèche indisciplinée qui retombait toujours. Elle me paraissait bien laide, quand j'étais petite. Et moi, avec mes grands yeux châtains et mes longs cils, j'étais bien plus jolie que je ne croyais. Mlle Spiess doit avoir quarante ans, aujourd'hui.

Röschen est assise à côté d'elle, au premier rang, dans ce groupe. Presque tout de suite, elle me revint tout entière, et avec elle mon ancienne folie d'amitié, toute ma tendresse inutile, et mes fureurs jalouses. « Mein Rosele », la grande passion de mes douze ans...

C'est par lâcheté pure que je viens de sourire. Bien souvent encore, quand je suis seule, il m'arrive soudain de voir toutes les choses comme son regard autrefois les éclairait pour moi. J'ai douze ans et elle en a treize. Nous avons fini par devenir amies. Deux petites filles se prennent par la taille, mêlant leurs bras et leurs mains. Je la retrouve ainsi au fond de tous mes bonheurs, (je ne vais à elle que lorsque mon visage est heureux) ; et toute bonté, et toute musique, c'est elle. Puis, tout aussi vite, mon existence présente me reprend : je rentre et je trouve sur ma table les coupures des journaux qui parlent de moi.

Voilà. Mais de l'essentiel je ne vous ai rien dit. Oh ! la couleur, le son, la figure de ces vieux

jours sans histoire de mon enfance. La voix solitaire de notre cloche, à la fin d'une longue aube où les chants d'oiseaux avaient foisonné ; les acacias en fleurs, dans la cour, toute une nuit au fond de mon sommeil, comme un goût dans la bouche ; l'odeur neuve de ma robe d'uniforme, les dimanches matins, quand je sentais devant moi un grand jour sans leçons, pour ne penser qu'à elle...

Que cette rue, au bout du restaurant vide, est blessante aux yeux ! comme un damier, avec sa blancheur coupée d'ombres crues. Tenez, j'ai déjeuné à cette table du coin, à gauche, le matin du jour où je suis partie pour ma tournée au Brésil, l'autre année. Qu'y a-t-il de changé ? Ah, oui : je suis devenue célèbre ! Sûrement, si elle vit encore, elle a entendu parler de moi. Mais sous mon nom de théâtre, et elle ne sait pas que c'est la petite Lourdin. Et puis, elle m'a peut-être oubliée : après tout, nous nous sommes fort peu connues. »

LE COUPERET

A ANDRÉ GIDE

LE COUPERET

I

Vers deux heures de l'après-midi, les Messieurs descendent fumer dans le jardin, devant la maison. Ce sont des hommes distingués, des Messieurs de Paris ; il y a, parmi eux, un préfet et un sénateur. Assis sur les bancs verts, les jambes croisées, ils savourent leur cigare, et s'engourdissent dans le silence épais de la pleine campagne, à seize kilomètres de tout village.

Sous le ciel du mois d'Août, les champs s'étendent au bout du jardin. Ils s'étendent d'abord, et ensuite montent la colline d'en face, qui ferme la vue de ce côté. Sur le dos de la colline, est une ferme, long bâtiment blanc à toit brun ; elle paraît aussi petite qu'un dessin dans un livre, avec le ciel blanc pour fond.

— Cette ferme est en dehors de ma propriété, dit M. Raby à ses hôtes. Il est modeste : on ne peut pas tout posséder.

Devincet, le fermier, rit gras. Puis il parle, tout en passant fréquemment sa grosse main sur sa bouche, geste qui donne du poids à ses paroles.

— Monsieur Raby l'aura quand i voudra,

c'te ferme. Avec la vie qu'i mène : Moulins et le jeu en hiver. Riveclaire et, sauf vot'respect, les femelles, pendant l'été, le fils Grenet aura bientôt tout mangé. Vous pressez pas, M. Raby, vous aurez tout pour un morceau de pain, avant deux ans.

— Il paraît que c'est déjà couvert d'hypothèques, murmure M. Raby.

Emile Raby, qui aura huit ans le vingt-neuf de ce mois d'août, et qui compte les jours comme si cette date devait apporter un grand changement dans sa vie, — « Milou » interpelle Devincet :

— Dis donc ! j'achèterai cette ferme avec mes ors, la semaine prochaine : je vais être majeur.

Il est agacé parce qu'on ne fait pas attention à lui, et la voix de Devincet le met en colère. Il déteste cet homme lourd, aux grosses joues rougeaudes. Il cherche une injure à lui lancer. Il n'en trouve pas, et se sent écrasé par la lourdeur de Devincet et par la gravité des paroles qu'on prononce autour de lui : ces questions d'intérêt qu'il ne peut pas comprendre, qui sont au-dessus — ah ! voici que juste au moment où il désespérait de tout, il a trouvé :

— Moi, quand je serai grand, je ferai comme le fils Grenet, je mangerai tout. Et je mourrai sur la paille !

Manqué ! Devincet lance son rire faux ; il trouve M. Emile bien drôle. Mais le trait n'est pas perdu : M. Raby prend son air chagrin.

Milou se réjouit : il a réussi à faire de la peine à son père. — Aussi, pourquoi lui et ses amis parlent-ils constamment de toutes ces choses obscures et laides : cheptel, usufruit, contrat, hypothèques ? Et le ton dont les grandes personnes prononcent ces mots de leur langage particulier ! Milou voudrait gifler ces Messieurs... L'usufruit est une pomme qui est tombée dans l'herbe et qui pourrit, toute ratatinée et fendue, sous les pluies de novembre. Les hypothèques sont d'affreux échafaudages noirs qu'on met devant les façades blanches des maisons.

Milou prend la résolution de ne plus jamais écouter ce que disent les grandes personnes. Il se recule un peu, sur le banc où il est assis, pour faire place à Dembat et à la petite Rose, qui ne sont pas des êtres visibles, mais qui sont bien plus dignes d'intérêt que Devincet et que tous les amis de papa.

Ce n'est pas assez de dire que Dembat est l'ami intime et le frère de Milou. Il est Milou lui-même, mais invisible, et devenu homme : libéré de la réalité et projeté dans l'avenir. Dembat parcourt tous les pays qu'on voit sur les cartes et dans les livres du lieutenant-colonel Galliéni. (Milou n'aime pas Jules Verne, parce que ce n'est pas arrivé). Dembat est un homme d'action : il va voir comment le Monde est fait. Il a un casque blanc sur la tête; il s'avance à

travers le Fouta-Djallon ; il visite les pays des Peuls et des Toucouleurs. Quatre fois déjà on l'a vu remonter le cours du Niger dans une chaloupe à vapeur, avec sa petite escorte de laptots et de tirailleurs sénégalais. Le grand dos bombé du fleuve tourne lentement entre les rives lointaines, couvertes de palmiers, de caoutchoucs et de lianes. Et, perdue dans la réverbération du soleil sur l'eau, la petite embarcation, battant pavillon français, s'avance vers les solitudes inconnues.

La petite Rose est cette enfant (de l'âge de Milou à peu près) qu'un Arabe avait, par vengeance, volée à ses parents. Elle s'est évadée du gourbi, mais en arrivant près du camp français, la sentinelle a fait feu et la fillette est tombée évanouie, un bras cassé. Elle est très blonde et bien douce. (Elle ressemble un peu à une petite Suédoise que Milou a vue, aux bals d'enfants, l'autre été, à Riveclaire). Elle souffre encore de son bras cassé. Mais Milou et Dembat l'ont recueillie et la protègent, et elle n'est presque plus malheureuse.

Pour un moment, Milou et Dembat et la petite Rose quittent l'Afrique et vont se promener dans les bois qu'on voit du perron de l'Espinasse. C'est un coin du Bourbonnais, la plus douce région de France. La rangée des colline boisées s'interrompt et la hauteur où est Fleuriel remplit l'intervalle, en arrière :

on voit le clocher de Fleuriel et la cure. Et derrière encore s'étend un grand pays bleu tendre, où scintillent parfois, au soleil couchant, les fenêtres de Charroux. Milou et ses compagnons invisibles se transportent à la lisière du bois, au-dessous de Fleuriel. Ils s'assoient à l'ombre au bord du chemin qu'on voit. La fraîcheur du bois arrive jusqu'à eux dans un souffle. Ils la respirent... Puis soudain, Milou revient au banc où son corps est resté assis. Dembat et la petite Rose s'éloignent (vers l'Afrique, très probablement). Milou s'aperçoit qu'il s'ennuie, et rentre dans la maison pour chercher Madame Saurin sa grand'mère.

II

Il la trouve assise dans la salle à manger, près de la fenêtre, à une place d'où elle peut observer tout ce qui se passe dans la cour, dans la cuisine et autour des communs. Elle surveille ses domestiques. Mais, surtout, elle serait contente de prendre en faute un des domestiques de Mme Raby : « Ma fille, vous ne *tenez pas* votre monde », pourrait-elle dire alors.

Elle habite l'Espinasse toute l'année, sauf pendant deux mois d'hiver, qu'elle passe chez les Raby, à Montluçon, où M. Raby a sa grande fabrique d'instruments agricoles. Ses domestiques à elle sont des campagnards, tandis que

ceux de son gendre sont des domestiques de ville, « et il n'y a pas de plus sale engeance », dit Mme Saurin. Assise dans son fauteuil qu'elle remplit bien, elle ne perd pas de vue ce qui se passe à la cuisine.

Milou saute sur le bras du fauteuil et s'étale sans façon sur le giron de sa grand'mère. Elle est, de toute sa famille, la personne qu'il aime le mieux. C'est qu'il y a plus de gaîté chez cette femme de soixante-deux ans que chez Mme Raby, diminuée par les soucis du ménage, par la domination que son mari exerce sur elle et par une chose incompréhensible et ennuyeuse qu'elle appelle « le devoir ». Au contraire, la grand'maman Saurin est, comme on dit, dans son entourage, une femme entière. Elle parle haut, affirme et tranche ; n'hésite jamais. Et elle a un langage vigoureux, plein de mots patois qu'elle emploie sciemment.

Ses jugements sont définitifs : « Cette fille a fait un enfant avant son mariage. C'est une saloperie ». La guerre a laissé sa trace dans son esprit : elle appelle les ordures qui sont au pied des murs, des « prussiens ». En promenade, elle dit à Milou : « Prends garde, tu vas marcher sur un prussien ».

L'enfant va d'instinct à cet esprit plein de certitudes, à ce caractère que rien n'a entamé. Certes, elle n'appartient pas à son monde imaginaire ; nulle des personnes du monde matériel,

de la vie qu'on subit, ne s'est encore élevée jusqu'au monde invisible de Milou, à la vie qu'on invente. Ce sont deux univers tout à fait séparés, et, malgré l'affection qu'elle témoigne à son petit-fils, Mme Saurin n'aura jamais l'honneur d'être présentée aux Invisibles. A l'idée de prononcer le nom de Dembat devant sa grand'mère, Milou se sent pris de vertige.

Néanmoins il tire de Mme Saurin des plaisirs qui appartiennent à son monde à lui. Par exemple, il lui fait chanter des chansons dont il n'écoute pas les paroles, mais dont la musique accompagne les visions de son monde caché.

Mme Saurin sait beaucoup de chansons : celles de son temps, celles de Béranger, et les refrains politiques qu'aimait M. Saurin. « De ma Céline amant modeste.. », « Ohé les p'tits agneaux ! », « Messieurs les étudiants s'en vont à la Chaumière », « Voltaire, le dieu du bon sens... » etc.

— Ma grand'maman, chante-moi ! Tu sais, les Jésuites ?

Mme Saurin se met à chanter d'une voix ferme, tout en continuant à regarder les fenêtres de la cuisine. Et, sur la cheminée, les bustes de Rousseau et de Voltaire écoutent :

« Un pape nous exila,
Il mourut dans les coliques ;
Un autre nous rappela...

Oh ! la belle musique héroïque, sur laquelle tournoient des fantasias de cavaliers aux armures d'or, dans un pays où ni le marquis de Morès ni Mizon ne sont encore allés, dans un de ces pays que les géographes désignent par les mots : partie inconnue, que Milou prononce : *Patrie* inconnue ! La chanson finit, trop tôt.

— Allons, laisse-moi aller voir ce qu'ils font à la cuisine, dit Mme Saurin. Et toi, va trouver la Julia qui travaille dans le vestibule.

III

Il rencontre Julia Devincet dans le petit salon. Assise sur le meilleur fauteuil, elle raccommode des chaussettes de son père. Julia, la fille du fermier, est une gamine de douze ans, forte pour son âge, et brune, avec de beaux yeux noirs et de grosses joues roses. Après la mort de sa mère, son père l'a confiée pendant trois ans à des parents qu'ils ont dans le Midi. Julia Devincet a gardé de ce séjour un tout petit accent gascon et de bonnes manières : ainsi, elle n'emploie jamais un seul mot bourbonnais, sauf quand elle veut se moquer des gens du pays, qu'elle méprise. Mais elle parle poliment à tout le monde, et raisonnablement, comme une petite commère. Elle n'oublie jamais de dire bonjour, ni de demander comment on se porte. Elle a, chaque année, aux grandes

vacances, sept ou nuit nouvelles fables à réciter à M. Raby.

Mme Saurin, qui la tient pour la petite fille la plus innocente et la plus sage du monde, la garde à l'Espinasse pendant les deux mois des vacances, elle la nourrit, l'habille et lui fait des cadeaux. Julia, en revanche, raccommode un peu de linge, espionne les domestiques pour le compte de Mme Saurin, et tient compagnie à M. Emile, qu'elle a mission de surveiller. En ce moment, elle est censée repriser les bas de Mme Saurin.

— Ah ! je me languissais de vous !... M. Emile sait-il la nouvelle ? Non. Eh bien, je déchire l'emblème de M. Emile.

— Quel emblème ? Tu as encore inventé une scie pour me faire de la peine, sale Julia !

— Pauvre M. Emile ; comme il est malheureux ! Cette sale Julia déchire son emblème. Je vous apprends donc qu'il y a une nouvelle bergère à l'Espinasse. Elle s'appelle Justine, elle a onze ans ; elle est bâtarde, sa mère a fait la vie. Et c'est une gueuse : tellement qu'à la messe elles prennent une chaise pour deux, en sorte qu'elles ne sont assises qu'à moitié ! La mère est servante à La Feline. Cette Justine est un phénomène de malheur. Elle en a tant vu que c'en est drôle. Figurez-vous ! elle était chez un vieux qui la rossait et qui ne lui donnait pas assez à manger. Elle était toujours malade,

et il la faisait travailler quand même. Une fois, elle avait enroulé à son bras la corde de la vache méchante : elle a été traînée dans les ronces et à travers bois vingt minutes. On l'a ramenée en sang à la ferme. Une autre fois, en taillant des pieux de vigne avec un couperet, elle s'est fait une grande entaille à la main gauche. Enfin, il lui en est tellement arrivé, des misères, et des peines, et des malheurs, que je ne peux pas la regarder sans rire ! Tenez, en y pensant, je me tords, je me tire-bouchonne, je vais crever de rire ! Monsieur, voulez-vous que je me roule devant vous, sur le tapis ?

— Non, je n'aime pas quand tu fais ta chienne.

— Bien fâchée !

Julia pose son ouvrage sur la table, élève ses bras au-dessus de sa tête et s'étire tant qu'elle peut, en faisant : « Ouâa ! Je m'égnaule ! » Puis elle reprend vivement :

— Pour en revenir à la bâtarde, Mlle Justine du Couperet, j'ai pensé à une chose, pour vous amuser : si nous jouions à la rendre encore plus malheureuse, à lui chiper ses affaires, à la faire gronder par Madame, à donner sa pitance aux chats ?

— Oui, c'est ça, rendons-lui la vie intolérable.

Milou, qui se plaît à faire enrager les petits chiens de sa grand'mère, est tout joyeux à l'idée d'avoir pour souffre-douleur une fille.

— Et vous vous mettrez en avant, M. Emile ; elle n'osera pas se plaindre du fils des maîtres. Demain, nous commencerons le supplice ; je vous dirai ce qu'il faut faire. Et maintenant venez avec moi sauter sur le canapé pendant que nous sommes seuls. Votre grand'mère a fait mettre des ressorts neufs. Venez !

— Tu sais bien que grand'maman ne veut pas qu'on saute sur le canapé.

— Je vous avertirai, si je l'entends.

Et elle aide Milou à monter sur le canapé où déjà elle se tient debout. Ils commencent par appuyer de tout leur poids sur les ressorts qui d'abord plient, puis en se détendant les repoussent. Ils accélèrent le mouvement. Une, deux. Bientôt, ils s'élèvent et s'abaissent en cadence, les bras serrés le long du corps, bien droits et tout raides, comme des pantins de massacre. Ils s'envolent, ils planent. Sous eux, le meuble tout entier grince et frémit. Sûrement, un ressort va se casser. Mais Milou, la tête perdue, est indifférent à tout cela : il a quitté la terre.

Soudain, Julia descend et se met à genoux devant lui, sur le tapis. Il n'a pas fini de lui demander pourquoi elle agit ainsi, que la porte s'ouvre — Mme Saurin s'arrête sur le seuil, figée d'indignation en présence de la transgression. Julia court à elle en sanglotant :

— Madame, voilà une demi-heure que je

dis à M. Emile de descendre du canapé, et il ne m'écoute pas : voyez, je m'étais mise à genoux pour le supplier.

— Menteuse ! menteuse ! et elle fait semblant de pleurer ! s'écrie Milou, resté debout sur le canapé.

— Eh bien ! vas-tu descendre ? demande Mme Saurin. Petit vaurien !

— Oh ! ma bonne maîtresse, ne le grondez pas trop, roucoule Julia en larmes. Elle baise les mains de Mme Saurin.

Ce n'est qu'un mauvais moment à passer : grand'maman gronde un peu ; Milou l'embrasse avec un repentir sincère. Et elle s'en va, tandis que l'âme du canapé s'apaise.

— Julia, ma petite chérie, je te charge de garder M. Emile ; et dès qu'il ne sera pas sage, préviens-moi.

Du regard, Milou choisit, sur les jambes nues de Julia, la place où il va donner un grand coup de pied : là, en avant, sur l'os, ça fait très mal. Mais Julia s'approche de lui, les mains jointes sur son cœur, les yeux noyés :

— Oh ! Monsieur Emile, ne me battez pas ; ne me donnez plus de ces coups de pied qui me feraient mourir. Si vous me touchez, je me tue : voyez je m'enfonce mon canif dans le cœur ! Je ne peux pas supporter qu'on me brutalise. Et d'abord, quel mal vous ai-je fait ? Je vous ai prévenu, quand j'ai entendu venir

Madame. Ce n'est pas ma faute, si vous n'avez pas compris.

Milou pleurerait, s'il osait pleurer devant une fille. Le sentiment d'avoir souffert une grande injustice l'accable. Lui, si grand, et toujours triomphant, dans le monde invisible !

— Monsieur Emile, soyez bon. Je vous demande pardon à genoux. Vous me pardonnez ? Oui. Oh ! comme je suis contente ; jamais plus je ne vous ferai enrager. Eh bien ! je vais vous porter à la chèvre-morte. Grimpez sur mon dos. Vos bras autour de mon cou, là, n'ayez pas peur de me faire du mal, serrez-moi bien. Maintenant, vous pouvez cogner. J'aime à être brutalisée. Mais ne me tirez pas les cheveux. A la chèv'morte ! à la chèv'morte ! Vous n'êtes pas lourd, vrai ! Je crois que malgré tous les sous de votre papa, vous ne ferez pas de vieux os, mon pauvre « chetit ! »

IV

La lampe de la suspension est allumée, dans la salle à manger des maîtres. Mais, par les fentes des volets, une lumière bleuâtre montre que le jour continue, dehors, sur le jardin et sur les champs. La soupière découverte fume au centre de la table. Monsieur Raby dit au valet de chambre :

— Pierre, faites venir ici la nouvelle bergère.

Les hôtes de l'Espinasse vont s'amuser un peu. La porte s'ouvre :

— Elle est gentille, la gamine, dit Monsieur le Sénateur. A travers la vapeur qui monte de la soupière, Milou aperçoit un être blond, aux cheveux coupés courts et qui ne bouclent pas; (vraiment il faut voir son tablier et son jupon pour être sûr que c'est une fille).

Ses yeux sont bleus, son nez est large et un peu long, et ses joues ont des taches de rousseur. Elle tient ses petites mains rouges sagement croisées sur son tablier à carreaux blancs et bleus.

Milou regarde ces mains, et il y découvre la cicatrice profonde laissée par le couperet. Du reste, toute la personne de Justine rappelle, du premier coup d'œil, ses souffrances, et l'existence dure des petites bergères. Elle essaye de cacher sa misère sous un sourire fin et doux ; mais sa misère se voit quand même, et rayonne autour d'elle comme une gloire. Et tout aussitôt, avant même qu'elle ait dit un mot, Justine pénètre dans le monde imaginaire de Milou, près de Dembat et de la petite Rose. N'a-t-elle pas souffert comme la petite Rose ? (et pour elle, du moins, c'est vraiment arrivé). Tu souffres et personne ne t'aime, et on te parle toujours rudement. C'est pourquoi j'irai au-devant de toi, et te prendrai par la main, et te conduirai à la meilleure place, près de mon trône, au pays où je suis roi.

— De làvoù que t'es, gatte ? demande M. Raby pour montrer qu'il sait le patois.

Justine répond qu'elle est d'Ygrande. Mme Saurin fixe sur elle ses yeux aigus :

— As-tu plus d'appétit que de dévotion, ma fille ? demande-t-elle.

Quand on interroge la personne que nous aimons entre toutes, il nous semble que c'est nous qu'on interroge et qu'elle va répondre pour nous. Le regard hésitant de Justine rencontre le regard de Milou. Elle y voit ce qu'il faut dire pour plaire à Mme Saurin.

— J'ai plus d'appétit que de dévotion, Madame.

On rit. On la congédie d'un geste, et l'on rit encore quand elle est partie. Milou est fier comme s'il avait remporté un grand succès.

Et désormais Justine fait partie de sa vie, de sa vraie vie — celle qu'il vit au monde invisible, où il est grand et triomphant.

A l'Espinasse, Milou ne couche pas dans l'alcôve, comme à Montluçon, mais dans la chambre même de sa mère, dans un petit lit.

Monsieur Raby occupe la chambre voisine, dont la porte reste ouverte. A minuit, après trois heures d'insomnie, Milou n'y tient plus :

— Maman ?... Maman ?...

— Eh bien ?

— Maman, je veux te dire quelque chose.

— Eh bien, dis-la cette chose.

— Je vais faire une fable.

— Une quoi ?

— Une fable.

(Milou sait bien que ce qu'il veut faire s'appelle une poésie dans le « Trésor poétique » : mais c'est un mot qu'il n'a jamais dit tout haut, qui lui paraît bizarre et emphatique, et trop beau, et il craint que sa voix ne tremble en le prononçant.)

— Tu veux faire une fable ? Et sur quoi ?

— Une fable qui s'appellera : « La Misère du Couperet ».

— Et c'est pour ça que tu me réveilles ? Tu es ridicule, comment veux-tu qu'un couperet soit misérable ? C'est idiot. Dors donc, ça vaudra mieux.

Milou, qui craint, sans savoir au juste pourquoi, que sa mère n'aperçoive un rapport entre ce couperet et la nouvelle bergère, se tient tranquille, et se dispose à faire « la fable » projetée.

Mais les mots, tous les mots de la langue française sont là, rangés comme une armée qui lui barre la route. Bravement il s'élance sur eux, et s'attaque d'abord à deux ou trois mots qu'il voit au premier rang, et qu'il connaît bien. Mais ceux-là même le repoussent. Et toute l'armée des mots l'entoure, immobile, profonde, haute comme des murailles. Il tente

un dernier assaut : Oh ! se rendre maître d'une centaine de mots seulement et les forcer à dire cette chose très importante qu'il a à dire ! Un dernier effort tend son esprit, cela se gonfle à éclater, c'est un muscle désespérément raidi qui fait mal... Il succombe soudain, et abandonne l'entreprise ; accablé, avec une sorte d'écœurement, et la sensation d'un vide immense en lui-même.

Et c'est alors qu'il trouve un mot qui contient d'une façon inexplicable tout ce qu'aurait embrassé la fable intitulée «La Misère du Couperet »; et, la tête sous les draps, la main arrondie sur sa bouche, il chuchote imperceptiblement :

— Justine... Justine... Justine...

et s'endort à la fin.

V

La Terre, aux acclamations des anges, vient de bondir, noire et fumante, dans le Matin ; et Milou s'éveille dans la chambre fraîche.

Autour de lui, tout est clair, avec de fines ombres bleues dans les plis des rideaux blancs. Mais soudain un malaise lui vient, comme lorsqu'on s'est couché le soir bien portant, et qu'en s'éveillant au matin, on sent un picotement dans le fond de la gorge et qu'on se dit : « Je vais encore être enrhumé et maman va se fâcher ». Ce n'est pas de la gorge que vient le

malaise, mais d'une phrase qui résonne en lui : « Rendons-lui la vie intolérable ! »

Comment fera-t-il pour empêcher Julia de torturer Justine ? Que va-t-il dire quand elle lui demandera pourquoi il ne veut plus s'amuser à ce jeu ? Il cherche en vain des mensonges. Mais peut-être qu'au moment de répondre, l'inspiration lui viendra. Pourtant, il vaudrait mieux qu'auparavant la terre engloutisse Julia.

« Mon Dieu, mon Dieu, faites qu'elle meure tout de suite. »

Mais il a peur que sa prière n'ait été déjà exaucée.

« Mon Dieu, je vous en supplie, faites que Julia Devincet ne meure pas ! »

Debout, il se calme un peu. Mais sa résolution est prise, il fera tout pour empêcher que sa Justine soit tourmentée par Julia. Au besoin, il tuera Julia à coups de pied ; et il lance des ruades dans les vantaux de la table à toilette.

VI

Le 29 août est arrivé, sans amener rien d'extraordinaire. Du reste, Milou possède ce qu'on peut avoir de meilleur au monde : la présence de l'être aimé. (Il voit Justine deux fois par jour, de loin, quand elle va au champ et quand elle en revient derrière ses vaches.) L'anniversaire de sa naissance n'est plus qu'un jour comme les autres.

On l'a embrassé en lui souhaitant d'être bien sage. Sa mère l'a mis une fois de plus en présence du portrait de Monsieur Saurin, dans le salon. Papa donnait son approbation :

— Oui, voilà l'homme supérieur que tu dois prendre pour modèle.

— Mais il n'arrivera jamais à sa cheville, ajoute Mme Raby, d'un ton à décourager la meilleure volonté du monde.

Milou, frémissant, fixe un regard chargé de haine sur le portrait du grand homme de la famille, qui fut député et connut Gambetta. Depuis que sa mère l'a forcé, après une scène, à demander pardon à genoux devant le portrait du grand papa, Milou considère feu M. Saurin comme le plus détestable de ses ennemis. Il a pourtant l'air d'un bourgeois honnête et intelligent, feu M. Saurin, engoncé dans sa redingote à la mode du second empire. Milou soutient hardiment le regard du portrait. Ces yeux, dont l'un est dans l'ombre et l'épie, il y a longtemps qu'il a envie de les crever, avec le canif de Julia Devincet. Mais si des larmes et du sang allaient couler de la toile déchirée ? A côté du portrait est une gravure encadrée qui représente un gros homme court : Gambetta.

— Emile, dit Mme Raby, il faut promettre à ton grand-père de devenir un homme comme lui : honnête et respecté. Allons, dis : Mon grand-papa, je te promets...

M. Raby, un peu gêné, quitte le salon. Milou récite docilement la formule de promesse. Mais aussitôt il ajoute :

— Et au Grand-Bêta, qu'est-ce qu'il faut lui promettre ?

Gambetta est un dieu, dans la maison Saurin-Raby, un Lare auquel on rend un culte assidu. Milou vient de recevoir une gifle.

Le coup ne lui a pas fait mal : mais quelle humiliation ! Sa mère use peu de cette forme de châtiment. Il se retourne contre elle avec l'intention de la tuer. Mais déjà elle est sortie, la porte du salon est refermée, et Milou reste seul sous les regards sévères de M. Saurin et de Gambetta. Il ne pleure pas ; mais baisse la tête et n'ose plus regarder les deux idoles ; la haine qu'il sent dans ses propres yeux suffirait à faire descendre de leurs cadres le grand-papa et le tribun.

Dans un tourbillon de pensées, il se souvient que le tribun, pendant le Siège, avait quitté Paris en ballon et traversé ainsi les lignes ennemies. Milou se voit dans les lignes ennemies, avec un casque à pointe sur la tête (et il en est fier !). Avec soin il vise le ballon. Dans la nacelle on peut voir le tribun, en chapeau haut-de-forme et en redingote, haranguer les nuages. Le coup part, brusque comme la gifle de maman, et le ballon tombe, crevé !

— A bas la République ! Vivent les Prussiens !

Le premier cri est sorti, tremblant et assourdi. Mais bientôt la bouche s'habitue à proférer les blasphèmes. Enhardi, Milou clame : « A bas la République ! Vivent les Prussiens ! » sans interruption et de toute sa petite voix aiguë. Au bout de trois minutes un enrouement l'arrête, mais il espère bien que tous les républicains de France l'ont entendu. Il jette alors un regard de mépris, presque de pitié, sur M. Saurin et Gambetta, il vient de fouler aux pieds toutes les choses sacrées : ces bonshommes ne lui font pas peur !

Il tressaille. Julia Devincet vient d'entrer dans le salon. C'est Mme Raby qui lui a dit :

— Va le trouver, et fais en sorte qu'il soit présentable pour le déjeuner.

Julia fixe sur Milou ses longs yeux tendres et sournois, et s'avance rapidement vers lui :

— M. Emile, vous avez pleuré.

— Menteuse, j'ai ri au contraire. Je m'en suis payé de la rigolade ! Figure-toi...

D'une haleine il lui apprend ses projets : quand il aura quinze ans, il s'enfuira de chez ses parents, il ira s'engager dans l'armée prussienne et....

— Encore vos bêtises, M. Emile !

— Mais je ferai ça, oh ! tu verras !

Sans rien dire elle l'attire sur le canapé où elle s'est assise. Il s'y laisse tomber, boudeur.

— Je ne suis pas digne de M. Emile, moi.

Je suis la petite servante de M. Emile, la fille du fermier de son papa, une petite paysanne...

Il la regarda, un peu effrayé de ce ton nouveau. Elle continue, à voix basse.

— Monsieur veut-il faire l'aumône d'un baiser à sa petite servante ?

Et comme il s'approchë, elle ordonne :

— Dans le cou. Vite donc. Aïe, je vais relever mes cheveux moi-même. Vous me les tirez toujours. Vite, si on entrait.

Au-dessous de la petite oreille, ses lèvres touchent la peau blanche, sous laquelle bat une délicate veine bleue. C'est doux. Il ne l'embrasse qu'une fois et avec l'envie de la mordre : elle est si méchante, cette Julia !,

— Vous remarquerez, dit-elle, que je ne vous embrasse pas, moi... Voulez-vous que je vous dise un secret ?

— Oh ! encore un mensonge !

— Non, tout ce qu'il y a de plus vrai, je vous le jure. Et puis je ne vois pas pourquoi je vous dirais mon secret.

— Si, dis-le, je le veux, je l'ordonne !

— Oui, et puis vous irez le répéter à votre maman. Vous êtes tellement stupide. Dès que vos parents sont gentils pour vous, vous leur racontez tout ce que vous savez, même quand ils ne vous demandent rien. Et après vous vous étonnez qu'ils profitent de ce que vous leur avez dit pour vous embêter. Moi, c'est simple :

je ne dis jamais rien à mon père. Et il n'en est pas plus malheureux pour ça ! Tenez, cet hiver je me suis amusée à cacher les couverts d'argent dans les tas d'avoine, au grenier. Pendant des journées mon père les a cherchés : il a accusé tout le monde. Et croyez-vous que je ne grillais pas d'envie de lui dire où ils étaient ? Pas si bête ! Papa a la main lourde. On a renoncé à chercher, et un beau jour, j'ai fait bien plaisir à mon père en lui trouvant ses fourchettes. Voilà comme je m'exerce à mentir. Si Monsieur Emile savait garder quelque chose, je lui en dirais long, des fois !

— Mais ton secret d'à présent ?

— Allons, le voilà et ne pleurez plus : *je déchire votre emblème.*

— C'est encore cette idiotie !

— Ça a plus de sens que vous.

— Oh ! je voudrais avoir la force de te donner vingt mille gifles !

— Chut ! on appelle Monsieur à table. Moi je vais manger à la cuisine, c'est ma place. Si vous avez le malheur de raconter le grand secret que je viens de vous confier, je dirai que vous m'avez embrassée de force et que j'ai surpris la bâtarde en train de vous apprendre des vilains mots. Ah ! c'est vrai, j'oubliais qu'il ne faut pas toucher à Mlle Justine.

— A table, mauvais enfant, dit maman en ouvrant la porte. Et tâche de ne pas me faire

honte devant nos invités. Ah ! tu peux dire que tu commences bien ta neuvième année, chenapan !

— Madame, dit Julia timidement, j'ai raisonné M. Emile, je lui ai montré combien ses parents sont bons pour lui ; il s'est repenti, et il a promis de ne plus jamais vous faire de la peine.

VII

Les hôtes de l'Espinasse sont à table pour le déjeuner, et parlent avec plus d'animation que de coutume : c'est jour de fête et chaque convive a devant lui, à côté de son grand verre, une flûte à champagne.

Milou, de sa place, regarde la campagne, qu'on voit par les deux fenêtres de la salle à manger : les champs entre les haies basses, la colline longue, le clocher de Fleuriel entre les deux bois. La campagne est bien tranquille sous le soleil ; elle ne fête pas les neuf ans de Milou. Sait-elle même qu'on est le vingt-neuf août ?

— Du champagne pour fêter notre héritier, dit Mme Saurin .

— Puisse-t-il n'en jamais boire qu'en famille, dit en souriant Monsieur le Sénateur.

Milou a déjà oublié la scène du salon. Il est très gai, et ses mauvais penchants d'enfant gâté se donnent libre carrière. Il pose des ques-

tions aux invités et appuie ses coudes sur la nappe.

— Votre héritier n'est pas endormi, dit quelqu'un.

— Et c'est un héritier qui héritera, crie Mme Saurin, avec fierté, cette fierté qui monte au cœur des bourgeois à table, lorsqu'ils pensent à leur position, à leurs revenus, à leurs espérances. Un air chargé de tout ce bonheur flotte sur la table avec l'odeur du poulet rôti.

Le Sénateur demande à M. Raby des détails sur les ressources de la région. Y a-t-il des affaires auxquelles on pourrait s'intéresser ? Alors on parle de mines, de fermes modèles, de chemins de fer économiques. M. Raby vient à citer la ville, qu'on ne peut nommer sans sourire, comme lorsqu'on parle, en province, d'une jolie femme un peu libre d'allures :

— Nous avons Riveclaire-les-Bains...

Riveclaire... ce nom ramène dans la mémoire de l'enfant des perspectives de parc rayées d'ombre et de soleil, où chantent des mazurkas, et où passent des dames vêtues de dentelles blanches. Leur visage, derrière leur voilette, est beau comme le Paradis, et elles tiennent, dans leurs mains gantées de blanc, des sacs et des trousses en or.

C'est une ville qui ne daigne exister que lorsque l'existence est bonne ; elle s'éveille au printemps, et vit tout un été à l'ombre des

platanes. On s'y croirait à l'étranger : dans les rues, les gens parlent des langues inconnues, et le soir, devant la terrasse illuminée des maisons, des Napolitains chantent La Francesa.

La nuit, dans les casinos splendides, on voit passer des femmes aux bras nus enrubannés et dont le corps délicat est couvert d'un amoncellement de fleurs, de bijoux et de satin. Aux seuils de ces hôtels et sous les ombrages de ces parcs on rencontre des êtres dont on voudrait ne jamais oublier les traits et qu'on aimerait jusqu'à mourir, s'ils n'étaient pas inaccessibles et comme d'un autre monde. Ce sable d'ocre rose a reçu l'empreinte exiguë des plus jolis pieds de l'Andalousie. Sur ces mazurkas murmurantes ont dansé, les jours de bal d'enfants, les grandes fillettes anglaises aux genoux découverts sous leur jupe trop courte, et les petites Slaves, qui ont un accent tout pareil au bruit roulé que fait le ruisseau de chez nous. Et au cœur de la saison, il y avait les trois filles du Président de la République Bolivienne, très jeunes, plus douces que tout ce qu'on voit en rêve, belles comme des images saintes.

Milou revoit les grands hôtels où, pendant les nuits d'été, la Beauté s'endort dans les parfums. C'est la Beauté triomphante et cruelle, la Beauté riche dont l'aspect éblouit et fait que notre cœur se serre. Quand on l'a vue une seule fois, on ne l'oublie jamais plus ; son souvenir même fait

mal. Milou se réfugie de toute son âme dans la pensée de Justine.

Il reste immobile sur sa chaise, mais toute son âme est près de Justine, entre les mains de Justine. Et devant ses yeux qui ont déjà tant pleuré il repousse le souvenir des belles étrangères de Riveclaire qui sourient dans leurs cheveux pleins de fleurs. « Justine, je te tiens par la main ». Il ose à peine presser cette petite main souffrante, que le couperet a mutilée. Il prend Justine par le poignet, c'est mieux, et tous deux vont ensemble à pied sur les belles routes larges de la France. Elle est fatiguée et il la porte dans ses bras. Elle a faim, et il va mendier pour elle dans les fermes. « Je ne t'aimerai jamais assez pour tout ce que tu as enduré ; je voudrais souffrir tout ce que tu as souffert, alors je serais digne de toi ».

Les grandes personnes parlent, autour de Milou. Elles s'occupent de son avenir. Le repas traîne en longueur et l'odeur du poulet rôti mêlée à celle des liqueurs exaspère l'enfant. M. Raby parle, et Milou permet à la voix de son père d'entrer dans son monde à lui :

— Avec la position que je lui laisserai, mon fils pourra aspirer à tout. De solides études de droit, et...

— Oui, la politique mène à tout.

— Il est sûr de l'arrondissement en tous cas ; jamais on n'oserait blackbouler le petit-fils de Saurin, dit grand-maman

Milou regarde la paix de la campagne ensoleillée, dans les deux fenêtres ; c'est comme une présence indifférente et sérieuse, d'où vient une amère consolation. Ces Messieurs, qui lui arrangent son avenir, dégoûtent l'enfant. Il voudrait les insulter, les scandaliser, leur dire à la suite tous les mots grossiers qu'il sait : cochon, catin, bougresse...

— Mais parfaitement, dit Monsieur le Sénateur, parfaitement, avec la situation que lui laissera M. Raby, notre jeune ami pourra fort bien remplir un jour la première magistrature de la République.

— Oh, ministre seulement, ou gouverneur d'une colonie, dit M. Raby.

— Voyons, vous avez tort de parler comme cela devant cet enfant : vous allez le pourrir d'orgueil.

Milou sourit dédaigneusement. Leur République ? Il l'a reniée ce matin. Et ces beaux messieurs qui ressemblent tous, plus ou moins, à Gambetta ! Il n'en peut plus, il va faire un éclat.

« Pourtant, Justine, tu as souffert sans rien dire toutes les violences de tes patrons ». Désormais Milou se figurera que ses parents sont en réalité des patrons qui le paient et qui le rendent malheureux. Il refusera toutes leurs douceurs. Il ne se mettra jamais plus en colère, comme ce matin, et tout ce qu'il entendra dire qui lui

fera de la peine, il le gardera en lui pour en souffrir davantage. « pour souffrir autant que toi, et pour l'amour de toi, Justine. — A partir d'aujourd'hui, pense-t-il, je suis en condition ».

— On ne lui demande pas son avis, dit Monsieur le Sénateur, en riant très haut. Que voulez-vous être quand vous serez grand, mon jeune ami ? Général, ou président de la République ?

— Ou ambassadeur ?

— Ou académicien ?

— Moi, dit Milou, je veux être domestique !

VIII

C'est une matinée de la seconde quinzaine de septembre. Il y a au moins une semaine que les invités ont quitté l'Espinasse. Le ciel est moins haut qu'en août, et les rayons du soleil, les soirs, restent longtemps étendus sur les prairies avant de s'évanouir.

Milou s'est levé ce matin-là comme d'habitude. Et pourtant ce n'est pas un matin comme les autres pour lui ; il a décidé de faire une chose extraordinaire.

Il prend son temps. Il lui faut choisir le moment où les domestiques sont occupés, les uns dans les chambres, les autres dans les étables, et où il n'y a personne à la cuisine.

Alors, il a vite fait. Le couperet est justement

accroché à un rayon de bois, près de l'évier sur lequel Milou pose à plat sa main gauche, les doigts écartés. C'est à l'annulaire que Justine s'était blessée. Milou vise bien, balance le couperet dans sa main droite, et ferme les yeux.

Un coup sourd, et sa main qui tremble laisse retomber le couperet. Alors, il ouvre les yeux, et son sang monte à la rencontre de son regard. C'est affreux : une grande entaille, pareille à *la sienne*. Mais cela ne fait pas mal. Le sang coule doucement, par petites secousses. Justine l'apprendra. Elle pensera peut-être :

— Tiens ! c'est arrivé au fils des maîtres la même chose qu'à moi, et au même doigt de la la même main.

Mais il vaudrait mieux qu'elle n'en sût jamais rien. Si, par hasard, elle allait deviner...

Il y a déjà un petit ruisseau de sang sur l'évier ; il suit la pente et glisse doucement dans le trou cerclé de fer... Généralement on lave les blessures. On a dû laver la sienne, à elle aussi. Milou, avec sa main droite seule, prend un petit bassin de métal émaillé, le place sous le robinet et le remplit d'eau. Il y plonge sa gauche ensanglantée, et l'eau froide picote la plaie vive.

Dans l'eau, le sang monte comme une fumée épaisse dans un air lourd qui la rabat. Bientôt le sang forme, au fond du bassin, un dépôt noirâtre, huileux. Il y en a trop. Milou renou-

velle l'eau du bassin, une fois, deux et trois fois, à cinq minutes d'intervalle.

Le sang continue à couler. Maintenant Milou y a trempé sa main droite et il s'aperçoit bientôt qu'il en a partout, sur sa figure, sur son col blanc, sur la toile claire de la vareuse... Et ce sang qui ne s'arrête pas de couler !

Il essaie de remuer un peu sa main, qui s'engourdit dans l'eau fraîche. Tiens, qu'est-ce donc ? Encore une fois il soulève sa main et s'aperçoit que l'ongle du doigt blessé pend, à demi détaché de la phalangette.

Alors il s'enfuit épouvanté, et court à la chambre où, dans la paix des stores baissés, sa mère brode. Il y entre, tout pâle, horrible à voir, semblable à un enfant égorgé. Pour la scène finale d'une tragédie c'est réussi ! Il n'a que la force de dire : « Oh ! maman, vois donc ce que je me suis fait en jouant avec le couperet ! »

Le plafond descend en tournoyant et Milou tombe de tout son long sur le parquet.

IX

La dernière semaine des vacances, et la deuxième d'octobre, est arrivée. L'automne se fait sentir sur le plateau de l'Espinasse. Sans interruption un vent frais coule, au ras des prairies, à travers les haies et les charmilles,

et sous les bois. Le ciel est d'un bleu dur et figé. Les domaines du silence s'agrandissent, en Bourbonnais.

Un matin, Milou retrouve ses vêtements de l'hiver dernier, comme on retrouve de vieux amis fidèles. Il caresse l'étoffe sombre et épaisse, et regarde en face l'hiver qui vient. Son doigt, sous le pansement et le doigtier de peau noire, va beaucoup mieux. Mais il regrette presque de ne s'être pas blessé aussi la main droite, pendant qu'il y était : car voici que va se rouvrir l'ère des leçons et des devoirs ; le maître dit : « Et votre dictée ? » et l'on répond, en montrant sa poupée : « M'sieur, je peux pas écrire. »

Monsieur et Madame Raby se préparent à quitter l'Espinasse où Mme Saurin va rester encore quelques semaines, avec ses domestiques. On a envoyé d'avance des malles pleines à Montluçon. Pour Milou, c'est comme si on était déjà parti. Il vit en pensée dans les pièces sombres de la maison de Montluçon. Il s'y organise une existence exquise, parmi ses jouets et dans la compagnie de Dembat, de la petite Rose et de la très douce bergère Justine.

Car Justine pourra bien rester et vivre à l'Espinasse jusqu'aux vacances de l'été prochain. Milou emporte l'amour qu'il a pour elle, et son souvenir, et son image, dans son monde invisible. Et c'est beaucoup mieux, même, que

si elle était près de lui ; elle est en lui. Il ne cherche même plus à l'apercevoir...

Et, un matin, c'est le matin du départ. Avant de se mettre à fermer les armoires et les placards, pendant qu'on prépare la voiture, les grandes personnes disent aux enfants :

— Allez jouer dehors.

Et Milou, et Julia Devincet descendent l'allée du jardin, jusqu'au bois. En silence, car la volonté des grandes personnes est la fatalité qui sépare les enfants ; elle est significative par elle-même et se passe de commentaires. Enfin, Milou, pour rompre le silence, affirme :

— Mon doigt va mieux.

(Au fond, ça lui est égal).

— Faites-le moi voir, dit Julia.

Il ôte le doigtier et retire le pansement. On voit, figé sous le collodion, un pauvre petit doigt écrasé, sans ongle.

— Pouah ! que c'est vilain !... Ma foi, je ne vous aurais pas cru capable de ça, petit bourgeois douillet.

— Capable... de... quoi ? dit Milou, pris d'angoisse, d'une voix saccadée.

— Allons, cachez ça... Oui, faut-il que vous l'aimiez, cette grêlée !

Milou s'arrête, et chancelle, foudroyé. Une bête immonde vient de violer la sainteté des Invisibles.

— Oh ! pour du maboulisme, c'en est !

Mais je vous dis, je vous croyais trop douillet.

— Julia ! Julia ! Julia ! Julia !

Milou hurle, pour couvrir l'ignoble voix profanatrice. Puis il supplie et menace.

— Tais-toi ! Si tu parles encore, je fais quelque chose d'affreux : je te crève un œil, ou bien je mets la main sous tes jupons ! Tais-toi. Veux-tu que je te donne des sous pour te taire ?

Mais c'est lui qui se tait, à bout de forces.

— C'est ça, calmez-vous, M. Emile... Et n'ayez crainte ; j'ai été seule à m'en apercevoir, et vous savez que je ne répète jamais rien. Voyez-vous. D'abord la scène que vous m'avez faite quand vous avez renoncé, du jour au lendemain, à la faire enrager, ça m'a donné à réfléchir ; j'ai su que vous l'aviez vue, dans l'intervalle, à la salle à manger. Bon. Et puis la façon que vous aviez de me parler d'elle, quand vous faisiez semblant d'avoir oublié son nom, ou bien de ne pas la reconnaître, quand elle revenait du champ, et que vous aviez passé une heure à la fenêtre, pour guetter son retour ! Vous croyez donc que cela prenait avec moi ? Et le couperet !

— Julia ! Julia !

— Bon, ne recommencez pas. Vous remarquerez pourtant que depuis cet *accident*, j'ai été très gentille avec vous, et je vous ai tenu compagnie bien sagement pendant que vous

aviez la fièvre ; je n'ai pas dit une seule fois que je déchirais votre emblème et pourtant j'avais bien envie de le dire ! Et encore, ce qui s'est passé l'autre semaine. Les vaches, pour s'être couchées dans l'herbe humide, avaient les pis gercés. On vous l'a dit, et je vous ai dit que cela les rendait méchantes et dangereuses à traire. Alors, M. Emile, à qui le lait bourru fait mal au cœur, est allé trouver la mère Moussette pour lui en demander. Et il lui a fait traire toutes les vaches une heure plus tôt que d'habitude. Et vous avez bu un bol de lait tiède sans sourciller ! Tout ça pour que *l'autre* ne reçoive pas de ruades. C'est clair ! Ah ! vous ne feriez jamais ça pour moi, pour moi qui... Oh !

Et Julia se met à pleurer, brusquement.

— Tu fais encore semblant de pleurer, menteuse ! tu penses m'attendrir. Moi, je m'en moque, regarde ; je ris.

— Oh ! et Julia pleure de toutes ses forces.

— Tu fais semblant ! tu fais semblant ! et si tu continues, je te donne des coups de poing.

Julia s'approche de Milou, s'appuie à lui, pour lui faire bien sentir tout son corps agité de grands sanglots profonds.

Milou, méfiant, garde le silence.

Alors, elle dit dans un souffle.

— Et moi ?

— Quoi ?

— Et moi, est-ce que je ne vais pas me languir d'être toute une année sans voir mon joli petit maître ?

— Oh ! va, je sais bien que ça t'est égal, dit Milou d'une voix tremblante. Au moins, me promets-tu de ne pas lui faire de mal ?... de ne rien lui dire de...

A ce moment les appels de M. Raby leur parviennent :

— Milou ! Milou ! la voiture — est — prête.

Et ils remontent l'allée en courant, sans rien se dire. Julia s'essuie les yeux avec son tablier.

Ils s'arrêtent essoufflés devant le perron. La voiture est là ; et Mme Saurin, entourée de ses domestiques, surveille le départ. Justine manque, elle est au champ. Le père Devincet s'empresse avec lourdeur.

— Eh bien, on n'attendait plus que toi, dit M. Raby. Adieu, ma petite Julia, continue à être bien sage... Allons, les enfants, embrassez-vous ; voyons Milou, est-ce qu'on prend cet air dégoûté pour embrasser les filles ? On voit bien que tu n'as jamais été amoureux.

L'HEURE AVEC LA FIGURE

A FRANCIS JOURDAIN

L'HEURE AVEC LA FIGURE

Le premier beau soir a dressé son camp dans e jardin et a placé un rayon en sentinelle à hacune des fenêtres de la maison. On imagine n contour de joues roses, un regard bleu, une rande sœur blonde qui se penche, à contre-our. Mais il ne faut pas se retourner vers la enêtre. Il ne faut pas bouger. Pas même sou-ever un doigt. La pendule sur la cheminée narque cinq heures cinq. M. Marcatte est en etard de cinq minutes ; et c'est bon signe. 'il allait encore une fois manquer l'heure de a leçon... Ou s'il n'arrivait qu'à la demie : il 'y aurait plus qu'une demi-heure de solfège. l ne faut pas bouger : le moindre mouvement ourrait le faire venir : il faut laisser faire la lestinée : le moindre mouvement pourrait mbrouiller un écheveau, quelque part. Rester ssis dans le fauteuil, face à la cheminée. Et se aire. Comme le piano ouvert et le livre, fermé, ur la couverture duquel l'enfant Mozart accorde on violon...

Cinq heures sept... Oh! plus vite, le Temps, lus vite. Dix petites pensées vont s'atteler à

la grande aiguille et tâcher de la faire descendre un peu plus vite vers sa petite sœur qui l'attend tout en bas, entre V et VI... Le visage aux yeux bleus, et l'ombre rose et blonde, à la fenêtre, s'effacent ; et le ciel sévère du soir se disperse en flaques blanches dans les glaces, les vitrines et les meubles cirés. Et un petit garçon, assis dans un fauteuil, attend son maître de solfège. (Un meuble craque.)

Il sonnera. C'est une demi-minute pour se préparer à le recevoir ; pour prendre congé des pensées si douces et si chaudes auxquelles on donnait audience... Le quart. Un angle obtus est devenu un angle aigu, et maintenant la grande aiguille devrait descendre plus vite puisqu'elle penche davantage. Sûrement elle doit descendre plus vite (a-t-on pensé à ça quand on a fait la pendule ? ou bien a-t-on mis une espèce de frein qui fait descendre la grande aiguille aussi lentement qu'elle remonte le cadran de l'autre côté de VI ?) Il peut venir d'une seconde à l'autre : un quart d'heure de retard n'est rien ; vingt minutes c'est déjà plus sérieux : alors les chances d'avoir une heure vide et libre augmenteront. C'est une heure de traversée, comme entre Pornic et Noirmoutiers : cinq heures est le rivage qui a déjà disparu : la demie sera la pleine mer, où un soleil blanc se brise sur le plancher de verre noir qui s'enfle et retombe, tandis que la pensée cherche à saisir l'instant

où on est juste au milieu du voyage. Une heure libre, peut-être, — mais vide : sans jeu... Il ne faut pas bouger : le moindre mouvement ferait chavirer le canot où, sur l'océan du temps, un petit garçon pagaye de toutes ses forces entre cinq heures et six heures.

Heureusement, contre l'ennui, voici la Figure. Elle est facile à retrouver, quand on sait. Mais l'enfant est seul à savoir. Lui seul a vu la Figure dans les veines du marbre de la cheminée : une longue Figure sérieuse et jeune, toute rasée, avec des yeux profonds, et un front étroit à demi caché sous une couronne de feuillage. La petite bouche noire est entr'ouverte. Plus qu'à la dernière visite, on dirait. Si la Figure allait parler ! Avec quelle inimaginable petite voix, une « voix de marbre » sans doute. Non, elle se tait... Figure, nous nous comprenons sans paroles. J'ai gardé ton secret, prince enchanté ; je n'ai dit à personne qu'il y avait une Figure dans les veines de la cheminée ; et j'ai empêché les gens de regarder de ton côté. (Mais les grandes personnes ne savent rien voir, heureusement.)

Noble Figure, quand cessera ton enchantement ? demain ou dans un mois peut-être, ou dans un an. Ce sera la nuit, sans doute. Ton temps sera fini ; tu quitteras la cheminée, et le lendemain, à la place de la Figure, il n'y aura rien que le vert profond du marbre et ses veines

dorées, cette écriture que les hommes n'ont pas encore appris à lire.

En attendant, Figure, viens t'asseoir dans mon petit canot — On a sonné ! La porte va s'ouvrir, et M. Marcatte et le solfège entreront avec leur odeur de tabac et leurs mains vieilles, et leurs ongles épais, recourbés et brunis par les cigarettes. Toutes les petites pensées se cachent, et le canot manque de chavirer, et la Figure se confond avec les veines du marbre... Fausse alerte. C'est à la porte de service qu'on a sonné.

Figure, reviens ; et partons ensemble pour une promenade dans les bois. (Comme c'est curieux, ce pouvoir d'imaginer les bois, comme si on y était, tandis qu'on reste là, dans le fauteuil ; il faudrait faire attention à cela, suivre cette idée. Mais les sentiers du bois sont plus amusants à suivre. Ainsi une petite pensée vient, comme une abeille, bourdonner à la porte de de la ruche ; trouve la porte fermée ; et s'envole vers des fleurs.) Un petit vaisseau fait de pensée s'en va au pays qui s'appelle les bois, emportant, dans un précieux coffret de pensée, la noble Figure couronnée.

On arrive ; on demande l'entrée du port de feuillages ; on écarte les premières branches ; on s'enfonce dans la verte noirceur. On rencontre un rayon tout seul. On suit le sentier aux mille secrets. On traverse le chemin en taillis où il

n'y a que des feuilles à voir, et au-dessus des feuilles, un chemin bleu pareil au chemin rose du bois, et qui est un chemin de ciel. Rien ne bouge dans la lumière immobile, sinon, là-bas, le petit tremble qui frissonne en plein midi, — ou qui fait signe, peut-être ? Encore une fois on plonge dans l'ombre et sous les branches où la terre sèche, sous l'herbe chaude, garde fidèlement de vieilles traces de roues, d'une très ancienne année où on avait coupé les arbres (alors on avait vu la forme du coteau). Et soudain on est sous les pins, la garde impériale des bois, immobile et haute, avec ses étendards et ses fanions rouge et or.

Mais voici le sentier qu'on n'a jamais osé suivre jusqu'au bout, et qui rencontre, à son tournant le plus sombre, un ruisseau presque oublié et sans nom, dont l'eau brune coule à peine sous un toit de branches entrecroisées qu'elle reflète tristement. Plus loin on croise un sentier qui mène peut-être au Chemin de l'Orvet, mais qui est étouffé par les longues lianes rouges de ronces. Plus loin on se trouve suspendu au-dessus d'une clairière qu'occupe une horrible nation de chardons géants. Et après, c'est une prairie avec une mare où trempent deux bancs de laveuses. Et après, c'est la haute fûtaie qu'habite, tout seul, un grand oiseau triste qui part soudain avec le bruit d'une armoire qu'on ouvre ! Et c'est tout près de là, qu'un jour, on a vu

une caisse grillée, à côté d'un piège à loup, et en se penchant sur la grille, on a vu passer et repasser un chat gris aux yeux bleus d'enfant. Et tout à coup on est à la lisière du bois, au bord du grand ruisseau, et sur l'autre rive commencent la prairie et le soleil, et on reconnaît le pli de la colline, et on voit en haut un coin du toit de la maison. Le sentier descend et s'élargit et descend encore tandis qu'une dernière branche cherche à nous retenir ; et passée la passerelle de bois, nous voici hors du Royaume des Arbres.

Figure, noble Figure, en attendant l'heure de la délivrance, allons faire un autre voyage dans les continents du soleil couchant : le ciel au-dessus du jardin est comme la carte, bleue et dorée, d'un autre monde...

Six heures moins dix, — sauvé ! M. Marcatte ne viendra pas. On peut bouger maintenant : descendre du canot ; saluer d'un clin d'yeux imperceptible la Figure, qui reste dans le marbre, un peu triste et interdite, avec sa bouche entr'ouverte ; et ranger en silence le canot de songe dans le port enfin atteint... Nous voici hors de l'ombre et du danger. Une hirondelle lisse son plumage après l'ondée...

Mais dans la profondeur du marbre, la Figure attend encore la fin de son enchantement. Elle l'attendra encore quand nous aurons vingt ans ; et les enfants qui viendront après nous la découvriront à leur tour.

DOLLY

A RÉGIS GIGNOUX

DOLLY

Dorothy Jackson est morte le 3 Juin 190..., dans sa douzième année. Il y a deux mois de cela, et déjà nous en parlons comme d'une chose ancienne, Elsie et moi. La petite Dolly Jackson est morte dans l'appartement qu'elle occupait, « avec sa suite, » au premier étage de l'Hôtel Royal : quatre fenêtres sur la Parade et trois sur le jardin. Sa suite se composait d'un valet de chambre, de deux gardes-malades, et de sa gouvernante, Miss Lucas. La maman de Dolly est une célèbre actrice américaine ; et elle était en tournée au Canada lorsque Miss Lucas lui a télégraphié la triste nouvelle. Elle s'y attendait, car Dolly était depuis longtemps malade. Elle a répondu par cablogramme : il fallait ramener le corps aux Etats-Unis. Tous les préparatifs de ce funèbre retour au pays se sont faits dans la joyeuse station thermale anglaise. Elsie m'a montré le docteur qui a surveillé l'embaumement. Quelle chose effrayante cela dut être ! Par exemple, comment retire-t-on le cerveau ?

J'étais le maître de français de Mlle Dorothée Jackson. Chaque jour, à quatre heures de l'après-midi, je venais à l'Hôtel Royal, et jusqu'à cinq heures nous expliquions les Fables de La

Fontaine. La petite malade restait étendue sur une chaise longue, et Miss Lucas brodait, près d'une fenêtre. Dolly me disait : « Dès le commencement de l'automne, nous irons en France, et il faut que je puisse m'y faire comprendre parfaitement ! Nous serions déjà parties, puisque le traitement, ici, est trop fort pour moi ; mais l'air des Midlands est si pur ! L'été va me remettre tout à fait, et à l'automne nous irons habiter une belle villa que maman a louée près de Menton. » Il était bien clair qu'elle ne pourrait jamais plus quitter, vivante, l'Hôtel Royal ; et ce n'étaient pas des leçons bien sérieuses que je lui donnais : d'abord, il ne fallait pas la fatiguer ; et aussi, est-il nécessaire de savoir le français pour entrer dans le ciel ?

Et Dolly n'était pas constamment une élève diligente : il y avait des jours où je faisais l'explication tout seul, sans qu'elle m'accordât une seconde d'attention ; et je me disais que je gagnais mal l'argent de cette belle dame, sa maman.

D'autres fois, Dolly souffrait. Une quinte de toux. Drôle de maladie ? « On dirait tout à fait que je suis poitrinaire, n'est-ce pas ? Cela m'amusait bien, quand je sortais, après ma douche électrique, dans une chaise roulante, d'entendre les gens murmurer : phtisique ! Ils pensaient que je ne les entendais pas. Il y a des gens si bêtes. Ce que j'ai de malade, ce

sont les nerfs ; et la toux vient de l'estomac ; tous les médecins l'ont dit. »

Certains jours, elle était de mauvaise humeur. « Après tout, la France est un pays en pleine décadence ; on peut faire le tour du monde sans savoir un mot de français. » Elle me disait aussi : « A quoi employez-vous l'argent que je vous fais gagner ? » Elle m'avait demandé ma photographie, et je la lui avais apportée. « Oh, vous avez mis vos beaux habits pour aller chez le photographe ; vous ne les mettez pas tous les jours ; vous avez peur de les user. »

Mais elle était au fond très bonne. Le lendemain de ces jours où elle avait fait la méchante, elle se montrait pleine d'égards pour moi. Elle pensait m'avoir profondément blessé ; elle avait besoin d'être pardonnée ; et elle était si appliquée, et elle lisait le *Chêne et le Roseau* avec tant de douceur, que je me hâtais de dire n'importe quoi de gai, pour barrer la route aux larmes que j'entendais monter dans sa voix.

C'est dans un de ces moments où son mal lui permettait d'être bonne qu'elle me dit : « Amenez-moi donc votre Elsie ; il y a si longtemps que vous me parlez d'elle : je désire la voir. Miss Lucas y consent. »

Elsie est une grande et droite écolière de douze ans. Elle a des yeux vert-océan, dont les regards sont confiants et raisonnables. Une importune mèche de ses cheveux noirs glisse souvent sur

son épaule droite, et voudrait cacher un de ces beaux yeux, mais elle la rejette en arrière d'un geste brusque. J'ai connu Elsie dans le jardin de l'Etablissement, l'année dernière. J'ai délogé, avec ma canne, sa balle qu'elle avait lancée dans la ramure d'un ormeau, et qui y était suspendue. Nous avons causé ; je suis allé chez ses parents, qui sont des ouvriers. Depuis, nous nous rencontrons tous les jours et nous sommes bons amis. Je m'amuse à lui faire dire : « Je vous aime de tout mon cœur. » Alors, je crois voir son âme dans ses paroles. C'est comme lorsqu'on se penche sur une eau limpide, et qu'on la trouve plus transparente encore qu'on ne croyait.

En amenant Elsie à l'Hôtel Royal, je pensais : une amitié va naître, sans doute, entre ma petite élève et mon Elsie à moi ; et les dernières semaines de Dolly Jackson en seront moins tristes. Je fus bien déçu. Le luxe de l'Hôtel Royal avait effarouché Elsie, et elle se repliait sur elle-même. Dolly avait été énervée par l'attente.

— Alors, c'est vous, Elsie. Et vous vous portez bien, vous ?

— Oui, Dieu merci... (Un silence.)

DOLLY. Où allez-vous jouer ? Aux Jardins Jephson ?

ELSIE. Oui, les jours où l'entrée est gratuite. Les autres jours, je vais dans le jardin de l'Etablissement.

DOLLY. Mais l'entrée des Jardins Jephson ne coûte qu'un penny ?

ELSIE. Ma foi, comme dit maman, un penny c'est deux demi-penny.

DOLLY. Oh, je comprends... Quelle plaisanterie vulgaire ! (Silence embarrassé.)

Le tapis du salon était sillonné de petits rails, avec des aiguillages, des disques ; et, près de la cheminée, se dressait un garage en tôle peinte, rempli de petites locomotives. On laissait les portes ouvertes, et les trains pouvaient circuler dans tout l'appartement. « Voici mon réseau de chemins-de-fer, expliquait Dolly ; j'ai huit locomotives à vapeur. Cela brûle les tapis ; mais nous les paierons... Cet hiver, je ferai installer tout cela dans notre jardin, à Menton ; je ferai construire de vrais tunnels sous les massifs, et de vrais ponts pour traverser la pièce d'eau. J'aurai au moins cinquante wagons ! »

Elle avait trop parlé, et elle toussait. Elle acheva elle-même l'entretien : « Eh bien, je vous rencontrerai à ma prochaine sortie, dans quelques jours, n'est-ce pas ? » Elsie était restée froide, fermée. Elle dit : « Bonsoir » ; et nous nous retirâmes.

Le lendemain, je trouvai Dolly habillée et gantée comme pour sortir. Son chapeau sur la tête, elle restait assise près de la fenêtre fermée. Ce fut le premier beau jour d'Avril, et dehors, le printemps rembourrait d'épaisse verdure toutes

les collines de l'Angleterre. « Demain, ou après-demain, s'il continue à faire beau, je sortirai un instant, dans la chaise roulante. Aujourd'hui ce n'est qu'une répétition générale. Comment me trouvez-vous avec cette robe ? Je suis bien aussi jolie qu'Elsie, je pense ? » Je lui dis qu'elle était charmante ; mais je détournai vite les yeux : elle aurait pu y lire qu'elle avait l'air d'une petite vieille, usée et flétrie.

Des pluies tombèrent, et Dolly ne sortit pas de l'Hôtel Royal. Elle allait plus mal, et aux leçons, je lisais et parlais seul. Un jour, elle me donna un sac plein de bonbons. « Pour Elsie. » — « Voulez-vous la voir ? » — Non ; cela me fatiguerait. A ma prochaine sortie Dites-lui que je regrette d'avoir été stupide et méchante, l'autre jour. »

De nouveau il a fait beau temps, et les marronniers ont fleuri aux Jardins Jephson. Mais Dolly a dû se mettre au lit ; et Miss Lucas m'a poliment éconduit quand je suis venu pour voir ma petite élève. Je ne l'ai plus revue. Chaque jour je faisais demander de ses nouvelles. Quinze jours passèrent. Et le matin du 3 Juin, le portier de l'hôtel me dit que ce n'était plus qu'une question d'heures. Nous parlions à voix basse ; il ne fallait pas qu'on sût quel Visiteur était attendu à l'Hôtel Royal. Je résolus de ne plus quitter la Parade, de ne plus perdre de vue les fenêtres du premier étage. De belles heures

chaudes passèrent. Des équipages et des automobiles s'arrêtaient devant les riches magasins. Je remontai encore une fois la Parade, jusqu'à l'église. Quand je redescendis, les stores des quatre fenêtres, au premier, étaient baissés. J'entrai dans le vestibule de l'hôtel. C'était fini.

Je suis allé m'asseoir aux Jardins Jephson. Nous savions bien, quand nous disions : En novembre, en décembre prochains..., que nous nommions une époque à laquelle Dorothy Jackson ne serait plus. Elle était si malade que la vie et la mort semblaient se mêler en elle. Nous savions bien qu'à partir d'une heure prochaine, nous parlerions de Dorothy Jackson comme on parle des morts. Et cette heure était venue, pendant qu'Elsie était en classe, et il faisait beau temps.

Justement, Elsie vient me rejoindre et nous allons être tristes ensemble. De loin elle me sourit. Elle a enfin quitté ses vêtements d'hiver, et elle porte une ample vareuse de toile blanche, toute neuve, et presque aussi pure qu'elle-même.

— Vous paraissez tout bouleversé ?

— Oui, dis-je ; Dolly est morte.

— Ah ! mon Dieu ; pauvre Dolly ! Elle avait douze ans, elle aussi.

— Songez-y : mourir dans un hôtel, au milieu d'étrangers ; car enfin Miss Lucas...

— Pauvre Dolly, elle n'avait que vous pour l'aimer.

— Oh, j'aurais dû l'aimer davantage... La fièvre l'empêchait parfois d'être douce et résignée ; avons-nous cette excuse, nous autres ? Elle méritait d'être aimée justement parce qu'elle était laide et malade et que personne au monde n'aurait souhaité l'avoir pour fille. Si elle n'a pas demandé à vous revoir, c'est qu'elle avait la pudeur de son mal ; comprenez-vous, Elsie ?

A l'ombre du kiosque, un orchestre militaire joue des airs écossais. « Ecoutez, me dit Elsie, c'est « Bonnie Mary o' Glengary, » que vous aimez tant. »

Je me tais, étonné de pouvoir, moi aussi, accorder un peu d'attention à autre chose qu'à la mort de Dolly. Et Elsie se retient pour ne pas fredonner les paroles de la chanson.

Et déjà elle cherche un prétexte pour s'éloigner de ma tristesse. Elle s'est amourachée d'une de ses camarades d'école, et aujourd'hui elles se sont donné rendez-vous près de la rivière, là où il y a des pentes gazonnées où l'on s'étend et du haut en bas desquelles on se laisse rouler en riant.

Elle a trouvé un prétexte, et c'est la première fois qu'elle me ment. Alors, je lui dis que je vais rentrer chez moi, et que je ne sortirai plus de la journée. Ainsi, elle pourra s'amuser sans craindre que sa ruse ne soit découverte.

Je la regarde s'éloigner. Dans l'allée, non loin du banc où je suis assis, un moineau picore entre les grains de sable. Poussant une petite voiture où dort un bébé, trois petites filles surviennent. « Attention, dit l'une d'elles, nous pourrions écraser un petit oiseau. » Elles s'arrêtent, et se penchent, hésitantes. L'oiseau s'envole.

LA GRANDE ÉPOQUE

A GASTON GALLIMARD

LA GRANDE ÉPOQUE

CHAPITRE I

LES TROIS HÉROS

Au siècle dernier, — disons plus exactement : l'année dernière, — les trois héros : Marcel, Arthur et Françoise, ont accompli de grandes et d'illustres actions. On peut dire que, grâce à leurs travaux, le siècle dernier fut le siècle des voies ferrées.

Chacun, au début de cette ancienne époque, avait apporté, de classe ou du collège, ou de quelque autre lieu de douleur où l'on vit courbé et fermé sous les regards des grandes personnes, chacun avait apporté ce qu'il avait conquis : Arthur et Françoise, chacun une chanson. Celle d'Arthur disait :

Dansez bamboula
Dansez Canada
Touzou
Comme ça !

Quand Arthur chantait cette chanson, en remuant ses yeux, en arrondissant ses deux

bras et en frappant le sol de ses talons, il devenait vraiment un Bamboula : un homme tout noir et presque nu, sur la place d'un village du Canada, formé de huttes en feuilles de palmier. On comprenait qu'il était un vrai sauvage, comme les Caraïbes que Marcel avait vus au Jardin d'Acclimatation, sous le ciel de verre du Palmarium. A ce moment, si on avait demandé quelque chose à Arthur, il n'aurait pas répondu : il ne savait pas le français ; il aurait poussé quelques cris étranges. La chanson et la danse cessaient, et le Bamboula redevenait Arthur, le fils du régisseur.

La chanson de Françoise était longue, compliquée et douce. Ni Marcel ni même Arthur, le frère de Françoise, ne la comprenaient tout entière. Il y avait des mots qu'elle ne prononçait pas clairement, d'autres qu'elle avalait à moitié. Elle taquinait les deux garçons en refusant de les répéter, et elle leur disait :

— Je les comprends, ça me suffit. Et puis, c'est en chinois que je chante. Et c'est moi qui ai fait ma chanson.

Arthur disait :

— C'est pas vrai !

Mais Marcel pensait que Françoise était bien assez fine pour avoir fait la chanson. Il aimait le refrain :

Sous les bambous
Sous les bambous... ou... ou...

« Bamboula » parlait du grand jour de midi dans un pays semblable au Palmarium. Mais les « Bambous » décrivaient dans le plus grand détail une région de nuits tièdes où tout bonheur réside ; des grandes vacances qui sont toujours à leur commencement, quand elles paraissent si grandes, si longues et si neuves, qu'on ne sait pas encore ce qu'on en fera ; des fontaines où on peut se mouiller sans jamais s'enrhumer, et des soirs où nulle grande personne ne dit jamais : Il est l'heure de s'aller coucher, les enfants.

Et Marcel avait rapporté le souvenir d'une vision. C'était au pays des Cent Montagnes, où de grandes villes noires sont habitées par de grands hommes blonds, l'Auvergne. Comme le train suivait une courbe, il s'était penché à la portière, malgré son père et malgré sa mère : c'était l'occasion de voir tout le train resserrer ses anneaux et se creuser de telle sorte que le mécanicien aurait pu échanger un signe avec l'employé du dernier fourgon. Et là, du bois où l'on allait entrer, une grande masse de fumée sortait. Il allait crier : « Papa, on a mis le feu au bois ! » quand un nouveau détour lui découvrit ceci : là, debout sur l'allée aux deux rails, une locomotive était arrêtée : on voyait sa cheminée, les deux roues d'avant et la barre peinte en rouge qui indique son haut grade, et c'est elle qui remplissait le bois de sa fumée grise striée

de lourds flocons blancs. Elle semblait se reposer, comme un homme qui est venu fumer sa pipe dans l'allée d'un parc. Elle était seule, et, quand on passa près d'elle, Marcel entendit sa respiration calme et reçut dans la même bouffée l'odeur du charbon et celle des feuilles rafraîchies par une ondée. Il pensa : « Elle est venue de Clermont-Ferrand se promener jusqu'ici. »

Dès lors, il fut attentif aux locomotives. Il comprit d'abord qu'elles étaient les filles et les habitantes des Cent Montagnes : elles étaient noires et fumantes comme les grandes villes d'où elles venaient, et où elles rentraient toujours. Elles allaient bien à Paris ; mais parce que la pente les poussait et parce que la plaine les invitait. Toujours et de partout, elles revenaient aux Cent Montagnes et remontaient leurs pentes, soufflantes, grondantes, pressées, et saluaient de loin leur patrie avec de grands cris purs.

Il les observa. Il connut quelques-unes de leurs habitudes. Il vit qu'elles ne sont pas, comme on pourrait croire, des grandes personnes sérieuses et ennuyées. Elles savent jouer. L'une, après un grand roulement de tambour, part à cloche-pied sur une courbe. D'autres, courant à reculons, guident une farandole de wagons dans la plaine. Deux autres, attachées ensemble, entrent avec lenteur dans une gare : le sentiment de leur importance leur fait tellement hausser les épaules qu'on ne voit plus leur cou,

et elles marchent en cadence, sifflant et jouant des cymbales, et toute la gare accueille avec respect le rapide de Genève à Bordeaux. Marcel a même vu deux locomotives attachées dos à dos et qui couraient, pourtant, dans le même sens. Mais de telles choses sont-elles permises ? Et soudain il se souvient d'avoir vu, il y a bien longtemps, il y a cinq ans (il devait en avoir trois), il a vu, de la terrasse qui domine le parc et le chemin de fer, un train tout blanc. La locomotive, les wagons, les fourgons, tout était blanc. C'était si beau, qu'il comprit qu'il ne fallait en parler à personne. Et depuis, il a vu d'autres trains presque aussi beaux, surtout à l'entrée des gares de Paris : les uns faits de longs wagons jaunes à lettres d'or ; les autres cramoisis et noirs, comme celui du Président de la République, dont la locomotive est habillée de drapeaux tricolores.

CHAPITRE II

RÉTROSPECTIF

C'est pourquoi, dès les premiers jours des vacances de cette époque lointaine, l'année dernière, les chaises de fer du jardin ont été traînées le long des allées, formant bientôt dans le sable un réseau compliqué de lignes parallèles deux à deux. La grande ligne directe de

la serre à la villa fut la première exploitée. On la poussa ensuite jusqu'au réservoir. Peu après, une ligne allant de la villa au bassin fut inaugurée. Arthur faisait la locomotive ; Françoise, dans une chaise roulante, faisait les voyageurs, Marcel était chef de train et se transformait, aux stations, en chef de gare. Trois trains par jour, dont un rapide, tel fut le minimum fixé par l'assemblée générale des administrateurs de la Compagnie. Un rapide dérailla, et Françoise, relevée avec la peau d'un genou un peu froissée, dit qu'elle ne voulait plus faire les voyageurs. On s'en passa, et elle fut chargée de desservir, comme locomotive, un petit réseau local, fait exprès pour elle, entre les six grands massifs du jardin.

Mais bientôt l'esprit d'entreprise étendit ses conquêtes au delà du jardin. L'allée centrale du parc fut traversée par un tunnel (imaginaire) et une grande voie à deux binaires fut établie entre la villa — via le bassin — et le pavillon du billard. Elle fut ensuite poussée jusqu'à l'écurie, qui devint ainsi, après la villa, la gare la plus importante du réseau, elle-même le terminus de courtes ramifications vers la basse-cour, la maison du jardinier et une tonnelle abandonnée dans un lieu sauvage.

Cette grande ligne, Villa — Pavillon du Billard, fut la plus populaire. Elle comprenait beaucoup de stations, sans parler du tunnel (on baissait

la tête pour montrer qu'on passait dessous). Les garçons surtout l'aimaient, parce qu'elle conduisait dans des pays nouveaux. Sans doute le jardin, autour de la villa, était assez varié : le bassin était une mer intérieure ; la serre, avec ses plantes grasses et sa chaleur humide, était une espèce de Canada et le réservoir était un important bras de mer. Mais toujours le même sable, et ces allées se coupant à angles droits, et la villa qu'on ne perdait pas de vue ; c'était la banlieue de la villa, rien de mieux — tandis que là-bas, vers le pavillon du billard, c'était le parc, et l'inconnu, et l'étranger. On suivait des allées bordées d'arbustes à fleurs dont le parfum sucré et chaud vous envahissait (on ouvrait la bouche pour le recevoir, comme un bonbon). On s'arrêtait à une petite station au bord d'une pampa rongée de soleil. Le rapide se ruait ensuite à travers d'immenses forêts frémissantes, et, dès que le pavillon du billard était en vue, on sentait bien qu'on approchait d'une grande ville indolente, pleine de luxe et de calme, une de ces villes coloniales où, sous de grands arbres tranquilles et toujours verts, un peuple au doux parler ne sait rien faire sinon être heureux. C'était la ville où se passe la chanson des Bambous. Mais ensuite il fallait traverser, sous le soleil cuisant, un grand désert, sans villes et sans gares ; puis on suivait l'allée des sorbiers, un pays nouveau, avec des bor-

dures de buis, et les petits fruits rouges (vénéneux) semés partout dans le gazon et sur le sable. Ensuite s'ouvre une autre région forestière — le bosquet de charmes, et un détour mène le train au bord d'un grand lac (une auge toujours pleine) où la locomotive se désaltère. Et maintenant, en route vers le grand centre industriel, à l'autre bout du monde ; on y retrouve toutes les choses familières de la civilisation, mais plus grandes et plus imposantes sous ce ciel nouveau. C'est alors qu'il faut voir le rapide entrer dans la haute gare sombre, et l'entendre aussi, sifflant sans interruption et versant des cataractes de vapeur !

Cette ligne est si plaisante que Marcel et Arthur trouvent insuffisant le nombre de trains prévu par les réglements. Souvent, soit comme « train de plaisir », soit comme « locomotive d'inspection », ils font séparément tout ou partie du trajet. Et le pays de ramures, de fleurs et d'eaux qui entoure le pavillon du billard est si beau que les locomotives oublient de faire « pouf-pouf » et de siffler. Une fois même on a pu craindre une collision terrible.

Et un jour Arthur eut une grande idée : « Si on prenait pour voyageurs les petits chiens de la villa ! » Et il fut fait ainsi. Le petit terrier Sourik, les grosses King-Charles qui rampent sur leurs mamelles, Gipsy et Lily, et la Toune, furent transportés gratis, et plusieurs fois par

jour, de la villa au bassin, du bassin au réservoir, de la villa à l'écurie. On leur délivra même des billets circulaires pour tout le réseau. Un train les conduisait, un autre les ramenait. Sourik, sur les genoux de la jardinière, attendait en tremblant le rapide de la villa. Et un jour on oublia la Toune sur une étagère de la salle du billard.

Et les trains omnibus qui vont à Thiers continuaient à passer au bout du parc. Tout autour d'Arthur, de Marcel et de Françoise, le monde faisait aller ses trains et ses paquebots. De nouvelles lignes étaient inaugurées, de nouveaux ports. Les villes échangeaient leurs habitants. Quelqu'un de Puy-Guillaume était allé, pour son plaisir, jusqu'en Hollande !

Eh bien, il fallait faire comme le monde. Il fallait répondre par une activité toujours plus grande à l'activité du monde. Un projet insensé naquit : rejoindre par un service régulier la ligne de Thiers, la *vraie*. Pour cela, il eût fallu traverser tout le parc, qui est en pente. Les trains descendants seraient faciles à conduire ; mais les trains remontants donneraient beaucoup de peine. Pourtant, une ligne fut commencée et conduite loin dans l'intérieur, jusqu'à la station de l'Arbre-Horrible, en pleine sauvagerie. On y mena une des chiennes, Lily ; on la posa au pied de l'arbre horrible, et on fit semblant de l'abandonner là. (Ça lui était égal, du moment

qu'on ne lui demandait pas de marcher.) Mais le retour fut lamentable. Lily tomba de la chaise roulante et feignit de se trouver mal. Il fallut la porter, râlante et bavante, jusqu'à la villa ; et toute la journée, elle regarda les enfants avec l'indignation et la terreur d'une princesse brutalisée par une foule.

Les jours suivants, on essaya de reprendre le service dans cette direction. Mais bientôt l'Arbre-Horrible fut une station comme Trottoir-de-Bouricos (Landes) où le train ne s'arrête qu'une fois par an.

CHAPITRE III

L'ILE DÉSERTE

Au début de ces nouvelles vacances, on décida de ne plus s'occuper des voies ferrées.

— On en a fait assez comme ça : elles marchent ; ça suffit, dit Arthur.

— Et ça n'était pas des vrais trains, dit Marcel. C'était une chaise. Il faudrait avoir des vrais rails, des vraies locomotives, des vrais wagons. On en fait. J'en ai vu dans un passage à Paris. Mais c'est trop cher : papa ne voudrait jamais.

— Tu ne sais pas t'y prendre, dit Françoise ; moi je saurais bien le faire vouloir.

— Crois-tu bébé ? Et, à propos, dit Marcel,

tu m'as menti, Arthur, en me disant que le Canada est un pays chaud, avec des nègres.

— J'ai jamais dit ça !

— Je sais où est le Canada, maintenant. Et je sais toute l'histoire. Et toutes les capitales. Quelle est la capitale de la Perse ? Et de l'Afganistan ? Et du Beloutchistan ?

— Téhéran. Kaboul. Kélat. Et quelle est la capitale du Maboulistan ? Collé ! Moi aussi je sais mon histoire et ma géographie.

— J'ai une idée, dit Marcel. Nous allons découvrir une île déserte. Nous y planterons notre drapeau. Nous en ferons un royaume, et nous le cultiverons.

— Il vaut mieux jouer aux naufragés, dit Françoise.

Mais Marcel tient à son idée. Il voudrait avoir l'air d'inventer les détails à mesure, mais on voit bien qu'il a longtemps médité tout ce qu'il dit. L'île déserte sera le plus petit massif du jardin, qui est un peu à l'écart, et qui est triangulaire. Les plantes seront considérées comme les habitants de l'île..

— Alors, elle n'est pas déserte, objecte Arthur.

— Non : elle est sauvage. Et à partir du moment où nous y serons, elle sera civilisée.

Les petits poiriers seront les villes principales. Les groseilliers et les framboisiers sont les sous-préfectures. Ces deux petites feuilles au ras du sol, grandes comme des confettis,

Universi
BIBLIOTHECA

c'est une ferme sur le penchant d'un coteau. Nous expliquerons les bordures d'œillets et de fraisiers en disant que « la densité de la population sur les rives de la mer est considérable ».

On aborde. Le drapeau est planté. Le royaume est fondé. Le poirier du milieu sera la capitale ; quelle grande ville ! toutes ces feuilles agitées, tous ces fruits qui se forment : c'est un autre Paris.

Mais il faut un roi. Non, une reine, plutôt. Chacun songe aux princesses qu'il préfère. Arthur hésite entre Blanche de Castille, qui est si sage et si belle, et Anne de Beaujeu, dont la coiffure est un grand cornet de dragées. Françoise préfère Marie Stuart, parce qu'elle sait une chanson sur elle. Mais Marcel est amoureux d'Anne de Bretagne, tout simplement parce qu'elle est bretonne, et que la Bretagne est la petite sœur bien-aimée de la France.

— Marie Stuart !

— Blanche de Castille !

— Anne de Bretagne !

— Et puis, non, dit Arthur. C'est idiot : elles n'existent pas. Il nous faut une reine vivante. Françoise, amène-toi que je te sacre ! Attention. Par ce chrême à la vanille, je te sacre reine. Par ce baume de mon cœur, je te déclare reine. Par cette gifle que je te flanque, je te salue reine. Ça y est : Vive Françoise Ire !

(« Comme Arthur est intelligent, pense Marcel, humilié ; jamais je n'aurais trouvé ce chrême à la vanille. » — Quand le maître avait parlé du saint chrême, Marcel avait bien pensé à de la crème ; mais c'était une crème si parfaite, qu'on l'appelait *le* crème, pour mieux la distinguer, et qu'on écrivait son nom avec un *h*.)

— Je veux être connétable, dit Marcel.

— Moi aussi, dit Arthur. Mais comme il ne peut pas y avoir deux connétables, nous serons deux grands chefs. Françoise, arme-nous chevaliers. Je vais te montrer comment. Nous fléchissons le genou devant toi. Tu nous relèves ; tu nous embrasses sur la joue gauche, une seule fois. Alors nous te tournons le dos, et tu nous donnes à chacun un coup de pied, très-doucement.

On fait ainsi. Arthur et Marcel se sentent devenir chevaliers et grands chefs. Bientôt ils seront des personnages historiques. C'est une grande responsabilité. Et ils regardent avec étonnement leur Reine. Il n'y a qu'un instant, elle était simplement la petite Françoise, avec son grand chapeau de paille, ses grosses joues fraîches, sa cravate de cheveux bruns, et l'ancre d'or terni sur la manche de son costume marin. Et maintenant elle est reine ; et l'ancre d'or ne s'est pas mise à briller comme si elle était redevenue neuve. C'est presque incroyable !

CHAPITRE IV

RÈGNE DE FRANCOISE Ire

On organise d'abord l'administration du royaume. La Reine résidera dans la capitale, ou tout près. Les extrémités de l'île sont placées sous la surveillance des deux grands chefs. Arthur aura les deux angles tournés vers le jardin ; Marcel, l'angle qui regarde la villa. Il s'agit de veiller à la paix intérieure, de détruire les insectes nuisibles et de protéger l'île contre toute agression de l'extérieur.

Justement voici Valentin, le Saint-Bernard, qui s'approche en remuant la queue. Les petits chiens le suivent. C'est un pirate avec sa flotte. On met les côtes en état de défense. Valentin, devant les gestes menaçants, s'arrête, surpris.

— L'ennemi hésite, crie la Reine. Feu !

Et l'artillerie ouvre le feu contre l'ennemi. Valentin, touché par une motte de terre qui s'écrase dans sa belle toison. s'éloigne lentement et va s'allonger dans l'ombre de la villa.

— Nous lui avons fait de la peine, dit Marcel.

Valentin regarde les enfants avec une tristesse indulgente, pose son museau sur sa patte et ferme ses bons yeux.

— Faisons la paix avec lui, dit Arthur. Viens, mon Tintin, viens ma grosse bête.

— Il ne bouge pas. Il est brouillé, dit Marcel. C'est ta faute, Françoise.

— Je ne permets pas qu'on discute mes ordres, dit la Reine. Grands chefs, allez chercher le pirate Valentin, et amenez-le-moi, mort ou vif !

CHAPITRE V

RÉVOLTE DES GRANDS CHEFS

Les grands chefs traversent la mer et vont chercher Valentin. Mais Valentin refuse de les suivre. Même en le tirant par son collier, ils ne l'ont pas fait bouger d'un centimètre. Et quand Arthur a voulu le prendre par les pattes de devant, il a osé grogner.

— Grands chefs, pourquoi ne ramenez-vous pas le pirate Valentin ?

— Et s'il nous mord ?

— Tant pis, je veux le pirate Valentin. J'ai dit.

— Et moi, je te dis zut ! crie Arthur. Nous n'obéirons pas plus longtemps à une quille. Marcel, révoltons-nous ; envahissons l'île. Allez, quille, défends-toi.

Il est convenu que tout territoire occupé par la violence restera acquis au conquérant. D'abord les deux rebelles attaquent ensemble, et, trouvant toujours Françoise devant eux, sont rejetés à la mer. Mais enfin, ils se séparent et envahissent l'île par les deux bouts. Incapable de faire front,

la Reine recule peu à peu vers le centre, perdant une ville, puis une autre et se laissant enfermer dans sa capitale.

— Rends-toi, lui crie Arthur.

Elle refuse. Et soudain, elle fait une sortie victorieuse, abandonne la capitale, et, reprenant deux villes, s'établit solidement dans l'extrême pointe de l'île. Mais une expédition, faite pour reprendre sa capitale, échoue ; et elle est bien contente de pouvoir se replier vers la presqu'île des groseillers. La cloche du dîner sonne. Un armistice est signé.

A la veillée, devant une carte de l'île, dressée par Marcel, on jette les bases d'un traité. L'île est divisée en trois Etats indépendants. La pointe méridionale devient le royaume de Françoise. Tout le nord et le centre sont partagés en deux royaumes pour Arthur et Marcel. L'ancienne capitale tombe au rang de sous-préfecture. Trois villes sont élevées au rang de capitale. On fera...

— Il est 9 heures, les enfants.

Les trois souverains vont se coucher.

CHAPITRE VI

L'ÎLE PAISIBLE

Le lendemain, les trois souverains s'installèrent, chacun dans son royaume. Une brouet-

tée de briques servit à tracer les frontières intérieures et à fortifier quelques points de la côte. On procéda au recensement de la population et à l'organisation de la justice. Une limace fut condamnée à mort et exécutée. On s'occupa ensuite des différentes productions de chaque Etat. Ceux de Marcel et d'Arthur contenaient toute espèce d'herbes, et jusqu'à des pissenlits. Mais celui de Françoise était tout différent et on voyait bien qu'il était situé au midi. Il y poussait des arbustes, les groseilliers, dont les fruits sont si nombreux qu'on dirait, sous le vêtement en lambeaux de leurs feuilles, qu'ils sont la proie d'un feu intérieur. On y voyait aussi une plante à larges feuilles vertes et mauves, ondulées, et dont la fleur ressemble à une grosse oreille en velours rouge, et des rosiers négligents qui laissaient tomber leurs pétales autour d'eux. La guerre n'avait pas fait beaucoup de ravages dans l'île ; à peine si les poiriers avaient perdu quelques fruits.

Arthur fit une visite officielle à Marcel, et tous deux allèrent ensuite saluer Françoise dans sa capitale. On échangea des présents. Les rois du Nord rentrèrent dans leurs royaumes en regrettant d'habiter une zone qui ne produisait pas de groseilles.

— Cherchons-en ailleurs, dit Arthur.

Et l'ère de grandes découvertes commença. Les six massifs furent six continents que l'on

découvrit l'un après l'autre. Avec la serre, on atteignit les régions tropicales. Les voies ferrées du siècle précédent avaient disparu sans laisser de traces. L'humanité même qui avait vécu au siècle précédent avait disparu sans rien léguer de sa civilisation à l'humanité nouvelle ; pas même un souvenir. Et un soir, au moment où la cloche du dîner sonnait, les explorateurs, béants, avaient aperçu, qui moutonnait au loin devant eux, comme une mer inconnue et sauvage, pour la première fois reflétée par des yeux humains, — le réservoir du potager !

CHAPITRE VII

LES GRANDES DÉCOUVERTES

Mais tout cela ne fut pas l'œuvre d'un jour, ni même d'une semaine. Chaque continent fut exploré dans tous les coins. Les plus voisins, qu'un bras de mer seulement séparait de l'île, présentaient un semblant de civilisation. Leurs rivages étaient assez peuplés. Il y avait même quelques villes. Mais l'intérieur n'était qu'une immense prairie. Pendant des lieues et des lieues, on marchait à travers les hautes herbes, — car, naturellement, on supposait qu'on était tout petit, à l'échelle du massif-continent.

D'autres parties du monde offrirent plus de variété. Le carré au persil fut un grand pays

de verdures légères, que de longues brises caressaient. Ailleurs, au milieu d'un vaste désert, on découvrit une demi-douzaine de rois obèses, au corps jaune et tout rond, posés à même le sable. De grands parasols verts abritaient à peine leur énorme rotondité, et comme ils ne pouvaient pas se mouvoir, leurs peuples les nourrissaient au moyen d'un ingénieux réseau de gros câbles verts, tout velus, et frais au toucher.

Dans le cinquième continent que l'on découvrit, un des plus éloignés de l'île, et dont le rivage paraissait inhabité, on rencontra, à cinq jours de marche dans l'intérieur, une immense ville faite de palais de verre tous semblables, en forme de dômes, et bien alignés. Cette ville était si belle que les explorateurs poussèrent un cri et se sentirent récompensés de tous leurs travaux. Mais l'éclat du soleil sur les dômes de verre était si douloureux pour leurs yeux que, dans la crainte de devenir aveugles, ils repartirent sans être entrés dans la ville, et regagnèrent leurs vaisseaux.

Après qu'ils eurent doublé un cap, ils débarquèrent dans une région couverte d'une haute végétation bleuâtre, si légère que son enchevêtrement semblait être l'ouvrage d'un peuple d'araignées. C'était le royaume des asperges, alors à l'apogée de sa grandeur, et une fête continuelle s'y célébrait. Tout le fouillis des branches et des lianes était orné d'une multitude de

petites lanternes rouges, vertes et blanches. Les blanches étaient des gouttes de pluie qui avaient été faites prisonnières, et les explorateurs, en soufflant dessus, en délivrèrent un grand nombre.

Et les vaisseaux revenaient aux ports de l'île triangulaire tout chargés des fruits étranges d'autres climats. On avait même découvert une espèce de groseilles blanches.

Des services maritimes furent organisés. Les ports lointains où les navires abordaient furent acquis par les différents pays civilisés, et les peuplades voisines des ports demandèrent à être protégées par les monarques de l'île. Telle fut l'origine des colonies. Arthur en eut bientôt sur tous les points du monde, et Marcel suivit son exemple. Une ambassade fut envoyée au pays des Rois Obèses, et, sans protestations de leur part, ils passèrent sous le protectorat de Françoise.

Pour s'y reconnaître, et pour éviter toute cause de dispute, il fut convenu que chacun des trois Etats planterait son drapeau sur les ports et sur les terres qui lui appartenaient. Maman fournit les morceaux d'étoffe nécessaire, et Françoise cousit les drapeaux. Le sien était rouge et blanc ; vert et mauve celui d'Arthur, et jaune et bleu celui de Marcel. Lorsqu'ils furent tous plantés, ce fut un bien beau spectacle ; et les navires, en passsant devant eux, les saluaient de trois coups de canon.

CHAPITRE VIII

LA GUERRE DANS L'ÎLE

Marcel ayant oublié de saluer un drapeau arthurien, Arthur lui déclara la guerre. Mais Marcel avait conclu un traité secret avec Françoise. En une courte campagne, tout fut fini : le royaume d'Arthur fut envahi, et sa capitale prise.

— Maintenant, tu es obligé de nous demander la paix, lui dit Marcel.

— Jamais ! Guerre à mort ! Je passe dans ma colonie, sur le continent d'en face, et je le prends tout entier pour moi. Ma capitale est l'arbre du milieu. J'y plante mon drapeau. Tas de lâches, attaquez-moi si vous l'osez !

— Puisque c'est ça, dit Marcel, je prends l'autre continent. Françoise aura l'île entière, et comme ça nous serons chacun chez nous.

Ainsi l'homme agrandissait son domaine, ainsi la civilisation s'étendait à la surface de la terre.

CHAPITRE IX

NOUVELLES DÉCOUVERTES

Cependant, il y avait encore beaucoup de régions à explorer. Le sixième continent n'avait

même pas encore été aperçu des navigateurs. Et, la paix signée, les expéditions recommencèrent.

Un jour Marcel découvrit la mer intérieure, le bassin. Il la voulut pour lui tout seul, et cela faillit causer une guerre générale. Après bien des pourparlers, il fut convenu que le port principal (l'escalier qui descend dans l'eau) lui appartiendrait. Alors, il s'y installa et passa des heures à explorer les eaux de cette mer mystérieuse. A la surface flottaient ces insectes qui sont faits d'un trait horizontal porté sur six minces pattes. Ce sont peut-être des bâtons d'écriture qui se sont échappés des cahiers de l'école. Ils savent bien leur système métrique, et ne manquent jamais de l'appliquer : même lorsqu'on les poursuit ils n'oublient pas de compter les centimètres qu'ils parcourent à la surface de l'eau. Ils sont invulnérables et probablement immortels : vous avez beau soulever une tempête autour d'eux pour les noyer : pendant que vous agitez encore votre bâton dans un remous de vase, toute leur tribu est déjà de l'autre côté du bassin, occupée à mesurer la portion d'eau calme qui lui reste.

Et plus loin, précisément là où le soleil joue à maintenir en équilibre de grandes vibrations fulgurantes, un ballet de petites bêtes rondes, pareilles aux yeux du bouillon, tourne et brille. En vain, essayez-vous de les troubler : elles

passent entre les mailles de l'épuisette et, sans perdre un instant, reforment ailleurs leur petit ballet. Et si vous les agacez davantage, au moment où vous pensez qu'elles vont s'envoler, elles plongent, et disparaissent au fond du bassin, comme une poignée de grains noirs.

Que de bêtes bizarres il doit y avoir au fond du bassin ! Marcel pâlit lorsqu'il y songe. Toute cette vie cachée dans la vase, dans le froid gluant de l'eau dormante, l'effraie. Il s'imagine vivant, lui aussi, parmi ces bêtes, dans les cheveux verts des algues, et il en éprouve un malaise. Il n'ose pas remuer tout le fond du bassin ; il n'ose pas toujours ramener son épuisette à la surface de l'eau : il a peur de voir ce qu'on ne doit pas voir. C'est bien assez qu'une fois, une olive, qu'il se souvint d'avoir jetée l'année d'avant dans le bassin, soit remontée jusqu'à la lumière, vivante, et munie de deux petites nageoires pareilles à des mains. Il allait la saisir : mais l'olive était trop pesante pour les deux petites nageoires : elle bascula, et disparut dans les profondeurs.

Mais parfois la tentation est plus forte que la crainte. Ainsi, aujourd'hui. Ce tas de feuilles pourries qu'il ramène du fond, pourquoi ne pas l'examiner ? Et voici justement qu'une des feuilles, dirait-on, a bougé. Et, en la retournant, on lui voit trois paires de pattes. Marcel comprit son histoire : une feuille était tombée, en-

core verte, dans le bassin ; ses nervures étaient devenues des pattes, et elle avait continué à vivre. Et sur la margelle du bassin, en plein soleil, la feuille marchait, comme une bête ! Marcel l'avait rejetée à l'eau, tout frissonnant. Il n'était pas convenable qu'une telle chose fût exposée au grand jour. Il comprit qu'il n'en devait parler à personne. Du reste, qui l'aurait cru ? C'était comme le train blanc ; un secret entre le bassin et lui. L'eau était peuplée de créatures mortes auxquelles elle-même donnait une vie nouvelle, une vie froide et muette, une vie en rêve. Et le soleil de l'eau, avec sa pâleur, son agitation sans fin, ses grands éclairs blancs, c'était celui dont il avait entendu parler, un soir qu'il y avait du monde, à table : *le soleil des morts*.

Un rêve affreux qu'il eut, cette nuit-là, l'éloigna pour longtemps du bassin. Et le lendemain, un dimanche, au cours d'une expédition lointaine, il découvrit le sixième continent. A quelques kilomètres de la côte, là, commençait, noire et immense, haute comme une montagne, la forêt vierge.

CHAPITRE X

LA FORÊT VIERGE EST HABITÉE

Il n'était pas prudent de s'y engager ; du reste les lianes barraient le passage. Marcel

décida de contourner la forêt. En suivant la lisière, il arriverait bien quelque part. Il marcha longtemps, au moins une minute et demie du temps des grandes personnes. Il se demandait même si l'expédition ne manquerait pas de vivres, au retour, lorsque enfin il parvint au bout de la forêt. Il entendit des voix. Et là, au tournant, «un spectacle inattendu», comme disent les vrais récits de voyages, « un spectacle inattendu s'offrit à ses regards ». Deux êtres humains étaient assis à la lisière de la forêt, du côté de l'ombre ; et un chien était couché à leurs pieds. Deux longues chevelures rousses tombant sur des épaules et des bras recouverts d'un vêtement d'une blancheur entière; deux paires d'yeux bleus, grands, surpris, farouches et tendres ; deux visages blancs aux petites bouches rondes, aux mentons un peu allongés. C'était trop ! Si au moins il n'y avait eu qu'une seule chevelure rousse, qu'une seule paire d'yeux bleus, on aurait pu garder contenance. Mais ainsi, devant la double beauté et la double douceur, vivantes, respirantes, regardantes, il n'y avait qu'à battre en retraite au plus vite. La retraite devint une déroute, et Marcel haletant regagna en courant son royaume.

— Arthur, la forêt vierge est habitée !

— Ça m'est bien égal.

— Arthur, j'ai vu deux reines sauvages et une bête couchée à leurs pieds.

— Explique-toi.

— Oui, quoi : il y a deux quilles assises de l'autre côté du carré des pois, et elles ont un chien avec elles.

— Deux rouquines ?

— Oui... dit en hésitant Marcel, qui entend pour la première fois, et non sans être choqué, le mot *rouquine*.

— Je sais ; c'est les deux petites Matou, les filles du nouvel ouvrier. Elles habitent le parc. Le père Matou est une forte tête, à ce que dit papa. Oui, il a de mauvaises idées ; des vraies idées de rouland. Dit qu'il ne veut rien avoir à faire avec le régisseur ou le pat... ou ton père, en dehors de son métier. Et il raconte sur les patrons des choses abominables. Je parie qu'elles ne t'ont même pas dit bonjour.

Marcel est bien étonné. C'est vrai : elles ne lui ont pas dit bonjour. Mais jamais il n'aurait pensé à ça. Il aurait plutôt cru que c'était à lui de faire, s'il avait osé, une grande révérence aux reines sauvages. Et « des idées de rouland »... Les roulands sont des mendiants toujours en haillons, mal peignés et sales. Et Marcel se rappelle avoir vu Matou, l'ouvrier, presque aussi bien vêtu que le régisseur. Et Mme Matou, une forte femme rousse, n'a pas du tout l'air d'une roulante.

Et *elles*, mais, elles sont mieux habillées que Françoise !

LA GRANDE ÉPOQUE

CHAPITRE XI

NÉGOCIATIONS

Le lendemain matin, Marcel prend un air négligent, pour dire :

— Dis donc, Arthur, si on proposait aux deux *Matouses* de jouer avec nous ?

(Il sait qu'elles sont là, tout près, et il voudrait bien leur faire visiter son royaume et leur parler des déserts, des forêts et des mystères de l'eau dormante. Il a pensé longtemps à elles, hier soir avant de s'endormir.)

— Oh ! dit Arthur, je ne crois pas qu'elles aiment jouer. La plus grande est dans ses treize ans.

— Ça ne fait rien — Demande-leur toujours.

Arthur crie aux deux petites Matou :

— Voulez-vous jouer avec nous ?

Mais sans rien dire, elles font signe que non.

— Je te l'avais dit, Marcel. Et tu sais, nous ne jouons pas avec les enfants des ouvriers.

— Pourquoi ? C'est vous qui ne voulez pas, ou eux ?

— Oh ! les deux, dit Arthur, en regardant le bout de ses souliers. Papa dit que c'est mieux comme ça.

— Attends. Je vais leur demander, moi. Dites, voulez-vous jouer avec moi ?

De nouveau les deux têtes font signe que non.

— Allons, dit Marcel brusquement ; Arthur, si nous déclarions la guerre à Françoise ? J'ai envie d'un port dans son île.

CHAPITRE XII

CE QU'IL FAUDRAIT OUBLIER

« C'est par timidité qu'elles ont refusé, » pense Marcel. Il voudrait bien le croire. Il se répète : « C'est par timidité. »

Le lendemain matin il avait réussi à se le persuader. Et il avait décidé de tenter une troisième démarche.

« Elles n'osent pas »... Et cependant, elles sont revenues s'asseoir tout près, derrière le carré des pois, et elles ne se gênent pas : on les entend causer, mais comme on entend causer les pigeons sur le toit, sans saisir leurs paroles. Ah ! elles appellent leur chien. C'est par leur chien, un beau braque du pays, que Marcel a pensé les conquérir. Il s'approche et l'appelle à son tour, comme il appelle Sourik :

— Venez ici tout de suite !

Le chien ne vient pas ; mais il s'arrête, les oreilles dressées, et attend Marcel.

— Laissez-le ; il ne vous connaît pas, dit la plus grande des petites Matou. Et la cadette crie :

— Finaud ! ici, Finaud !

— Finaud, venez ici tout de suite ! répète Marcel, et il s'approche la main en avant.

Finaud, remuant la queue vivement, avance son museau sous la main tendue, et, fonçant soudain, il happe le bras de Marcel.

— Finaud ! ici, Finaud ! crie la petite Matou.

Le chien lâche Marcel.

Marcel a été courageux : il a réussi à cacher sa peur et il fait, en somme, une retraite honorable, avec un geste menaçant dans la direction du chien qui s'éloigne. Mais, derrière lui, il entend ceci :

— Il était prévenu. C'est bien fait.

Oh ! il faut rentrer vite à la maison. car déjà les joues ont pâli et le menton tremble bien fort. Enfin, il atteint sa chambre, s'y enferme à clef et laisse sortir les larmes. Destin, vois ce que tu as fait : un homme pleure, désarmé devant toi et ne saura que pleurer jusqu'à la fin de ses jours. Ce n'est pas la morsure de Finaud qui fait si mal. Il souhaite qu'elle saigne, mais elle ne saignera pas ; pas même un accroc à la manche; ce sera un bleu, et, dans trois jours, un « brun » ; et la semaine prochaine, il n'y paraîtra plus. Et ce n'est pas non plus l'amour-propre blessé qui souffre tant. Oh ! c'est l'amitié refusée, c'est la tendresse dont personne n'a voulu. Oh ! je venais, offrant tout mon cœur, et le chien m'a mordu, et on a dit que c'était bien fait.

Marcel les connaît maintenant, les mauvaises

idées de Matou. Elles sont bien mauvaises : ni l'huile de foie de morue pure, ni la magnésie dans la marmelade d'oranges, ni l'huile de ricin dans du café noir ne sont aussi mauvaises. « Enfant de patrons, tu ne joueras pas avec les enfants d'ouvriers ! » Voilà les idées de Matou. Et *elles* n'ont même pas demandé. « Le chien vous a-t-il fait du mal, Monsieur ? » Mais, sa bonne, si elle avait été là, se serait évanouie en voyant Finaud se jeter sur lui ! Son père aurait fait abattre le chien sur-le-champ. Elles ont dit : C'est bien fait !

Marcel, un peu calmé, rêve de vengeance. Il jure d'abord de consacrer toute son existence à persécuter les ouvriers en général et Matou en particulier. Il va commencer dès que ses yeux seront moins rouges, Il portera plainte à son père, exigera qu'on renvoie Matou, qu'on abatte Finaud. Il sait bien qu'il ne fera rien de tout cela ; mais ça lui fait du bien d'y penser, d'imaginer l'entrevue avec son père, le chagrin de Matou, l'exécution de Finaud, les larmes des deux reines sauvages. Non ! que nulle peine ne leur vienne de lui. Pour toute vengeance, qu'elles devinent qu'il a pleuré. Pas encore assez ; il recommence. Dommage qu'elles ne puissent pas le voir ; dommage que Finaud ne lui ait pas arraché un grand morceau de chair.

Maintenant, sèche tes yeux : tu commences à pleurer exprès. Plutôt, cherche un nom à ta

douleur et à ce qui l'a causée : un nom à la loi qui dit : Enfant de patrons, tu ne joueras pas avec les enfants d'ouvriers... Justement Marcel se souvient d'avoir entendu dire par son père, après une explication ennuyeuse :

— C'est ce que les (un nom très long, en *iste*) appellent : *la loi d'airain*.

CHAPITRE XIII

JEANNE D'ARC, MURAT ET LE PRINCE NOIR

La pluie arrive en même temps que le soleil de septembre, et le jardin, île et continents, est enfermé dans une grande cage d'argent que le vent fait tourner sans cesse. On ne peut plus sortir. Arthur est furieux. Mais Marcel, qui a connu des chagrins plus grands, se résigne. Debout, près de la fenêtre, il regarde la pluie tomber. Les allées deviennent pour tout de bon des mers et des océans. « Le sable est content, pense Marcel : ça lui rappelle sa rivière. » Tout de même, c'est ennuyeux de ne pouvoir sortir et se mouiller un peu, car c'est maintenant qu'il faudrait braver les éléments et aller baiser la nature sur ses joues hâlées et ruisselantes, et se pénétrer de son odeur, et mordre ses tièdes tresses humides. Marcel voudrait se trouver, en ce moment, sur cette colline du parc, région

lointaine et d'accès difficile, où sont les sapins, ses amis. Ces sapins, dont l'écorce est rouge, sont les Indiens des arbres. On voit bien, à la façon dont ils se sont triés, et aux lieux escarpés qu'ils ont choisis pour y établir leur camp, on voit bien que ce sont des nomades et des hors-la-loi. Et ils doivent profiter du mauvais temps, qui enferme les hommes dans leurs maisons, pour se donner un peu d'aise. Ils doivent tenir quelque grand conseil et fumer le calumet de paix — Marcel a vu, une fois, la fumée — et écouter les discours des anciens de la tribu. La pluie, qu'écarte leur geste solennel, ne pénètre pas dans leur camp : leur beau plancher fait d'aiguilles rouges reste toujours sec et glissant. Ça et là une jolie plante verte et frêle qu'ils ont bien voulu protéger — quelque fille de blancs trouvée dans le désert — joue et s'incline gracieusement à leurs pieds. Cependant, ils méditent et préparent leur expédition de l'hiver prochain, et se disent par signes comment, cachés sous des manteaux de neige, ils descendront la colline et iront chasser les bêtes polaires sur la glace de l'étang. La pensée de l'hiver les emplit d'une joie obscure, qu'ils expriment en faisant l'ombre plus noire sous leurs branches.

Il pleut encore. Marcel essaie d'imaginer les effets que produirait la pluie si elle durait encore huit jours. Sans doute le bassin déborderait, et on verrait les poissons rouges se promener

dans les allées du jardin. Et toutes les bêtes étranges du bassin : l'olive vivante, la feuille ; d'autres peut-être, plus grandes, des oiseaux devenus poissons, avec des ailes épaisses, noires et froides. Et ces soldats de plomb, dont la barque avait chaviré, l'an dernier, que sont-ils devenus ? L'abîme les rendrait-il, décolorés, rongés... ?

Tiens, une idée. Une idée qui naît et qui surgit devant lui comme Pallas en armes. Les soldats. Les six boîtes achetées, au dernier voyage de Paris, dans la caverne de l'enchanteur en béret bleu, rue de Dunkerque. Marcel va les chercher et les vide sur la grande table de la chambre.

— Ils sont tout plats, dit Françoise déçue.

Oui, ils sont tout plats. Mais on s'habitue vite à leur platitude. Leurs couleurs sont jolies, leurs uniformes exacts : un chevalier blessé tombe, les genoux ployés ; Napoléon, la main dans son gilet, surveille le champ de bataille. Ce sont des bataille de la guerre de Cent Ans et de l'Empire. La notion de temps est abolie par décret, et on décide d'opposer les Français d'Austerlitz aux Anglais d'Azincourt.

Mais il s'agit surtout de continuer les guerres commencées dans le jardin. Ce sera donc une guerre entre les trois héros, et, quand il ne pleuvra plus, on se partagera les territoires conquis et on remaniera la carte du monde. Chacun choisit son armée et ses chefs : Arthur aura les Anglais

commandés par le Prince Noir que voici, visière baissée, et si noir qu'il en est bleu. Françoise choisit Jeanne d'Arc, qui chevauche un destrier blanc : elle est revêtue d'une armure d'argent qui la rend brillante comme un poisson ; elle a sa bannière en main et elle s'avance tête nue, blonde comme on ne peut pas dire. Marcel aura Napoléon, sans doute ?

— Non, c'est trop banal, dit-il ; et Napoléon (pas de chance !) est exilé sur le plus haut rayon d'une étagère lointaine.

— J'aurai Murat, dit Marcel en présentant le roi de Naples au Prince Noir et à Jeanne d'Arc.

Et voici Murat en bottes cramoisies, culottes blanches, manteau vert bordé de fourrure et chapeau ombragé d'immenses plumes tricolores.

A peine les présentations sont-elles finies que la guerre est déclarée. Tout est mis en œuvre : un vieux fort, des boîtes de constructions, une maison de poupées. Le Prince Noir, à la tête d'une armée anglo-russe, entre en campagne contre Jeanne d'Arc et ses chevaliers. Elle est repoussée dans une première rencontre, mais Murat, galamment, vient à son secours avec une armée composée de Français de différents siècles. La campagne se poursuit, mêlée de succès et de revers pour les alliés. Les projectiles sont tantôt des sous, tantôt des pois fulminants. Les sous mettent en danger les potiches et les vitres, et les pois fulminants couvrent les meubles de

poussière et de sable et remplissent la chambre de fumée. Mais, n'est-ce pas ? on ne peut pas éviter cela : c'est la guerre avec son cortège d'épouvantes !

CHAPITRE XIV

LA GUERRE DE TROIS CENTS ANS

Et Marcel se consacre tout entier à la guerre. Vaincre ou mourir. La vie nous a refusé les satisfactions du cœur, pour lesquelles nous pensions être faits, pourtant. C'est bien : nous demanderons à la gloire et au pouvoir des plaisirs moins purs mais plus violents. Et les sous fauchent les rangs de l'infanterie, et les pois fulminants détonnent.

Déjà de nouvelles levées sont devenues nécessaires. Les trois patries sont en danger et demandent des volontaires. On brise les tirelires, on demande 10 francs à papa, et on écrit à l'enchanteur de la rue de Dunkerque. La guerre s'étend : plus de 1.500 hommes sont en ligne. Les flottes de guerre (les vieux bateaux des autres années repeints en gris) sont préparées et une éclaircie du temps permet un grand combat naval sur le réservoir.

Mais tout va mal pour les deux alliés. Françoise a une de ses dernières dents de lait qui remue et qui lui fait mal. Elle erre, distraite et

maussade, et un fil lui pend de la bouche. De temps en temps, entre deux batailles, elle s'approche de son allié, ou d'Arthur, et en leur offrant le bout du fil elle dit :

— Tire un peu. Pas fort !

Mais comme elle tient le fil, c'est une simple formalité sans résultats appréciables, bien qu'elle crie comme si on lui avait arraché une partie de la mâchoire. Occupée de sa dent, elle se défend mal : ses soldats sont pris, ses bateaux coulent ou sont incendiés par les brûlots d'Arthur. Si bien que Marcel, renforcé par un envoi de l'enchanteur, lui déclare la guerre et l'oblige à rechercher l'alliance d'Arthur.

Un contre deux, c'est bien ! Et d'autant mieux que nous avons la rue de Dunkerque derrière nous. Marcel abandonne à ses ennemis tous les soldats arrivés jusqu'à présent, sauf les Français, dont il attend une armée entière. Il signe une paix honteuse, mais qu'il sait provisoire, et, réduit à un petit morceau de territoire sur la lisière de la forêt vierge, il se prépare pour de nouveaux combats.

— C'est drôle, dit-il, on ne voit pas les reines... les rouquines ?

— Et il y a des chances pour qu'on ne les revoie plus, dit Arthur, d'un ton décisif. Si décisif que Marcel n'insiste pas, et regarde vers le couchant et vers la gare où le colis de l'enchanteur sera demain...

LA GRANDE ÉPOQUE

CHAPITRE XV

LA FRANCE AUX ABOIS

De nouveau la guerre est déclarée. C'est l'ambassadeur de Marcel, le petit chien Sourik, qui a transmis la déclaration aux ambassadrices de Françoise et d'Arthur, Gipsy et la Toune. Cela s'est fait dans toutes les règles de la diplomatie. Sourik a été amené en présence des deux ambassadrices ; là, d'une patte dressée comme celles des lions du blason, il a souffleté Gipsy et la Toune l'une après l'autre. Les trois bêtes se sont regardées :

— Qu'est-ce qu'ils ont encore inventé !

Et Sourik s'est excusé de sa brutalité.

— Vous voyez bien, ils me tiennent la patte.

Et sur la grande table, l'armée de Marcel s'est déployée en face des armées de ses ennemis. L'instant est grave : la France, envahie de toutes parts, avec une flotte chinoise menaçant les côtes de la Vendée et une armée norvégienne en train de débarquer en Nouvelle-Calédonie, fait front sur tous les points.

Mais voici les premiers désastres. Et toutes les colonies sont attaquées en même temps. Et même les Sauvages déclarent la guerre à la France. Il y a des batailles sur toutes les tables, sur les cheminées, partout où deux soldats peuvent

se tenir debout ; et les flottes se heurtent et s'incendient sur les eaux troublées du réservoir.

Marcel perd trois batailles rangées entre son petit déjeuner et le repas de midi, un combat naval avant le goûter, et deux villes dans sa soirée. Arthur ne sait plus où mettre les prisonniers qu'il fait.

— Si Françoise n'avait pas sa dent, je t'achèverais, dit-il à Marcel.

Et Marcel engage une autre grande bataille.

— Oh ! crie Françoise au milieu de la bataille, ça y est ! J'ai tiré trop fort, et elle est venue !

— Qui donc ?

— Ma dent. Et elle montre sa dent arrachée, au bout du fil. Et, comme ça saigne un peu, elle ouvre la bouche, ferme les yeux, et pousse une grande lamentation.

CHAPITRE XVI

LA FRANCE VICTORIEUSE

Arthur saisit la dent de sa sœur et la jette au milieu de l'armée française en rugissant : « Guerre à mort ! » Mais Marcel amène le drapeau tricolore, hisse le drapeau blanc et envoie un parlementaire pour annoncer à l'état-major d'Arthur qu'il se rend sans conditions. Et bientôt après il signe un traité qui réduit la France à dix-sept départements plus l'île de Noirmoutiers.

Il se replie sur lui-même, se recueille et, pour préparer la revanche, il rassemble ses généraux autour de lui.

Car maintenant un peuple entier l'entoure, et à la tête de ce peuple sont les généraux et leur grand chef. Il y a longtemps que les premiers chefs ont disparu. Jeanne d'Arc a été prise et brûlée à Lausanne par les Suisses. Le Prince Noir a sombré avec son navire-amiral torpillé. Et il y a si longtemps de tout cela qu'on ne sait même plus au juste comment Murat est mort.

Les temps nouveaux ont produit des hommes nouveaux. Chez Arthur, un grand chef, sous le nom d'Arthur I^er^, puis son fils Arthur II, ont succédé au Prince Noir. De même, Françoise a eu François I^er^, II et III. Chez Marcel, de grandes familles ont successivement détenu le pouvoir ; races d'hommes sévères, durs pour eux-mêmes, pleins (on dit dévorés) d'ambition, et nés pour commander. Marcel les voit venir de loin (depuis leur sortie de la boîte) ; il suit leur carrière ou plutôt la dirige, leur accorde ou leur refuse sa sympathie. Tous débutent par des voyages d'exploration. Avec eux, Marcel redécouvre le parc. L'Arbre Horrible est dépassé. Peu à peu on atteint les grandes prairies, la saulaie, le gros chêne, le petit étang et ses trois îles, et la région mystérieuse qu'emplit le rauque soliloque des eaux dans les vasques rouges. Un jeune lieutenant, Armèze, traverse en bateau à voiles le

grand étang et un lieutenant-colonel, d'Auzambert, atteint la haute région des sapins.

Mais avant eux combien avaient échoué ! Combien se sont noyés dans les deux étangs, combien ont péri dans les rapides de la cressonnière ! Et enfin ceux qui ont survécu sont admis à l'honneur d'affronter la mitraille arthurienne. Arthur vise bien et tape dur. Un sou lancé dans un état-major mutile plus d'un corps, arrache plus d'une tête. Un nouveau triage se fait, et Marcel repousse la tentation de tricher, c'est-à-dire d'exposer ceux qu'il n'aime pas et d'abriter ceux qu'il aime. Tant pis, le sort décidera. Et les aimés ne sont pas épargnés. Armèze, ayant passé par tous les grades, arrive enfin au pouvoir suprême, vieilli, fourbu, avec une jambe cassée, une moitié du corps écaillée par le feu des brûlots. Arthur l'aura vite achevé. Mais un jeune d'Auzambert se couvre de gloire, là-bas, dans la saulaie.

Donc, après la défaite, Marcel assemble ses généraux, et leur demande ce qu'il faut faire. Ils répondent que l'état de décrépitude d'Armèze est cause de tout le mal, et qu'il faudrai avoir un jeune grand chef. Armèze alors, péniblement, se lève : « Messieurs, dit-il, c'est bien : je quitte le pouvoir. » — « Mais la loi marcellique ne permet pas au grand chef d'abdiquer. Pour qu'on le remplace, il faut qu'il meure. » — « Je mourrai donc, réplique le magnanime

Armèze : dans un quart d'heure j'aurai cessé de vivre. Mais, comme récompense du sacrifice que je vais faire à la patrie, accordez-moi le pouvoir de nommer moi-même mon successeur, le grand chef qui ramènera la victoire sous nos étendards. » D'une seule voix les généraux répondent : « Accordé. » — « Je nomme donc, ô généraux, le sous-lieutenant d'Auzambert généralissime des armées françaises, et je vous dis adieu. » Et l'héroïque Armèze se jette dans la flamme d'une bougie, qui le transforme bien vite en une petite larme de plomb.

D'Auzambert est mis à la tête de l'armée. La guerre est encore une fois déclarée. Marcel s'applique à bien viser, apprend à mieux ranger ses troupes, et fait si bien que, de victoire en victoire, la France rattrape tous ses départements, tandis qu'à l'autre bout du monde, un jeune lieutenant Armèze, des tirailleurs tonkinois, bat si bien les Chinois d'Arthur, qu'on forme un nouveau département français : chef-lieu Pékin ; sous-préfectures : Foutchéou, Canton...

CHAPITRE XVII

OU L'ON APPREND POURQUOI LES REINES SAUVAGES ONT DISPARU

A table. Marcel. Papa. Maman. Mine-de-Plomb. Mine-de-Plomb est un grand industriel,

ami et client de papa. Marcel l'appelle Mine-de-Plomb parce qu'il ressemble à la mine de plomb des crayons, tout simplement. Pour expliquer cette ressemblance à des grandes personnes, il faudrait dire que ce monsieur a toujours des complets gris, des cravates grises, des chapeaux gris (il est peut-être en demi-deuil ?) et que ses yeux sont gris, et gris ses cheveux, de ce gris foncé et luisant du graphite. Mais il y a autre chose et, en langage d'enfant, Mine-de-Plomb est Mine-de-Plomb *paske*.

Papa raconte :

« Il y a une quinzaine de jours, un de nos ouvriers est parti dans des circonstances assez curieuses. Nous ne l'avions pas depuis très longtemps... un nommé... Jean Matou. Vous savez que l'entrée de mon usine est libre, et que pendant l'été les visiteurs sont assez nombreux... Voici donc qu'une dame... « une Russe ou une Américaine », m'a dit mon régisseur... demande... il y a de cela quinze jours... à visiter l'usine. On lui donne un contremaître pour l'accompagner. C'était une bavarde et peut-être pas très au fait des nuances de notre langue. Toujours est-il qu'en s'arrêtant près de chaque établi, elle demandait au contremaître :

« Et que fait celui-ci ? Et qu'est-ce que fait celui-là ? »

Matou grommelait dans son coin et, quand elle arrive près de lui, il la toise, l'œil mauvais, avec

son menton de galoche en avant, et sans la laisser parler il lui dit :

« Celle-là ne verra pas ce que fait celui-ci.

— Pourquoi ? demande l'étrangère.

— Parce que *celui-ci* ne veut pas montrer à *celle-là* ce que fait *celui-là*. »

L'étrangère ne comprenait pas. Et voilà mon Matou qui recommence :

— *Celui-là* ne veut pas montrer à *celle-là*...

— Secrets de fabrication ? dit l'étrangère en s'éloignant. Décidément, ça lui était égal d'être appelée « celle-là », et Matou en était pour ses frais. Et les autres ouvriers se moquaient de lui... Matou, furieux, quitte l'atelier, entre chez le régisseur, jette son tablier sur le bureau et dit qu'il ne restera pas une heure de plus dans cette boîte où on est exposé aux insultes des bourgeois, et que si les autres le supportent, lui ne le supportera pas !

Le régisseur... le prie de parler moins fort. L'autre riposte, lui donne un aperçu des doctrines communistes, le traite de « chien du patron », et le contremaître arrive juste à temps pour les empêcher d'en venir aux mains. Naturellement, le soir même il passait à la caisse et le lendemain il déménageait — il occupait une des loges du parc — avec sa famille. Il est retourné dans son pays, qui est... le district minier de ce département.

— Comme c'est stupide, dit maman, de

perdre sa place pour un tel enfantillage !

— Oh, dit papa, Matou n'était pas embarrassé de trouver une autre place.

— Voilà ce que nous vaut la politique ! dit Mine-de-Plomb ; comment voulait-il qu'on l'appelât : Monseigneur ou Votre Majesté ? La politique...

— Je dirais plutôt que c'est, dit papa, de la politique domestique. Oui, la véritable cause de cette scène et du départ de Jean Matou a été... une jalousie de femmes. Leurs femmes les avaient montés l'un contre l'autre. Le régisseur et Matou, oui. Vous comprenez : Mme Matou « allait trop belle » ; les petites Matou, — je les ai vues par ici, ces deux gamines, avec un joli braque, — étaient mieux habillées que les enfants du régisseur. Et alors... il fallait qu'un des deux s'en aille. J'ai regretté Matou ; mais je ne pouvais pas lui sacrifier le régisseur.

CHAPITRE XVIII

LA NAISSANCE D'UN EMPIRE

Et la guerre recommence. Et Marcel, encouragé par ses premiers succès, prend l'offensive contre Arthur. Mais tout l'effort de ses armes et de sa diplomatie tend à détacher Françoise de son alliance avec Arthur.

Françoise a envie des deux poupées basques

qui ont été rapportées de la dernière saison à Biarritz, et qui se dévisagent, depuis quatre mois, face à face sur une étagère du petit salon.

« Si tu restes neutre, lui dit Marcel, je te donne la femme. Si tu passes de mon côté, je te les donne tous deux. »

Françoise hésite mais finit par accepter tout le marché. Ce sera un mariage princier ; et les diplomates en font leur affaire (bien que ça n'ait l'air d'amuser ni Sourik ni les King-Charles). La noce est célébrée en grande pompe. C'est ce qu'on peut appeler un mariage de convenances : Françoise épouse Marcel qu'elle n'aime pas et qui ne l'aime pas, mais qui l'achète, tandis qu'elle lui apporte en dot la Suède, l'Allemagne, l'Autriche et deux ou trois petits pays.

Marcel, au comble de la puissance, a un moment de tristesse : ah ! qu'il eût aimé mieux épouser une des reines sauvages, quand même elle n'aurait pas eu d'autre dot que ses yeux bleus et ses cheveux roux !... Et même, s'il n'était pas bien sûr qu'il ne les reverra jamais plus, il ne ferait pas ce mariage.

Mais maintenant, que le canon tonne, étouffant la voix du regret. Une armée franco-allemande, ayant pris Constantinople et Moscou, marche vers Pékin à travers les plaines sibériennes. Les Armèze et les d'Auzambert chassent toutes les armées et toutes les flottes devant leur

marche triomphale. Peu à peu Arthur perd tous ses soldats, et ses grands chefs, l'un après l'autre, sont faits prisonniers. C'est déjà un Arthur XXIII qui commande chez lui. Pourtant son tir est toujours aussi terrible : une des vitres de la bibliothèque en porte les marques, et un d'Auzambert, au milieu de son état-major et de sa garde d'honneur, a été coupé en deux...

Arthur n'a plus que deux cents soldats... Arthur n'a plus que cent soldats... Arthur n'a plus que vingt soldats. Et tard dans une après-midi de la fin de septembre, Arthur n'a plus un seul combattant : juste son dernier grand chef et une escorte de six lanciers belges.

Le petit groupe se met en marche à travers le champ de bataille, et Arthur XXXI se jette aux pieds d'Armèze V, qui lui laisse la vie, et crée même pour lui un royaume imaginaire dont il sera roi honoraire.

Un grand triomphe est célébré (les petits chiens, craignant d'être forcés d'en faire partie, disparaissent sous les meubles). Toutes les musiques défilent, depuis la musique japonaise, qui a des pantalons rouges à bandes blanches, jusqu'à la musique des Sauvages, qui est toute nue. La paix universelle est proclamée, et Armèze, sous le nom d'Armèze I^{er}, est élu empereur de Tout-le-Jardin. La Garde forme le carré devant le palais (la maison de poupées)

sur lequel on hisse le drapeau international, qui est tout bleu ; et enfin l'Empereur, debout sur la tortue Rosalie, est offert à la contemplation de ses peuples... Et Marcel sent le besoin d'aller raconter son triomphe à tout le jardin. Il sort dans la tiédeur dorée. Mais comme tout est drôle, ce soir ! on a dû jouer aussi là-haut, et on a laissé le ciel en désordre ; et il est ici, tout près, mélangé à la terre. Le ciel est rempli de montagnes jetées les unes sur les autres. Un promontoire, pareil à l'avant d'un grand cuirassé, crève un océan d'or. De hautes falaises sont percées d'interminables canons au bout desquels brille une mer toute mauve. Et d'autres montagnes ressemblent à certaines plantes d'eau, longues, plates et pointues ; et d'autres sont poreuses, et derrière elles il y a des tournois de soleils inconnus. Et d'autres gardent les plus lointains horizons, toutes noires et couronnées de terreur, et font penser à ces mots : les Tables de la Loi. L'air même, autour de Marcel, est plein de choses étranges : des figures géométriques construites avec des pans de lumière et des rayons de soleil. La maison, le perron, et Marcel sur le perron, sont au milieu du ciel, et, au fond d'un abîme, Valentin, étendu comme s'il dormait, soulève deux fois, en l'honneur du petit maître, son beau panache blanc.

Et Marcel, descendu au jardin, s'aperçoit qu'il marche parmi les choses du ciel. Un rayon

visite l'île triangulaire, d'où la civilisation jadis s'est répandue sur le reste du monde. Il surprend trois rayons adossés aux cyprès qui gardent le bassin. Et un rayon encore est couché en travers de cette allée, et Marcel se détourne pour ne pas le déranger. D'autres se risquent dans l'épaisseur de la forêt vierge. Et en voici un qui escalade le mur.

Marcel contemple son empire, acquis avec tant de peines, morceau par morceau. Certes, c'est une grande époque qui s'achève avec ces vacances. Il pense à ses grands chefs, qui désormais s'appelleront empereurs. Naturellement, il les emportera avec lui au collège. Il trouvera bien une place où les mettre. Mais il se demande si ces futurs empereurs seront aussi héroïques que leurs prédécesseurs qui n'étaient que grands chefs ?... Oh ! sacrifice immortel d'Armèze le Grand ! Oh ! celui qui le premier se tint sur le rebord de la vasque où l'eau chante dans le langage du peuple de Sous-la-Terre !... Oh ! celui qui passa toute une nuit au milieu de l'étang, exposé aux monstres des eaux, debout l'épée en main sur une feuille de nénuphar...

ÉPILOGUE

Le vieux landau se plaint, mais doucement, poliment, sans rien perdre de sa dignité de « voiture de maîtres ». C'est une montée. Les

chevaux vont au pas. Il fait chaud dans le landau fermé. Papa et maman occupent le siège du fond, et, en face d'eux, Marcel et Françoise sont assis. (On emmène Françoise jusqu'à la ville, pour la distraire un peu et amuser Marcel pendant qu'on fera les malles.)

— Tu dors, Marcel ? dit maman. Pas de réponse.

— Eh ! Marcel ? Tu dors ? dit papa.

— Oui, j'dors ! crie Marcel, et il ouvre les yeux. Il voulait ne les ouvrir que dans cinq minutes, et voir où l'on était, et s'il avait deviné juste. Il les referme et se remet à compter cinq fois soixante secondes. Est-ce que, toute sa vie, ses parents continueront ainsi à se mêler de ce qui le regarde et de ce qui ne les regarde pas ? Au moins, au collège, il sera tranquille. Il est bien content de quitter la maison. Il attend beaucoup du collège.

Où est-on ? Sans doute on traverse le petit village qui essaie de suivre la route et qui y renonce bien vite. Le bruit de la forge nous bénit au passage. Nous laissons en arrière les sonnailles d'un tombereau. Nous passons sous une voûte fraîche de ramures qui nous frôlent et gardent un moment le bout du fouet du cocher. Et de nouveau la lumière rouge sous ses paupières fermées, avertit Marcel qu'on est dans la plaine, au grand soleil.

Il songe à ses vacances passées. Il songe à la

façon dont elles viennent de finir. Arthur, qui restait, lui a dit :

— Eh bien, au revoir, M. Marcel.

— Pourquoi que tu ne me tutoies pas ?

— Oh ! ma foi, maintenant que vous allez au collège, à Paris, vous allez être un monsieur, et je vous appellerai Monsieur ; papa dit que c'est mieux comme ça.

Marcel n'a rien dit. Mais il s'est rappelé la loi d'airain. Encore une fois rejeté ! Jadis, il aurait pris ces marques de déférence pour un hommage bien dû à ses mérites. Mais à présent, il sait. « Fils de patrons... » Et tout lui apparaît sous un autre aspect. Il n'y a jamais eu d'égalité véritable entre lui et les deux enfants du régisseur. Ils ne jouent pas avec lui : ils l'amusent, ce qui n'est pas du tout la même chose. Et, s'ils l'amusent, qui sait si lui ne les ennuie pas ? Il se rappelle comment Françoise faisait semblant d'avoir peur quand on passait devant l'Arbre horrible. Et Arthur a sûrement fait exprès de perdre toutes ses batailles, à la fin ; il en avait assez. Sans doute, quand « le fils du patron » n'est pas là, Françoise et Arthur ne jouent pas aux mêmes jeux. Peut-être même qu'ils se moquent de lui parce qu'il a peur de certains arbres, et à cause des amusements qu'il invente. Ah ! et est-ce vrai qu'il va devenir un monsieur, comme les amis de papa, comme Mine-de-Plomb? Tous les messieurs se ressemblent et leur vue

suffit à rassasier Marcel d'ennui. Il se demande si on ne va pas le trahir et faire de lui, sans qu'il le sache, un monsieur. Après tout, c'est peut-être amusant : on a une fleur à la boutonnière, on fume de gros cigares à bague et on dit : « Voilà ce que nous vaut la politique. » Mais pourquoi faut-il, alors, quitter les bonnes figures que l'on connaît et que l'on aime ? Blaisot, le fils du jardinier, l'ami des veillées d'hiver (il est au régiment) ; et Jean, le cocher, celui qui sait faire les cages ; et Marie Barbarin, la fille du plus ancien des ouvriers ? Ah ! non, ceux-là ne se ressemblent pas. Et Marcel les connaît si bien, qu'en les voyant de dos, et de loin, il pourrait dire à quoi ils pensent.

On passe sur les rails du chemin de fer local (encore un ami). On sera bientôt dans la petite ville où on s'arrête pour déjeuner et faire reposer les chevaux. Tiens, si on imaginait que le patron de l'hôtel de France est un chef indien et nous des explorateurs ?

... On remonte en voiture ; et on quitte la petite ville qui boude et s'ennuie au soleil. Marcel joue encore à fermer les yeux, et, au bout d'un long temps, à dire : on est là, et à regarder s'il a deviné juste. Ah ! il n'a pas deviné juste : ce n'est que la Maison-qui-dort. Mais, en ouvrant ses yeux, il voit que ceux de papa, ceux de maman, et ceux de Françoise sont fermés. C'est le moment de tenir les siens bien ouverts.

ENFANTINES

Un grand ciel de couchant, plein de longs nuages, l'invite à voyager parmi ses continents et ses îles. C'est le bon Dieu lui-même qui l'accueille et lui ouvre tout grand son grand dimanche. Et Marcel, sans se gêner, vient s'asseoir sur les genoux du bon Dieu, et regarde avec lui les images qu'il trace à mesure dans le ciel.

— Mon bon Dieu, votre ciel est bien beau, et votre terre aussi n'est pas mal.

Mais une peine demeure au fond de lui, et il la dit :

— On m'a repoussé, mon bon Dieu. Le chien m'a mordu, et on a dit que c'était bien fait. Et tout à l'heure, Arthur m'a appelé Monsieur. Eh bien, tant pis ! voilà : je n'aimerai jamais plus personne.

Et le bon Dieu répond avec ses images, ses nuages roses à franges d'or et ses grandes plaines d'argent:

— Va, aime quand même. Et tu sais, c'est de ceci : aimer quand même, qu'est fait l'amour. Moi aussi... tu sauras plus tard... Mais si on te repousse encore, et si on te chasse de partout, viens à moi qui ne rejette personne.

Cela est dit avec le déchirement d'une immense lande grise, et l'écroulement sans bruit d'une cataracte d'or pâle.

Marcel regarde et comprend. Mais dans la chambre la plus reculée des palais de sa pensée, le beau démon aveugle, Désespoir, sans rien dire, se détourne.

RACHEL FRUTIGER

A MARCEL RAY

RACHEL FRUTIGER

Autrefois, quand ma Mère me parlait de ses années de classe, à Genève, et de ses amies d'alors, Pénélope Craigie et Rachel Frutiger, je ne savais voir que ma Mère, telle que je la connais, se promenant avec d'autres dames sous les arbres de l'île Jean-Jacques, entre les deux grands ponts blancs et l'eau bleue. Ce ne fut que beaucoup plus tard, un jour d'été et de jeûne cantonal, comme je traversais Plainpalais, que je compris qu'il s'agissait de petites filles. Et je les vis pareilles à celles que j'avais vues, d'autres jours, leur cartable au dos et deux nattes par dessus leur cartable, allant par deux et par trois et par quatre, et se donnant le bras pour traverser les rues encombrées. Je sus qui étaient « ces deux petites Françaises » : les deux nattes brunes, ma Mère ; les deux nattes blondes, ma Tante Jane. Et j'ai suivi, vers le centre de la ville, un chemin qui devait être celui de leur école. Mais existe-t-elle encore ? Elle s'appelait : les Cours du Bon Pasteur, ou peut-être même : des bons Pasteurs. Naturellement c'était « ce qu'il y avait de mieux », et madame la directrice disait, en parlant de mon Grand-père :

— C'est bien l'orgueil de ces Français :

a-t-on idée d'envoyer ses filles à la pension la plus aristocratique de la ville, alors qu'on ne peut même pas payer régulièrement les mensualités !

Comme cette pension devait être aristocratique ! Sûrement elle a dû disparaître, avec tant d'autres choses aristocratiques. Il y venait une vraie petite princesse allemande ; et des petites Anglaises très distinguées et très laides, qui s'appelaient, par exemple : l'Honorable Mildred Taylor. Et il y avait trois sœurs à chevelures rousses, qui parlaient un langage barbare, se donnaient des coups de pied sous leur banc pendant la classe, et portaient au cou de grandes croix d'or. Un valet les accompagnait et montait la garde devant la porte. On les appelait « les sœurs Prok ». Au cours, quand elles ne se battaient pas, elles suçaient leurs croix d'or, au lieu de prendre des notes. Un jour une des croix se détacha et tomba sur le plancher ; on vit alors qu'elle était creuse : un liquide en sortait. La surveillante la ramassa, et, se tournant vers la maîtresse, elle cria :

— Madame, c'est de l'éther !

Les sœurs Prok étaient devenues aussi rouges que leurs cheveux, et les deux femmes se regardèrent un bon moment sans rien dire...

J'essaie de voir Pénélope Craigie. Mais la moitié de son nom est un bas-relief de marbre : Pénélope assise devant son métier, et près d'elle

est une petite lampe plate, à trois pointes, et allumée, pour montrer qu'il fait nuit. Craigie me fait penser aux montagnes hyperboréennes. Mais c'est parce que je sais qu'elle était la fille du ministre de la chapelle écossaise de Rejkiawick, en Islande. La petite Craigie devait être blonde et nerveuse, avec une tête grosse comme le poing, deux yeux gris clair et d'énormes rubans cerise au bout de ses deux nattes pâles. Même en hiver, elle avait les pieds nus dans des sandales de cuir trop larges. Et pour tout cela, et parce qu'elle venait de si loin, et qu'elle devait se sentir bien dépaysée, et qu'elle avait une voix lente, et que toutes sortes d'accidents délicieux arrivaient à sa prononciation, une des deux petites Françaises, dans le secret de son cœur, l'aimait.

Rachel Frutiger était la fille d'un banquier qui avait une grande maison sur le quai des Bergues. Elle était une petite Genevoise comme les autres, avec l'accent, et jurait par : Ah ! mon père !

Quelques jours avant Noël, à la fin du cours, Madame la directrice appela d'un signe les deux petites Françaises :

— Voilà quinze jours que votre papa m'a écrit qu'il allait m'envoyer l'argent des deux mois passés. Vous lui direz de ma part que cette note doit être réglée avant Noël, dernier délai.

Mon Grand-père descendait d'une famille

ancienne : il avait des plats et des couverts d'argent marqués à ses armes, et un jeu de trictrac fabuleux, incrusté de plusieurs matières précieuses. Il avait aussi des opinions politiques, et à cause d'elles il avait été déshérité par son père, puis emprisonné par les Commissions Mixtes, et enfin exilé par le gouvernement du Prince-Président. Et ainsi il vivait à Genève au milieu des autres exilés. C'étaient des victimes et des vaincus ; mais c'étaient aussi les hommes d'une grande génération. En bien ou en mal ils avaient fait des choses extraordinaires, dont l'Europe retentissait encore. Des gens qu'ils ne connaissaient pas s'occupaient d'eux, les admiraient et les aimaient. Les amis de mon Grand-père étaient surtout Monsieur Sue et Monsieur Barbès. Une fois, M. Sue, en revenant de Bath, avait dû montrer son passeport à une des douanes allemandes, et le douanier lui avait dit :

— Euchêne Zue ? oui ? le Chuif-Errant ! la Chouette ! le Chourineur !

Et M. Barbès, un jour qu'il était allé « voir la France » du poteau-frontière de la route de Gex, était revenu tout ému, avec une histoire qu'il lui fallait dire. Il avait rencontré un train de tombereaux chargés de pierre, venant du Jura. Devant lui, un des tombereaux s'était embourbé et le train restait immobilisé. Le charretier criait, les chevaux tiraient, rien ne

bougeait. Enfin, s'adressant au cheval de tête, et lui touchant tendrement les naseaux, le charretier avait dit :

— Allons, mon vieux Barbès, un coup de collier !

Et il y avait les sauveurs de l'humanité qui partaient fonder des phalanstères en Amérique. Et les rêveurs aux cheveux négligés, derniers Saint-Simoniens et premiers communistes, qui décrivaient les beautés de la société future d'une voix si douce, et si longuement, qu'on n'osait pas leur prêter moins de vingt francs. Et ces pauvres réfugiés polonais. Et les conspirateurs italiens qui ne demandent que de quoi pouvoir acheter un poignard !

Cette fois encore mon Grand-père dit que Madame la directrice pouvait bien attendre ; et que l'argent de France arriverait dans les premier jours du mois suivant. Et aussitôt après il alla vendre à un antiquaire son jeu de trictrac, pour inviter quelques amis au repas de Noël, et faire un don magnifique à la Caisse des Proscrits.

Le jour d'avant Noël, à la fin du cours, toutes les élèves allèrent poser sur le bureau de Madame la directrice, avec un petit bouquet, les enveloppes que leur avaient confiées leurs parents. Les petites Françaises auraient bien voulu rester les dernières ; mais Rachel Frutiger n'en finissait pas de ranger ses livres et ses cahiers.

— Eh bien, voyons, Mesdemoiselles..., dit Madame la directrice.

Les deux petites Françaises parlèrent à la fois :

— Papa a dit qu'il recevrait l'argent de France le mois prochain. Il a dit...

— Enfin, vous n'apportez rien ? Eh bien, tant que les honoraires dûs n'auront pas été payés, vous ne pourrez pas assister aux cours. Dites-le de ma part à votre papa.

Ce fut alors que Rachel Frutiger s'approcha :

— Moi non plus, Madame, dit-elle, je ne vous apporte rien.

— Comment, vous, Mademoiselle Frutiger ?

— Non, Madame, Papa vous enverra l'argent après Noël. Vous venez, les Françaises ?

Dehors, Rachel fut saisie par surprise, adossée à un arbre, immobilisée.

— Tu as fait ça pour nous. Tu avais l'argent !

— Mais non, je vous jure.

Elle se débattit, et son cartable s'ouvrit, et il en tomba, avec des cahiers, une enveloppe qui sonna en touchant le pavé. Rachel Frutiger cria : Ah mon père ! ramassa ses cahiers et son enveloppe, et sans rien écouter, et sans dire au revoir, elle partit en courant.

Après la rentrée, l'argent de France n'étant pas venu, et comme il ne fallait pas faire de la peine à papa, on fit semblant d'aller au cours. On partait, le cartable au dos. On passait une heure à consolider le bonhomme de neige dressé

sur la place de Plainpalais. Mais après, que faire ? On n'osait pas se promener dans le centre de la ville, de peur d'être vues par quelque élève des cours. Un jour on essaya d'aller, par des rues détournées, jusqu'à la rue du Rhône, pour y contempler à loisir le Couteau-à-vingt-cinq-lames exposé à une devanture. Mais Pénélope demeurait justement tout près de la boutique du coutelier. Et après une longue marche dans les ruelles, le cœur manqua aux petites Françaises.

On ne pouvait pas non plus rester à Plainpalais : on risquait à tout instant de rencontrer papa ou maman. Alors on se rabattit sur les faubourgs, on suivit de longues rues tristes, le long de l'Arve, ou dans la direction de Carouge. On se tenait par la main. La fatigue venait vite. Et on sentait qu'on était entouré de dangers. On faisait des rencontres terrifiantes. Parfois un ouvrier plein de bière trouvait un équilibre momentané au milieu de la chaussée. Il se risquait à étendre les bras, et, voyant qu'il ne tombait pas, il se mettait à discourir, d'une voix grave, avec chaleur. Les femmes passaient en détournant les yeux. Mais les petites Françaises, pour qui c'était une nouveauté, s'arrêtaient et le regardaient. Alors il s'adressait à elles directement, menaçait de s'approcher ; et sa voix les suivait longtemps, les désignant à l'attention des passants. Plus loin des gamins

leur faisaient peur en criant quand elles passaient près d'eux. D'autres venaient leur parler. Un d'eux osa même tirer une des nattes blondes, comme on tire une sonnette. Cela lui valut une gifle. Moment de triomphe bien court : la fuite recommença aussitôt ; une retraite sous la neige, comme la retraite de Russie. La surprise et le soupçon accompagnaient ces écolières qu'on voyait dans les rues aux heures où toutes les autres étaient en classe. Et un soir la bonne dit à Maman :

— C'est drôle comme ces demoiselles se salissent, depuis quelques jours, à la pension.

Maintenant on était habitué à vivre des journées sans leçons ni devoirs ; les cours étaient déjà oubliés ; autre chose avait commencé. Le cartable qu'on portait sur les épaules n'avait plus de sens, n'était plus qu'un poids ajouté à la fatigue, une dérision ajoutée au sentiment d'une déchéance. On marchait devant soi sans voir. L'heure restait la seule pensée nette dans les esprits engourdis : rentrer à l'heure juste, comme si on revenait de la pension.

Une fois, au fond d'une impasse, elles découvrirent une espèce de portail, entr'ouvert. Elles traversèrent une cour entre des bâtiments abandonnés, et se trouvèrent en face d'une porte immense, à deux battants, qui baîllait sur l'ombre. Elles entrèrent. C'était une salle de dimensions prodigieuses. Une sorte de quai, comme ceux

des ports, régnait sur tout le fond. On y montait par quelques marches, et à une des extrémités on en descendait par un plan incliné. On s'y sentait à l'abri, comme dans une forteresse placée sur une hauteur, d'où on domine une plaine ou la mer. En renversant la tête en arrière, on pouvait voir les poutres et les autres pièces de la charpente, qui s'entrecroisaient dans l'ombre où tremblaient des toiles d'araignées. Dès qu'elles osèrent parler tout haut, les enfants se mirent à explorer le domaine qu'elles venaient de découvrir ; et elles eurent peur, parce que, soudain, entre des caisses et des tonneaux, près du sol, elles trouvèrent deux yeux qui les regardaient fixement. C'était un chat, et il eut peur à son tour quand elles battirent des mains.

Elles mirent longtemps à s'apercevoir qu'il y avait une petite chambre au-dessus de la porte d'entrée, et qu'une échelle de meunier, partant d'un bout de quai, conduisait à la porte de cette chambre. Il leur sembla que cette échelle avait été apportée et dressée là depuis leur entrée dans la salle, tant elles furent étonnées de ne l'avoir pas vue plus tôt. Après un moment d'hésitation, elles ne résistèrent pas à l'envie de voir ce qu'il y avait dans cette chambre, et elles commencèrent à gravir l'échelle. Mais le vide, qu'elles voyaient entre les échelons, leur donnait le vertige, et elles avaient peur, secrètement, de la chambre abandonnée.

Elles n'étaient pas arrivées à la moitié de l'échelle qu'elles s'aperçurent que la nuit venait ; redescendirent, et coururent jusqu'aux premières rues de Plainpalais.

Pendant deux jours elles cherchèrent l'impasse et la grande porte. C'était un endroit où l'on pouvait se cacher et se reposer ; c'était aussi un bel emplacement pour des jeux de courses ou de guerre. Et cette chambre inconnue, au-dessus de la salle, comme est le ciel au-dessus de la terre... Le troisième jour elles reconnurent l'impasse. Mais la grande porte était fermée, et elles lurent un écriteau : *A louer ; s'adresser...* Et elles recommençèrent à marcher à travers les faubourgs. La neige fondait en boue. Des odeurs écœurantes, froides et viles, montaient des tas de balayures et des ruisseaux, et s'insinuaient en elles. Elles pressaient le pas et ne disaient plus rien. Depuis combien de mois cette existence durait-elle ? Exactement : depuis onze jours.

Au bout desquels Monsieur Sue revint encore une fois d'Angleterre. Il lui arrivait de venir ainsi sur le Continent ; mais il laissait de lui tant de choses en Angleterre, qu'on sentait bien qu'il n'était que de passage ailleurs. M. Sue avait, chez son tailleur de Londres, un mannequin modelé sur son corps même ; il avait, chez son bottier de Londres, un moulage de chacun de ses pieds ; et il avait, chez son chape-

lier de Londres, une chose sans nom, qui était la forme de sa tête. M. Sue arriva comme il avait dû partir : avec ses cheveux bien frisés et le jabot de sa chemise bien plissé. Il s'asseyait, un peu voûté, et croisait ses belles mains sur ses genoux croisés. Il était timide et parlait peu. Il était triste. Mais ce n'était pas d'avoir été jadis expulsé du Jockey-Club, ni de voir ses romans aux mains de petits bourgeois avec lesquels il n'avait rien de commun. C'était, simplement, de vieillir, et de jeter sur le trottoir de Pall Mall une ombre moins svelte qu'autrefois.

Séparé du monde comme il l'était par son éducation princière et par une politesse dont le secret est à jamais perdu, on s'étonnait que M. Sue s'intéressât aux petites choses de tous les jours. Or, il vit tout de suite que les enfants étaient malheureuses ; il les emmena au jardin et leur fit tout raconter. Le lendemain on revit les petites Françaises aux Cours des excellents Pasteurs.

Enfance propre et blanche, aux cheveux bien peignés, petits pieds nus dans les sandales, douceur genevoise, petites âmes toutes parfumées des vertus évangéliques, souvent j'ai pensé à vous en feuilletant la Sainte-Bible de ma Mère et son recueil des Cantiques, dans la reliure noire desquels est imprimée la croix fédérale. Souvent j'ai songé à dire de vous ce que je viens d'écrire. Je suppose qu'à votre vie

la plus profonde les Cantiques et leur triste musique se mêlèrent secrètement. Rachel Frutiger, qui aimiez l'amour, vous deviez préférer celui qui chante si tendrement :

Plus près, mon Dieu, plus près...

Mais le plus beau de tous les cantiques, c'est celui qui a ce vers pour refrain :

Reste avec nous, Seigneur, reste avec nous.

DEVOIRS DE VACANCES

A MARCELLE JEANNIOT

DEVOIRS DE VACANCES

Nous avions acheté du beau papier pour les mettre au net, et des plumes (une boîte entière), et une règle et une grosse gomme à effacer, douce et sympathique ; et une enveloppe pleine de feuilles d'un buvard épais, rose, bleu-pâle, vert, violet. Et une boîte de douze crayons de couleurs et du papier à décalquer, pour faire les cartes. Nous étions allé de bon matin acheter tout cela aux Magasins du Louvre, la veille du départ. Malheureusement, notre crédit était limité, et nous n'avions pas pu acheter ce bel étui de quarante crayons de couleurs dont nous avions depuis longtemps envie, ou bien alors il nous aurait fallu renoncer à tous les autres objets qui nous étaient nécessaires. Du reste, un étui de quarante crayons de couleurs, c'est une chose pour les grandes personnes, un « article pour architecte » ou pour ingénieur. Et tous les objets de bureau inventés pour satisfaire les moindres caprices de ceux qui écrivent, il nous fallait les laisser après les avoir regardés si longtemps qu'il semblait qu'ils eussent commencé à nous appartenir. Plus tard, quand nous

serions bachelier... Non, même pas alors ; mais quand nous serions licencié, ou docteur, ou même — qui sait — auteur...

Que ce matin de la fin de Juillet était beau ! Un grand souffle frais apportait jusqu'au Rayon de la Papeterie l'odeur et le bruit de la rue de Rivoli. La clarté du matin entrait sous les arcades ; le rebord du trottoir, encore mouillé, étincelait dans toute sa longueur, tandis que l'ombre grandiose du palais couvrait la chaussée humide ; mais un peu plus loin elle cessait au seuil de la place du Palais-Royal, qui s'ouvrait alors comme un grand salon d'or pâle. On venait de vider une boîte de soldats tout neufs et on les avait alignés sur le trottoir, devant le Ministère des Finances. Au bout de toutes les arcades, dans la région des avenues boisées et des jardins aux grilles d'or, M. Sadi-Carnot achevait de déjeuner. Maintenant, il entrait dans son cabinet de travail. Sans doute on renouvelait tous les matins les feuilles de buvard de son sous-main et dès qu'il avait signé un décret, on mettait une plume neuve à son porte-plume. Sûrement, on voyait sur son bureau tous ces charmants objets de cristal, ces pots de colle perfectionnés, ces rateliers à porte-plumes, et on avait dû faire exprès pour lui un grand étui de cent crayons de couleurs.

Tout de même, avec douze crayons de couleurs *surfins* on peut déjà faire de bien belles

cartes. Comme nous allions travailler ! Avec quel soin nous allions faire ces devoirs de vacances ! Chaque sujet serait traité à fond, et pour cela, nous ne nous contenterions pas des manuels élémentaires dont nous nous servions au collège, mais nous étudierions les questions dans des traités à l'usage des classes supérieures, et même dans des ouvrages originaux, tels que les « Causeries du Lundi » de Sainte-Beuve. Ensuite, nous recopierions ces devoirs sans une rature, en laissant à chaque feuillet deux marges, une à droite et une à gauche, comme dans les livres. Et, à la rentrée, en lisant ces devoirs, le professeur de la classe dans laquelle nous allions passer, verrait aussitôt qu'il avait affaire à un excellent élève.

Sans doute, au cours de l'année qui venait de finir, nous n'avions pas été un aussi bon élève que pendant les années antérieures ; nous avions même été tout juste passable. Mais maintenant c'étaient les grandes vacances, et puisque nous allions être libre, puisque plus rien ne nous y obligeait, nous allions travailler de tout notre cœur. Ce premier jour des grandes vacances était déjà si beau, avec les courses en fiacre, qui augmentent le sentiment de la liberté, et le déjeuner chez Foyot, parmi des grands qui venaient de passer leur bachot, ce dernier jour dans Paris avant le silence de la campagne nous emplissait d'une joie parfaite, et nous inclinait

naturellement à l'étude. Nous étions tellement rassasié de liberté et de jouissances, que nous cherchions d'instinct la jouissance suprême, qui consiste dans l'activité pure et désintéressée de l'esprit. Même, dans le plan d'études que nous nous tracions, les devoirs de vacances n'étaient plus qu'un épisode, ce que peut être, pour un poète, une série d'articles commandés par une revue. Nous allions résolument dépasser les limites du programme scolaire, et voir ce qu'il y a au-delà. On dirait qu'on nous cache quelque chose : toujours des manuels, des extraits, des « Morceaux Choisis ». Nous voulons voir enfin les grands originaux...

(Adieu, Saint-Germain-l'Auxerrois, déchiquetures de pierres bleu-noir et de ciel bleu-tendre ; adieu, joli vent frais qui as choisi, pour y demeurer tous les étés, la pelouse de la Colonnade...) Nous ferons des listes de ces « ouvrages fondamentaux » auxquels nous renvoient toujours les notes au bas des pages de nos bouquins cartonnés ; par exemple, Mommsen pour l'histoire romaine, et la « Face de la Terre » pour la géologie et la géographie physique. Nos parents consentiront sans doute à les acheter pour nous ; et au besoin nous renoncerons à des accessoires de jeux, à une excursion, et même à ce costume de plage, tout blanc, dont nous rêvions, au mois de juin déjà, pendant l'étude du soir. (Voici la vieille façade ennuyeuse et

sublime de l'Institut de France, où, du train dont nous allons, nous entrerons sûrement quelque jour. Et voici le tournant étroit et le courant d'air de la rue Mazarine... Par quelle porte entre-t-on à l'Institut ?) Oui, il nous faudrait commencer par lire quelqu'un de ces auteurs dont la pensée domine tout le mouvement intellectuel moderne, tels que Bacon, ou Descartes, ou Kant. Ce serait une bonne initiation. Nous serions alors en possession d'une clé qui nous ouvrirait les appartements particuliers de chacune de ces Dames, qui sont, comme la marraine de Chérubin, « belles mais imposantes » : les Sciences. Une fois bien pénétré de la doctrine d'un de ces grands esprits, tout le reste nous serait aisé, et nous aurions une avance énorme sur tous les autres élèves... « Le discours de la Méthode »... Une fois en possession d'une méthode, de *la* Méthode...

Mais nous avons lu, ou entendu dire, que Leibniz a, en quelque sorte, renchéri sur Descartes, et nous savons que sa « Monadologie » est un tout petit livre, joliment édité dans la collection des classiques de chez Hachette. Justement nous allons passer devant la librairie Hachette. Quelques mots à Maman (qui est à côté de nous dans le fiacre ; — nous l'avions oubliée,) et cinq minutes plus tard, nous sommes en possession de la « Monadologie ». C'est un

choix heureux : le nom de Leibniz est moins connu que celui de Descartes, et il suffira qu'on nous voie avec un livre de lui entre les mains pour qu'on nous considère comme un jeune garçon extrêmement studieux et presque comme un futur savant. Oh ! nous allons devenir un « monadologiste » très distingué !

Il est grand dommage que le seul devoir d'histoire naturelle que nous ayons à faire soit sur un sujet de botanique. Autrement nous serions allé passer un bon moment dans la boutique d'Eyloff, rue Monsieur-le-Prince, où, les années précédentes, nous avons acheté et surtout (hélas) regardé, tant d'échantillons de roches, tant de beaux cristaux, tant d'ammonites et de bélemnites et, sur des fragments de charbon, des empreintes de fougères et de troncs de palmiers ; et puis, aussitôt après, « les modernes » : tous les bijoux d'une grande collection entomologique. Heureusement que l'année prochaine ce sera la zoologie ; et nous pourrions nous y préparer en lisant, par exemple, le Dictionnaire des Sciences naturelles, ou même le Systema Naturae de Linné. Hélas, ce sont là des ouvrages dont on entend parler, mais que jamais encore aucun « jeune élève » n'a réussi même à voir. Du reste, tant que nous ne posséderions pas à fond notre Monadologie, il vaudrait mieux nous abstenir des grandes lectures.

Nous allions commencer tout de suite à l'étu-

dier. Non, demain, dans le train. Aujourd'hui, regardons passer les rues que nous ne reverrons plus qu'à l'époque de la rentrée, quand déjà l'automne, au couchant des jours accablés de gloire, défile avec tous ses drapeaux dans l'avenue des Champs-Elysées.

Maman a une course à faire, avant le déjeuner à Montrouge ; et nous voilà repartis dans le vieux fiacre lent et sonore, par la ville où tout est clair comme dans le style d'un bon auteur. Nous pouvons laisser notre esprit studieux se détendre un moment dans la contemplation des nobles perspectives. Pourtant, nous aurions bien aimé aller faire un tour au Jardin des Plantes, prendre congé des hippopotames, et porter (vieux projet) un peu de glace à l'ours blanc qui doit souffrir, par ces jours de chaleur, au fond de sa fosse cimentée. Du moins, cet après-midi, nous trouverions bien un instant pour visiter une dernière fois la République des Tortues, c'est-à-dire cette vitrine de Potel et Chabot, au Palais-Royal, où, dans un paysage de rochers, de sable et d'eau, on voit une foule de tortues de terre, seules habitantes de ce pays. Il y en a de toutes les tailles ; mais les plus remarquables sont deux mères, plus grosses que des cerveaux humains, et qui, la plupart du temps, dorment, la tête et les pattes rentrées dans leur armure de corne, immobiles et fermées comme des boutiques un dimanche. Mais en attendant, nous

allons voir encore une fois, au bout de cette extrémité ombreuse et recueillie du boulevard Saint-Michel, ces lointains parages sur lesquels règne le lion couché. Voici que nous repassons devant la fabrique de crics, avec sa façade noire où sont peints des objets bizarres qui doivent être des crics. Plus loin, il y aura le « Soldat laboureur » dont l'enseigne nous faisait beaucoup réfléchir « dans notre enfance », il y a deux ans, quand nous portions encore la veste courte du petit collège et le col blanc rabattu.

Mais, avec le long déjeuner, et d'autres courses que Maman avait à faire, nous n'avons même pas pu revoir la République des Tortues, et nous sommes rentrés tard à la maison, et, fatigués comme nous l'étions, nous avons été forcé de monter à pied les trois étages, car l'ascenseur était malade.

Nous n'avons pas pu dormir.

La vue du paquet qui contenait la papeterie achetée le matin au Louvre nous a rappelé les devoirs de vacances et nos projets d'études. C'est à partir de cette nuit que les vacances commencent vraiment, et nous voulons les voir commencer. Demain, le départ, le voyage, le déjeuner en wagon, et la lecture attentive de la « Monadologie »... Rien ne nous distraira de nos études. Elles seront la grande affaire de notre vie, et le reste : les petits incidents, les petits plaisirs, les jeux, les aventures sentimentales

elles-mêmes, ne seront que des passe-temps auxquels nous saurons ne pas nous abandonner complètement ; nous les cueillerons, selon les occasions, mais sans y attacher d'importance, et ainsi nous en jouirons sans arrière-pensée ; et s'ils viennent à nous manquer ou s'ils nous déçoivent, nous n'en souffrirons pas, puisque nous aurons dans notre travail notre vraie « raison de vivre ». Du reste, l'étude ne nous éloignera pas de ce sentiment profond, de cette grande amitié qui remplit notre existence, et qui nous soutient depuis plus d'un an. Au contraire, l'étude et l'amitié, une amitié ardente comme la nôtre, sont des choses de même nature. Cela ne s'explique pas, mais c'est ainsi. Plus nous travaillerons, plus près nous nous sentirons de notre ami bien-aimé. O passion secrète, si pure, si fidèle, si tendre et si furieuse ! Les grandes personnes ne la connaîtront jamais : elles ne comprendraient pas ; aucun mot ne pourrait leur faire comprendre ces choses, puisque ce n'est pas une amitié comme les leurs. Mais nous voici seul et il est nuit ; disons à haute voix le prénom de notre ami... Cela suffit. Jamais nous ne le nommerons en présence de nos parents, ni de personne. Comme chantait cette amie de maman, l'autre soir, au piano :

Coupe-moi, brûle-moi, je ne te dirai rien ;
Mon secret je le garde, et je le garde bien.

... L'étude, l'amitié, et la paix. Nous serons en paix, puisque nous savons que notre ami est avec les siens, à la mer. Au collège, nous tremblons toujours. Notre ami est si léger, si imprudent, et les compliments, les flatteries, les cadeaux, et même une audace brutale, ont tant de pouvoir sur lui ! On dirait qu'il fait exprès de nous rendre malheureux. Mais non, il ne songe même pas à cela : il joue, il se cache derrière les arbres, saute une barrière, court à travers la pelouse, entre dans le bosquet, se laisse rejoindre, reçoit et rend un baiser ; et puis il revient à la place où nous l'attendons, et nous dit en riant : « Qu'est-ce que tu as ? » Ou bien nous passons des heures sans faire autre chose que de suivre ses regards, et d'épier ses gestes et ses démarches et nous bravons toutes les lois pour suivre ses pas, et voir où il va, et l'empêcher d'aller où nous savons qu'il va. Oh ! et les trahisons de notre ami, et le mal qu'il a dit de nous, et ses railleries, et ses faux serments : « sur la tête de sa mère », et cette affreuse menace, de ne plus nous parler, qui nous rend si lâche que nous consentons à fermer les yeux... Cela est fini... pour deux mois. Notre ami est parmi ses sœurs, sous l'aile de son ange gardien. Nous lui écrirons pour lui donner de bons conseils, et comme il est très doux, qu'il veut tout ce qu'on veut, il nous donnera raison et réformera sa conduite. Oui, il est très doux, mais il y a aussi en lui

quelque chose de violent et de sauvage qui ne se laisse attendrir par rien. Incompréhensible ami... Il est paresseux, mais il est aussi très obéissant, et respectueux de l'autorité, et si déférent à la volonté des maîtres, que c'est lui qu'ils désignent, presque toujours, pour réciter les prières. Et pourtant, parfois, on dirait qu'ils savent combien il est léger et indiscipliné, au fond... Beau fruit, secrètement gâté... Mon Dieu, faites qu'il soit sage ! Sainte-Vierge, vous qu'il aime tant, veillez sur lui !

Nous devions nous mettre au travail dès le soir de notre arrivée. Mais il a bien fallu refaire connaissance avec la maison, et revoir toutes ces choses qui nous parlent d'un temps lointain, de vacances très anciennes, de journées d'étude avant le collège. et d'amours avant l'amitié. Il a bien fallu que nous réveillions notre chambre (nous l'avons réveillée en sursaut : le plancher a craqué si fort que nous avons frémi). Nous avons écouté une fois encore la longue histoire du vent dans les pièces qui ne s'étaient pas ré-habituées tout de suite à nous, et nous avons retrouvé, dans les veines du marbre de la cheminée, l'étroite Figure, qui nous a regardé d'un air de reproche et de tristesse. Nous l'avions presque oubliée ; mais elle se souvient de tout, et elle s'est mise à nous parler des dernières grandes vacances, et de celles d'avant, et des

hivers de « dans le temps », avec leurs rhumes et leurs tisanes, leurs étrennes, leur odeur de mandarine et leur goût de marron glacé ; et des jouets qui furent neufs ; et des petits chiens qui sont morts ; et des longs voyages avec Mungo-Park et les enfants du Capitaine Grant, et des jeux avec les enfants des domaines : avec Maria-la-réjouie, qu'on allait torturer, à la tombée du jour, dans le vestibule ; avec Francine aux yeux gris, Francine-la-sournoise, qui avait dix-sept ans et qui nous faisait chercher son scapulaire.

La Figure parlait aussi des bois, et elle nous rappelait ces carrières abandonnées que nous avions découvertes, un matin, très loin de la maison, au fond d'un vallon où le ruisseau, si grand que nous pouvions à peine le reconnaître, éclairait tout le paysage, et où un ancien chemin — la trace de l'homme, une civilisation disparue, — s'effaçait peu à peu. Qui sait ? il y avait peut-être tout un village enseveli depuis des milliers d'années dans la forêt... Mais assurément il y avait encore, sous la fûtaie, le village nègre, Tombouctou : les quatre grandes fourmilières dont on voyait soudain, à un détour du sentier, les sombres dômes.

La journée était trop avancée pour que nous pussions nous mettre en route. Mais le lendemain matin, dès que le soleil a touché le vieux seuil de la maison, nous avons ouvert la porte

et nous avons descendu les marches du perron, lentement, étonné par le silence des champs et la simplicité du ciel.

Au bord du petit ruisseau immobile et noir, auquel ne conduit aucun sentier, et qu'on découvre par hasard, tout à coup, dans un repli des taillis où il n'est qu'un reflet de feuillages amoncelés sur le ciel, nous avons enfin trouvé la solitude. Sans doute, si nous étions si content d'être en vacances, c'était parce que nous nous retrouvions dans notre famille. En aurait-il pu être autrement ? Mais une bonne partie de notre gaîté venait aussi d'avoir enfin trouvé un peu de solitude. Pourquoi donc, à la maison, évitions-nous de rester longtemps seul avec nos parents ? Pourquoi craignions-nous de nous laisser aller à leur raconter les histoires du collège ? Etait-ce parce que l'expérience d'anciens déboires nous avait instruit ? On voit dans les journaux amusants, des plaisanteries sur les « enfants terribles » ; pourquoi n'y a-t-il jamais de plaisanteries sur les « parents terribles ? » C'est peut-être parce qu'ils sont vraiment trop terribles.... Mais il y a autre chose : on renonce, peu à peu, à se faire comprendre. La vie de collège nous a donné tant de souvenirs qui n'ont rien de commun avec ceux de nos parents : on dirait qu'ils ont tout oublié de leur enfance, eux... Et peu à peu, nous nous sommes aperçu

que cette partie déjà ancienne de notre existence que nous avons vécue devant eux, près d'eux, sur leurs genoux, leur a été presque aussi étrangère que notre vie de collège : ils en ont une version qui diffère de la nôtre. On dirait qu'ils ne nous ont pas connus. Ils racontent aux étrangers des anecdotes sur notre petite enfance, dans lesquelles nous ne retrouvons rien de ce que notre souvenir a gardé. Ils nous calomnient. On dirait même parfois qu'ils ont pris, pour nous les attribuer, des mots d'enfant qu'ils ont lus dans des livres. Cela nous rend honteux, devant les gens ; mais comme nous sommes très lâches, nous rions de nous-mêmes avec les grandes personnes. Heureusement, une pensée, que nous gardons pour nous, nous console et nous venge : *elles n'ont pas vu la Figure.*

Juste au moment où, las de nos courses, nous allions nous mettre au travail, c'est-à-dire échanger la solitude des bois pour la solitude de notre chambre, notre grand cousin Mathieu est venu passer quelques jours à la maison.

— C'est à toi, ce bouquin-là, le Leibniz ? Tu vas passer en troisième et tu prépares déjà la philosophie ? Tu n'y comprendras rien, mon vieux. Tiens, prends les raquettes, et sortons.

Et en effet, nous avons lu deux fois la « Monadologie » et nous n'y avons pas compris grand'chose. Il nous aurait fallu posséder un commen-

taire de cet ouvrage. Nous avons été pris d'un grand découragement. C'était donc vrai, qu'il fallait « faire ses classes » une à une, qu'il n'y avait pas moyen d'anticiper sur le programme des Etudes Secondaires, et que, malgré la meilleure volonté du monde, il fallait rester dans les rangs. La vue de la « Monadologie » nous a fait rougir, et nous l'avons cachée tout au fond d'un tiroir de la bibliothèque.

Mais bientôt ont commencé les préparatifs du départ pour la Bourboule... D'où venait cette joie que nous avions toujours à quitter la maison ? Nous aimions bien nos parents, et ils étaient assurément meilleurs que la plupart des parents. Et c'étaient des gens bien élevés. (Qui donc écrira le livre qu'il y aurait à faire sur « Les parents mal élevés » ?) Oui, pourquoi éprouvions-nous toujours une espèce de serrement de cœur à nous retrouver à la maison ? Tout nous paraissait si beau, si luxueux, ailleurs qu'à la maison. Même le bouillon des buffets des gares, que Papa déclarait « infâme », nous paraissait avoir bien meilleur goût que celui de la table de famille. Mauvais sentiments, sans doute, et que nous devions réprimer...

Naturellement, il nous a fallu redécouvrir La Bourboule, sa grand'rue blanche le long d'un torrent, son parc, dont chaque sentier est suivi par un petit ruisseau limpide et bruyant, et sa colline verte tachetée de rochers noirs, comme

une montagne en petit, mais assez haute cependant pour que les gens qui s'y promènent paraissent, d'en bas, semblables à des nains, en sorte que nous en avions fait, autrefois, un pays à part, qui s'appelait la Colline-des-Nains.

Ensuite, pendant quelques jours, il nous a semblé que nous devenions amoureux de nos voisines de table au restaurant de l'hôtel : deux petites étrangères qui avaient des nattes d'or rouge, des joues hâlées et roses, et des jupes très courtes. Toute la soirée elles jouaient au volant dans le jardin de l'hôtel, et comptaient à haute voix les coups de raquette, si bien qu'à force de les entendre nous avons appris à compter jusqu'à seize dans une langue qui était peut-être l'anglais, peut-être le suédois, nous ne savions pas au juste... Cela a duré jusqu'au jour où nous avons dansé, au bal d'enfants du casino, avec Solange, la fille de cette comtesse qui était si aimable et si gaie. Alors nous avons oublié les beautés du Nord pour devenir l'esclave du doux sourire et des clairs yeux français. Mais Maman n'aimait pas nous voir jouer avec Solange, et elle répondait à peine au salut de la comtesse ; elle avait même refusé de nous laisser monter dans la voiture de cette dame pour aller faire, avec Solange, un goûter sur l'herbe au Salon de Mirabeau. Nous avions entendu dire, par des gens de l'hôtel qui parlaient de Solange et de sa mère : « On fait le

vide autour d'elles », et Maman, à qui nous avions demandé des explications, avait répondu :

— Mon chéri, cette dame n'est pas une femme comme il faut.

Solange était-elle aussi une petite fille « pas comme il faut » ? Nous ne le saurons jamais. Elle était grande, un peu pâle, et blonde, avec des cheveux si fins que lorsque nous dansions avec elle, le moindre souffle d'air en poussait toujours quelques-uns contre notre figure, et c'était comme le contact avec un fil d'araignée, tout à coup, dans un sentier des bois. Elle parlait comme une grande personne ; et un jour que nous causions avec elle, nous l'avions surprise en train de sourire, derrière son éventail, à d'autres petits garçons. Cela nous fit devenir tout rouge. Elle comprit que nous l'avions vue, et elle éclata de rire. Alors, sans dire un mot, nous la quittâmes brusquement. La veille, elle nous avait expliqué que sa Maman l'avait vouée au blanc, et que même en hiver elle allait toujours vêtue de blanc. Seulement, l'hiver, c'étaient des robes et des manteaux de laine, et des bas de soie. Depuis ses chaussures jusqu'au ruban de ses cheveux, tout était blanc, excepté, dit-elle, ses jarretières, qui étaient rouge-et-bleu. C'étaient les couleurs de leur ami, c'est-à-dire les couleurs de l'écurie de course de leur ami. Elle avait ajouté : « Maman porte les pareilles. »

Après Solange, nous avons aimé une petite

vendeuse de fleurs qui courait pieds nus derrière les voitures des « buveurs d'eau ». C'était pour notre tendresse un placement de tout repos, car il nous était absolument impossible d'entrer en relations avec elle. La voir deux ou trois fois par jour, lui jeter tous nos sous, et ensuite imaginer de longues aventures à la fin desquelles, devenu grand et puissant, nous l'épousions à Notre-Dame ou dans la cathédrale de Reims, voilà tout ce que nous pouvions faire pour elle. C'était un amour commode, assuré contre toute espèce de déconvenues, et qui n'empiétait pas sur une autre passion qui nous tenait occupé depuis le second jour de notre arrivée à La Bourboule : la passion de l'eau courante. Même, à tout prendre, nos engouements pour les deux petites joueuses de volant, pour Solange et pour la vendeuse de fleurs, n'avaient été que des épisodes secondaires dans notre vie de La Bouboule, toute remplie par une étude attentive, absorbante, amoureuse, des petits ruisseaux du parc.

Ensuite il y eut le rêve de revenir à la maison de notre enfance, et de se retrouver dans le silence ininterrompu des champs et des bois. Midi passe sans commentaires. A La Bourboule, midi était fait de carillons, du silence des rues, et des bruits multiples, contradictoires, de la vaisselle et des repas qu'on servait dans les

grandes salles claires, sous les paupières à demi baissées des stores et des tentures à franges. Ici, midi n'est qu'une heure qui sonne, gaîment là-bas dans la cuisine, et à mi-voix, finement, dans la fraîcheur du salon vide. Nous ne savions plus quoi faire. Le ruisseau, les courses dans les bois, c'était un passé trop récent pour que nous eussions plaisir à le revivre. Nous avions pris l'habitude des vacances, et elles commençaient à nous paraître vraiment « grandes ».

C'est alors que le goût et le besoin de l'étude nous est revenu avec force, brusquement, un matin en nous réveillant. Nous avions recouvré l'usage du porte-plume, du papier et des livres, comme un infirme, après une opération, recouvre l'usage d'un sens qu'il avait cru perdu pour toujours. Nous avons vaguement désiré l'hiver et Paris, et les journées studieuses sous le front ami des monuments, dans la rumeur des rues profondes. Nous serions premier en tout, et notre ami serait fier de nous. Nous lui ferions ses devoirs, comme l'année dernière, quand il venait s'asseoir à côté de nous en étude, et qu'il dessinait des pantins dans son cahier pendant que nous résolvions ses problèmes. L'année qui venait, il serait plus sage sans doute ; il ne chercherait plus auprès d'autres que nous l'aide et la protection dont il avait besoin...

En attendant, au travail.

En deux jours nous avons fait la version latine, qui était cette lettre où Pline-le-Jeune décrit la ville de Côme. Ce furent peut-être les deux meilleures journées que nous vécûmes pendant ces grandes vacances. Nous étions seul dans notre chambre, comme un homme, et, assis à notre table en face de la fenêtre, nous travaillions avec soin, l'esprit alerte et clair, abordant avec aisance, sans hâte, les difficultés du texte, trouvant parfois une heureuse interprétation, qui donnait à notre version une allure bien française et une désinvolture presque moderne. De temps en temps, nous regardions les champs et les bois qui s'étendaient sous la fenêtre, et il y avait un contraste agréable entre notre activité intellectuelle et cette vie ralentie et monotone de la campagne. Nous avions atteint un des sommets de notre vie : que pouvions-nous désirer de plus ? Quand nous aurions trente ans, quand nous aurions quarante ans, nous reviendrions passer quelques mois d'été dans la vieille maison de famille, pour y travailler en paix à quelque ouvrage d'érudition... Nous serions assis à cette même table, et, par la fenêtre, nous verrions ce même paysage. Rien ne nous empêchait de supposer que nous avions déjà trente ans : on ne nous obligeait plus à étudier ; nos parents avaient enfin renoncé à nous surveiller et à se mêler de nos affaires ; nous étions tranquille, et nous avions désiré venir ici pour

mettre la dernière main à une traduction et à un commentaire des « Lettres » de Pline-le-Jeune, que tous les savants d'Europe attendaient avec curiosité et impatience, car nos premiers travaux avaient attiré leur attention.

Après la version latine, nous avons abordé le devoir de botanique. Sujet : la Racine.

Oui, la racine... Nous savons qu'il existe une importante différence entre le développement de la racine des Dicotylédones et celui de la racine des Monocotylédones ; mais en quoi consiste cette différence, nous l'avons oublié. Peu importe, car nous sommes encore capable de dessiner un beau schéma de la coupe transversale d'une racine, de la racine théorique, où nous représenterons les faisceaux vasculaires en rouge et en bleu les faisceaux libériens. Ensuite nous consacrerons un paragraphe à la croissance de la racine et au point végétatif, qui est situé non pas à l'extrémité de la racine, mais un peu au-dessus, sous la coiffe protectrice. Nous parlerons ensuite des racines adventives et des poils absorbants. Si à cela nous ajoutons quelques considérations sur les racines aériennes (qui nous paraissent les plus intéressantes de toutes), nous pourrons être certain que nous aurons fait un bon devoir de botanique

Mais pourtant... Nous avons fait de la botanique pendant toute une année, nous en savons

encore un peu, et nous ne sommes pas parvenu à nous y intéresser. Ces fameuses cellules dont on nous a tant parlé, nous ne les avons jamais vues ; et tout ce développement de la plante, nous ne le connaissons qu'en vertu d'un acte de foi de notre part. Les choses se passent peut-être tout différemment. La botanique qu'on nous apprend est peut-être une science inventée exprès pour exercer l'esprit des écoliers ? Qui sait si le latin même n'est pas une grande supercherie pédagogique ? Parfois nous avons pensé que tous les monuments des deux littératures classiques avaient péri, et que les textes qu'on nous faisait étudier étaient en réalité l'œuvre des Humanistes, qui avaient feint de les avoir retrouvés, et qui les avaient reconstitués, ou plutôt inventés de toutes pièces, dans un grec et dans un latin fabriqués par eux. Tant de manuscrits importants qui ont été *vus* au XVI^e^ siècle se sont mystérieusement perdus depuis ! C'étaient peut-être des faux, que leurs auteurs avaient intérêt à faire disparaître. Les Humanistes avaient pu inventer ces textes pour se distraire : ce devaient être des gens qui avaient la plaisanterie lourde ; mais il était plus vraisemblable de penser qu'ils avaient eu en vue l'éducation des futures générations de jeunes élèves.

Nous avions la même méfiance pour tout ce qu'on nous enseignait : cette nourriture intel-

lectuelle qu'on nous présentait toute mâchée nous soulevait le cœur. Et puis, enfin, nous n'étions pas des anges pour tout concevoir sans l'aide des sens, pour descendre toujours de l'abstrait au concret. La seule partie des programmes qui avait réussi à nous intéresser était la géologie, parce que nous avions eu la chance de découvrir la boutique d'Eyloff, où nous avions pu voir, toucher, et parfois même acquérir, les objets dont les manuels nous parlaient.

Mais ce n'était pas seulement cela. Ce qui nous rebutait le plus dans nos études, c'était l'inutilité de nos travaux. Toujours s'exercer, et ne jamais rien *faire*. Pourtant cela aurait été si amusant de faire quelque chose, cela aurait été si flatteur pour nous d'être admis à participer, même dans une très faible mesure, à ce qu'on appelle le mouvement scientifique ! Par exemple on aurait pu nous confier des monographies de plantes : nous aurions passé toute l'année à étudier à fond une ou deux plantes communes, et cela aurait été pour nous la meilleure occasion d'apprendre avec plaisir les éléments de la botanique : nous serions allés de nous-mêmes aux manuels, pour y trouver les renseignements dont nous aurions eu besoin. Pour ce qui était du français, des langues classiques et des langues vivantes, on nous aurait invités à collaborer à de grands dictionnaires

de ces langues, ou bien on nous aurait fait faire le lexique de la langue de tel ou tel écrivain. Nos travaux auraient été centralisés à Paris, et les meilleurs auraient eu les honneurs de la publication. Par exemple, pendant ces grandes vacances, nous aurions reçu un joli livre broché, tout neuf, intitulé : « Lexique de la langue de Racan » par MM. les Elèves de Quatrième du Collège X, de Paris ; du lycée Louis-le-Grand ; et du lycée de Nancy. Les noms des meilleurs élèves auraient figuré sur une liste placée en tête de l'ouvrage : « Principaux collaborateurs : MM. ... » Nous y aurions lu notre nom. Notre nom imprimé dans un livre !

Nous avons fait notre devoir de botanique, et aussitôt après nous avons commencé à réfléchir sur le sujet de la composition française : « Discutez cette opinion de Lamartine sur Lafontaine... »

Lamartine a eu l'audace d'écrire qu'il désapprouvait l'usage de faire lire et apprendre aux enfants les Fables de Lafontaine. Nous avons tous été bien contents lorsque nous avons appris cela ; enfin quelqu'un prenait notre défense contre les grandes personnes. Il fallait non seulement approuver Lamartine, mais lui fournir des arguments, le soutenir de toutes nos forces, écraser les « Fables » sous la magnificence des « Méditations » et des « Recueillements ». Par

malheur, l'argument que le poète faisait valoir contre le fabuliste était un argument de grandes personnes : les fables de Lafontaine étaient immorales, elles tendaient à dessécher le cœur des enfants, à flétrir leurs généreuses illusions. A nous, que nous importait ? Le grand défaut des fables de Lafontaine, à nos yeux, était de manquer de poésie. D'abord, nous avions eu bien de la peine à les comprendre : « le lion », « le chien » ; quel lion ? quel chien ? Il y avait les lions du Jardin des Plantes ; il y avait des chiens, tous différents les uns des autres ; Dingo-le-fou, Brutus-la-Terreur, et la petite Gipsy, qui était « des bien sages ». Il n'y avait pas « le lion », il n'y avait pas « le chien ». Et puis, ces animaux qui faisaient des discours, qui paraissaient s'occuper des mêmes choses que les grandes personnes, étaient-ce des hommes déguisés en bêtes, ou des bêtes auxquelles on prêtait les passions et les idées des hommes ? En tout cas, ce n'étaient pas des animaux ; on leur donnait ce nom, mais on ne nous les faisait pas voir. On aurait dit que le Fabuliste ne les avait jamais regardés. Et, au bout de chaque fable, il y avait une morale, quelque réflexion bien plate et bien prosaïque qui nous donnait l'impression que tout ce qui précédait n'avait été dit que pour en venir là ; c'était comme une espèce de théorème : C. Q. F. D. Et si au moins il y avait eu un rythme saisissable

pour nous, une cadence bien marquée, des rappels de sons, toute la belle danse des rimes... Mais, pas du tout ; à peine le poète paraissait-il un peu lancé qu'il retombait sans grâce sur un vers trop court. Comment pouvait-on supporter, après les grandes orgues de Lamartine, cet aigre petit solo de flûte ?

Pourquoi notre beau champion romantique n'avait-il pas dit tout cela, ajoutant que lui-même, Alphonse de Lamartine, avait infiniment plus de talent que Jean de Lafontaine ? Et que, si on en doutait, il en appelait au jugement de la jeunesse des écoles ? Pourquoi était-il allé chercher cette accusation d'immoralité ? Elle était plutôt faite pour nous réconcilier avec Lafontaine. Nous étions si pressés de devenir des hommes, pour n'être plus surveillés et pour être enfin un peu pris au sérieux, que nous ne demandions qu'à voir notre cœur se dessécher et nos illusions se flétrir. Mais l'immoralité de Lafontaine était aussi ennuyeuse que sa poésie ; car même dans son ouvrage immoral par excellence, dans ces « Contes » que nous avions lus en cachette, il était rebutant, embrouillé, obscur, et, malgré tous ses efforts, pas drôle du tout.

Mais... si nous nous trompions complètement ? Si, en réalité, nous étions encore trop peu instruit, trop peu cultivé pour comprendre Lafontaine et sentir sa poésie ? Sans doute, notre

oreille, encore mal exercée, n'aimait que les rythmes vulgaires, faciles à retenir, les airs de café-concert et la musique des bastringues ; elle était incapable d'apprécier les délicates nuances du vers libre de Lafontaine. Justement, l'autre jour, un ami de Papa était venu déjeuner à la maison. C'était un Président de Cour d'appel, un vieux monsieur très instruit, qui avait même publié, à Lyon, un livre intitulé «Mélanges et Souvenirs d'un magistrat ». Dans la soirée, on était allé faire un tour au bois, et, en passant près du ruisseau, ce vieillard avait cité le fameux vers :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.

Et, pour montrer notre savoir, nous nous étions empressé d'ajouter :

Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.

Alors, M. le Président nous avait félicité, ajoutant :

— Ah, Lafontaine ! Lafontaine ! on y revient toujours. Il est le poète de tous les âges de la vie ; et on peut l'ouvrir à n'importe quelle page : tout en est bon.

Nous avions réfléchi sur cette citation. Nous ouvrions nos yeux bien grands pour voir où était la poésie de ces vers, et nous ne parvenions

pas à la découvrir. « L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours... » C'était comme une constatation d'officier ministériel. « L'onde » était prétentieux ; « ainsi que » était lourd et disgracieux. Et puis pourquoi la carpe était-elle notre commère ; pourquoi le brochet était-il le compère de la carpe ? Si un enfant eût trouvé cela, et qu'il l'eût dit à un repas de famille, on l'aurait réprimandé, on lui aurait dit qu'il bêtifiait, et même on l'aurait peut-être envoyé se coucher. Et encore : ce n'était donc pas un des plus beaux jours, puisqu'on disait : « Ainsi qu'aux plus beaux jours » ? Et enfin, où était, dans ces vers, le mystère de l'eau, et ces longues formes sombres qui glissent, tournent, disparaissent lentement. Un ruisseau n'est pas un aquarium. Et aussi : pourquoi comparer ces poissons à des faiseurs de tours ? C'était inutile, sans intérêt ; c'était même attristant... Comme nous aimions bien mieux ces deux vers où Lamartine décrit une jeune fille qu'il avait connue à Florence :

Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté.

Oui, tout juste ! Le vieux magistrat avait raison, et nous avions grand tort de ne pas aimer Lafontaine, et nous devions bien nous garder d'avouer que nous ne l'aimions pas. Non seulement il nous fallait des rythmes

grossiers, mais encore nous demandions à la poésie des inspirations sentimentales, et même des images sensuelles. Assurément il y avait dans les « Fables » une quintessence de poésie, fruit de l'expérience d'un artiste qui n'avait écrit qu'après avoir passé la quarantaine : une goutte de miel, un grain d'encens qui donnait saveur et parfum à tout le livre. Sans doute, plus tard, quand nous serions des hommes, quand nous aurions vécu, nous découvririons à notre tour ce miel précieux, et nous saurions le savourer. En attendant, il valait mieux ne pas nous fatiguer à le chercher. Voilà, au fond, tout ce que nous pensions de cette question littéraire.

Eh bien, pourquoi ne pas l'écrire ? Pourquoi ne pas rédiger un exposé de nos réflexions (en y intercalant l'épisode du magistrat) et transcrire cet exposé sur une belle copie double, que nous remettrions à la rentrée, avec les autres devoirs de vacances, au professeur de Troisième ? Si nous essayions, pour une fois, d'écrire ce que nous pensions ? Ah, nous savions bien que c'était impossible ! Il fallait donner raison à Lafontaine contre Lamartine, citer la fable des deux amis du Monomotapa, nous étendre un peu sur la « bonhomie » du Fabuliste (cela ferait très bien,) et, en somme, rappeler « le poète du Lac » au respect de son immortel devancier, qui valait mieux que lui, puisqu'il était plus ancien, qu'il

appartenait au Grand Siècle, et qu'il était classique.

Et c'était vrai, tout de même, qu'il y a de beaux vers dans Lafontaine. Celui-ci par exemple: *Malherbe avec Racan parmi les chœurs des anges...*

On voit Malherbe et Racan, deux hommes d'un certain âge, avec leurs barbes et leurs rides, et vêtus à la mode de leur temps, parmi les chœurs célestes, composés d'un million d'anges éblouissants, aux ailes de toutes les couleurs, comme ceux des tableaux italiens. Ces belles créatures avaient fait place pour les deux Poètes, qui avaient apporté leur lyre, et qui chantaient la gloire du Très-Haut dans les salles à perte de vue d'un Louvre éternel. Au-dessous d'eux, dans les ombres, grouillait la vile foule des rois et des grands, pauvres gens qui n'ont pas le pouvoir de se survivre dans la pensée des hommes.

Persuasion irrésistible de la poésie, nous l'avions connue de bonne heure : d'abord dans les Morceaux Choisis, et plus tard dans les gros tomes rouge-et-or de Victor Hugo, dans ceux de Lamartine, qui étaient reliés en bleu, dans le petit Musset blanc-et-or, et enfin dans les deux petits livres d'aspect pauvre et triste qui étaient Alfred de Vigny et André Chénier.

Et maintenant, sans doute, nous serions capable de reconnaître cette voix de la poésie partout où elle se ferait entendre. L'année dernière, par

exemple, aux vacances de Pâques, un jour qu'on nous avait laissé sortir avec le domestique, nous avions acheté quelques journaux illustrés. Il s'agissait surtout de « faire l'homme » et nous avions choisi ce que nous pensions être des journaux d'homme : la Vie Parisienne, le Charivari, le Supplément Illustré du Gil Blas, le Fin-de-Siècle... Dans l'omnibus nous les avions tenus de manière que l'on en vît bien les titres. Nous étions tellement préoccupé de l'effet que nous produisions sur le public que nous pouvions à peine comprendre ce que nous lisions. Mais voici que, tout à coup, notre attention avait été retenue par un poème ; nous avions reconnu la voix de la poésie, et notre cœur lui avait répondu avec délices et violence ; là, au milieu d'une des pages licencieuses du Supplément Illustré du Gil Blas, à côté d'un dessin qui nous aurait fait passer devant le conseil de discipline si on l'avait trouvé entre nos mains au Collège, il y avait quelques strophes d'une douceur et d'une simplicité si pénétrantes que nous en étions resté tout bouleversé.

D'abord, nous avions cru que le poète s'était trompé et qu'il ne savait pas bien son métier, puisque toutes les rimes de la première strophe étaient féminines. Mais ensuite nous avions vu que toutes les strophes étaient féminines, et nous avions compris que c'était fait exprès, et nous avions pensé que c'était mieux ainsi. Après l'avoir

lu trois fois de suite, nous savions déjà par cœur ce petit poème ; et pendant plusieurs jours nous nous l'étions récité à voix basse. Aucune des poésies que nous avions lues dans les Morceaux Choisis n'était aussi belle que celle-ci. C'était quelque chose de bien mieux que Victor de Laprade, que J. Autran, que Brizeux et que Chantavoine. Mais, plus tard, une fois rentré au Collège, des doutes nous étaient venus. Cet emploi des rimes féminines ne constituait-il pas une faute bien grave contre les règles de la prosodie ? Et cette faute ne diminuait-elle pas de beaucoup le mérite de cette pièce ? Cela l'empêcherait sans doute d'être insérée dans les Morceaux Choisis ; cela en faisait une espèce de monstre, très beau, mais étranger à la vraie Littérature. Du reste nous l'avions trouvée en si mauvaise compagnie, dans ce journal défendu ! L'auteur était peut-être quelque jeune homme peu studieux, qui était mort d'avoir mené une vie déréglée, et qui n'avait fait que cette poésie, sans bien savoir lui-même ce qu'elle valait. Sans doute le Sonnet d'Arvers lui était bien supérieur ; sans doute Victor de Laprade et J. Autran étaient des poètes bien plus sérieux, puisqu'ils tenaient tant de place dans les Morceaux Choisis, à côté des Classiques les plus inconstestés, et nous avions tort d'aimer cette poésie impure et irrégulière. Notre goût était mauvais, comme nos sentiments et nos instincts. Nous n'ai-

mions pas assez nos bons parents qui se sacrifiaient à toute heure pour nous ; nous avions des mouvements de révolte chaque fois qu'on nous disait qu'il fallait aimer quelqu'un ou quelque chose ; et, pour comble de dépravation, voilà que nous admirions les mauvais auteurs.

Nous avions oublié le nom qu'il y avait au bas de la poésie du Supplément du Gil Blas (nous avions, exprès, abandonné nos journaux sous un banc du Luxembourg, avant de rentrer à la maison.) Mais nous n'avions pas oublié la poésie. Elle commençait ainsi :

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses...

Et le seul fait d'avoir songé à cette poésie, et de l'avoir dite à mi-voix dans notre chambre, nous incitait à mal faire : nous remettions à plus tard la composition française, et nous allions écrire des poèmes. Nos souvenirs de La Bourboule ne nous laissaient pas tranquille ; ils demandaient à être exprimés, fixés d'une manière durable. Une fête de nuit dans le parc ne voulait pas que sa beauté et son ardeur disparussent ainsi, et c'était nous qui avions reçu mission de la prolonger à travers toutes les nuits. Les lanternes vénitiennes avaient éclairé les ruisseaux jusqu'à une heure du matin. Comme elles étaient belles dans les feuillages ! surtout celles

qui étaient toutes seules à l'extrémité des sentiers ou au cœur des bosquets. Elles consumaient si follement leur vie inquiète et brillante... On les admirait, et on craignait pour elles. Une, parfois, — des plus jolies, à laquelle on s'était intéressé, et qui, pour la rareté de ses couleurs était, parmi les lanternes vénitiennes ce qu'était le nom de Solange parmi les prénoms des petites filles, — s'enflammait tout d'un coup ! et on voyait le feu noir manger tous les volants de sa robe de ballerine. Et nous, nous étions pareil aux lanternes des fêtes de nuit : la peine et la joie de plusieurs amours nous consumaient. La musique descendait l'allée centrale ; les torches de la retraite s'échevelaient au vent sur la terrasse du Casino. De tant aimer, et d'être si cruelle et tant aimée, Solange allait mourir peut-être...

Mais peu à peu, sans nous prévenir, l'ombre venait où il y avait eu la lumière. Déjà bien des lanternes s'étaient éteintes, et d'autres prenaient peur et se mettaient à trembler. La plus lointaine n'était déjà plus ; on partait pour aller voir où elle avait été, et on la trouvait endormie, et tiède encore. A mesure que les gens et les lumières s'en allaient, la voix des ruisseaux s'enhardissait et devenait plus haute. Le rire de Solange s'y mêlait. Elle était partie pour la zone d'ombre avec Willie et Gaston, et nous la cherchions dans la clameur des torrents.

Il fallait dire aussi, et en vers bien réguliers,

les journées de La Bourboule, et cette heure où on sortait de l'hôtel, quand le soleil couchant ouvrait toute grande la porte de la montagne, et qu'on voyait, parmi les rochers inaccessibles, la route qui n'a pas été construite par les hommes. Il fallait faire entendre le tintement des dîners sous les petites lumières basses, et montrer, dans la clarté de dix heures du matin, les Nains en marche sur le dos de leur colline.

Mais tout cela ne pouvait pas entrer dans un seul poème. Essayons d'abord de décrire la vie de l'hôtel et les deux petites étrangères jouant au volant dans la cour...

Nous y avons consacré tout un jour et la moitié d'une nuit, et au bout de ce temps nous avons eu une demi-douzaine de strophes, composée chacune de : deux vers de neuf pieds, un de six, deux de neuf, et un de six. Nous avions eu soin de placer l'action dans un passé déjà lointain : c'était un « souvenir d'enfance », et on pouvait supposer que l'auteur était un jeune homme d'au moins seize ans. Nous avions tant vécu depuis ; il y avait eu notre liaison orageuse avec Solange, notre passion pour la marchande de fleurs, et un long voyage pour rentrer à la maison. Malheureusement, nous avions voulu finir par un trait familier, et nous avions, pour cela, employé une tournure de phrase si familière, que nous nous demandions si elle pouvait s'écrire. Surtout, cette expression offrait une

difficulté orthographique que nous ne parvenions pas à résoudre. Nous disions :

Des deux sœurs, qui m'était la plus chère ?
Je ne sais plus au juste : leur mère
Les habillait pareilles.

Cela faisait trois rimes féminines se suivant ; une grosse faute de prosodie. Mais ne pouvait-on pas considérer « pareilles » comme un adverbe, et écrire « pareil » ? Ah, nous le souhaitions de tout notre cœur, car alors notre poésie eût été absolument régulière, sans une seule faute, et peut-être même digne de figurer, après notre mort, dans un recueil de Morceaux Choisis. D'ailleurs, c'était une belle audace que d'avoir employé le vers de neuf pieds ; cela faisait de notre poésie une rareté, et lui vaudrait peut-être un jour l'honneur d'être citée comme exemple dans les manuels de prosodie.

Encouragé par ce succès, nous allions aborder d'autres thèmes. Nous dirions aussi les saisons des anciennes vacances : Luchon, Brides-les-Bains... Ombrages de Vichy et pelouses d'Uriage, nous allions vous chanter en vers de douze pieds ! Un jour, comme aux Charmettes on rêvait à Jean-Jacques, on penserait à nous au pied de la Vanoise, sur la passerelle mouillée qui tremble dans le cri éternel et la poussière glacée de Balandaz. Et toi, l'Ile-aux-yeux-gris, Noirmoutiers au bout des sentiers bleus, terre

et maisons parmi les villages de voiliers des matins calmes, ne refuse pas d'inspirer ton poète !

Et une fois encore, ce fut la bataille avec les mots. Une fois encore ils se refusaient à nous. Pourtant nous les avions bien accueillis lorsque nous les avions rencontrés pour la première fois dans les livres. Ceux qui sont rares et tout baignés de songe ; ceux qui désignent les choses avec une grande précision, comme les noms des parties d'un instrument ; ceux qui sont faits pour dire un aspect du temps, ou pour exprimer un ensemble d'objets comme « la mâture », « la voilure » ; nous les avions recueillis ; nous avions pensé : « C'est bon à savoir », et nous les avions thésaurisés dans notre cœur. Et voici que maintenant, quand nous avions besoin d'eux, ils se dérobaient... Et puis, une telle masse d'impressions à coordonner et à mettre en mouvement, c'était comme si nous eussions voulu agiter, avec le bâtonnet d'un cerceau, toute la surface d'un étang. Enfin, le peu de mots qui nous viennent refusent de se laisser prendre dans l'engrenage du rythme... Alors, nous retombons, sans forces, désespéré... Pourtant, nous savons si bien les règles de la prosodie. Pourtant, notre première poésie n'était pas si mauvaise...

Hélas, à la relire de sang-froid, nous avons bien vu qu'elle n'exprimait pas grand'chose de

ce que nous avions voulu dire. Elle était assez bien tournée, et, récitée avec talent, elle aurait produit un certain effet. Mais, à la regarder de près, elle manquait de tout ce que nous appelions « poésie ».

Ah, vraiment, nous n'étions bon à rien, et Papa et Maman avaient raison quand ils nous disaient que nous ne ferions jamais « rien de propre »... A l'âge que nous avons, tous les enfants sont laids et désagréables. Nous le savons bien : c'est ce que les grandes personnes appellent l'âge ingrat. C'est l'âge où nous sommes le plus fermés, le plus vaniteux, le plus sots; et où les grâces de l'enfance commencent à nous quitter. Alors, il y a comme un mur entre les grandes personnes et nous. Nous nous méfions d'elles, nous ne voulons rien comprendre à leurs idées. Elles parlent, et dans leurs phrases les plus sérieuses nous nous ingénions à trouver des double-sens obscènes ; ce sont elles, les âmes innocentes, et nous les hommes de plaisir et de vice qui connaissons la vie dans tous les coins. Nous commençons à découvrir qu'elles nous ont joué la comédie de l'austérité et du devoir, et nous prenons notre revanche. Et puis, nous les voyons chacune dans son métier, dans son ornière, avec leurs affaires et leurs familles, et surtout avec cette chose mystérieuse, qu'elles ne nomment presque jamais, mais qui entre dans toutes leurs pensées : l'argent ; l'argent : la

machine dangereuse et compliquée dont nous n'avons ni le droit ni le pouvoir de nous servir. Cette machine, ils la possèdent en maîtres, et voici ce qu'ils en font : des carrières qui les déforment, des affaires qui sont un outrage à l'esprit, une famille où des enfants comme nous grandissent dans la sujétion, la crainte, et l'ignorance de la vie. Nous les voyons, nous les jugeons avec l'impartialité de purs esprits qui n'ont aucun intérêt matériel dans leur monde à eux. Nous les méprisons, nous les détestons, nous les envions. Il est aisé de comprendre que nous ne leur sommes pas sympathiques.

Nous en particulier, nous étions plus fermé, plus « ingrat », plus désarmé devant les grandes personnes que la majorité de nos camarades. Eux, savaient se faire prendre au sérieux. Ils avaient du chic et de l'assurance ; ils avaient le sentiment bien net de leur position sociale, et on voyait tout de suite que c'étaient des fils de famille. Mais nous, nous doutions tellement de nous-même, nous attachions si peu d'importance aux conventions des grandes personnes, nous cherchions si peu à les comprendre, que nous n'essayions même pas d'entrer en rapports avec elles. A nous voir et à nous entendre, on n'aurait pas cru que nous étions un élève assez brillant d'un des plus fameux collèges de la capitale, et même, parfois, nous avions toute la touche de sortir d'un orphelinat de Province.

ENFANTINES

Une fois accomplis les petits tours de politesse qu'on nous avait appris, nous nous repliions sur nous-même, et il n'y avait pas moyen de nous tirer une parole. Même si on parlait des choses que nous aimions le mieux, de la géologie par exemple, nous oubliions momentanément tout ce que nous savions, et nous écoutions sans broncher les sottises que disaient les grandes personnes, qui en étaient encore à la théorie des cataclysmes. Quant à parler de poésie, ça, jamais : c'était un secret aussi grave, aussi sacré que celui de notre amitié.

Pourtant, quelquefois, quand nous voyions à quel point nos allures nous faisaient méconnaître, nous essayions de nous faire valoir un peu. Alors nous étalions notre science tirée des manuels scolaires, ou bien, sachant l'importance que les grandes personnes attachent à la possession de l'argent, nous nous mettions à parler des propriétés de Papa, et des chevaux, des voitures, et des domestiques de nos parents. Enfin, nous faisions si bien, que nous avions l'air, tantôt d'un petit pédant et tantôt d'un fils de boutiquiers enrichis. Décidément, nous ne savions pas vivre. C'était à désespérer de nous-même. Et nous nous sentions si malheureux que nous revenions bien vite à nos deux refuges : l'amitié, et la poésie (celle des autres). Vraiment, nous ne pouvions vivre heureux qu'avec notre petit ami à côté de nous, ou bien parmi la société

imaginaire des donneurs de sérénades et des belles écouteuses...

Dans la première brume de l'automne, le train nous rapproche du Collège. Nous sommes parti sans avoir eu le temps de revoir le ruisseau, et nous avons oublié de dire adieu à la Figure. Le train refoule l'horizon, déchire les forêts, et crie, à travers une France voilée, songeuse et solennelle. Adieu, paysages : il est doux, il est triste aussi, de vous quitter. Nous songerons souvent à vous dans la ville où on ne vous aperçoit d'aucun endroit. Nous essaierons d'imaginer votre vie sous le ciel de novembre et dans la neige de janvier. Si nous pouvions revenir, et vous surprendre, une nuit d'hiver... Tiens, un oubli : la boîte des crayons de couleurs. Tant pis, nous nous en ferons acheter une autre demain matin, aux Magasins du Louvre. Il y a une chose encore que nous avons oubliée, mais volontairement : les deux ou trois devoirs de vacances que nous avions eu la sottise de faire. Jamais personne ne les remet au professeur, et lui-même ne demande pas à les voir. Les lui remettre, c'est vouloir devenir son élève favori, son « chou-chou », et cela est mal vu de tout le monde. Sûrement, si par hasard un naïf les a faits et les rapporte au collège, on les lui prendra, et on criera sur l'air des lampions : « Conspuez Machin ! »

Ou bien les grands s'en mêleront, et les enterreront selon le rite. Pour cela ils feront un monôme et défileront dans la cour en chantant :

On l'a mis dans la terr'glaise
Pour un prix exorbitant,
Tout en haut du Pèr'Lachaise...

Nous ferons partie du monôme et nous aurons soin de grossir la voix, car nous serons un « Troisième ».

Le souvenir de l'ami fait battre notre cœur... S'il était ici, près de nous sur la banquette du wagon... Voyager avec lui, visiter avec lui son pays, qui est si lointain qu'il nous faut en voir les timbres-poste sur les lettres qui mettent un mois et demi à venir, pour comprendre qu'il n'est pas inaccessible et qu'un jour peut-être nous irons l'y voir... Oui, le retrouver, devenu un homme ; lui dire que nous ne l'avons pas oublié ; retrouver toute notre enfance dans son sourire devenu enfin plus grave, et nous promener avec lui dans les rues de sa ville natale, qui a un nom si doux, et dont nous avons tant rêvé... Voyager toujours... ne plus jamais rentrer au collège... ne plus jamais revenir à la maison...

Dès la sortie de la gare, nous avons compris que Paris n'avait pas encore accordé ses bruits. C'était comme l'orchestre, quand les instru-

ments s'essaient, chacun de leur côté, avant le geste qui ouvre le pays musical. Chez nous, nous étions les premiers locataires qui rentraient.

Nous avons retrouvé notre lit, qui est plus doux, mais plus étroit, que celui de la maison de famille.... Tout de même, on était bien, là-bas, tout seul, à l'abri des Autres qu'on va retrouver dans quelques jours. Bon, nous verrons les têtes des nouveaux. En tout cas, nous sommes à Paris, nous sommes sauvé. Voici que le Temps nous a ramené au lieu dont il nous avait fait sortir. C'est bien. Sa lenteur et sa régularité ont leurs avantages, et on peut se fier à lui. Et pourtant, une idée... S'il se détraquait tout à coup, comme lorsque le ressort d'une montre se casse et que les aiguilles se mettent à tourner si vite qu'on cesse de les voir. Alors, sans doute, on verrait les montagnes fondre comme des pains de sucre à la pluie, et la vie des hommes serait aussi courte que celle des abeilles... Non, on peut être tranquille : écoutons ses pas réguliers dans le réveil...

Qu'est-ce qu'il dit ? « De-main, de-main, de-main... ? » ou le prénom de l'ami ? Oui ! on dirait bien qu'il sait... Ah, à présent c'est autre chose : il dit : « Le mois. Prochain... Le mois. Prochain... » Quoi, qu'est-ce qu'il y aura le mois prochain ? Composition en thème grec ? Bon, le voilà qui accélère son pas, et on ne peut plus le suivre. Laissons-le continuer tout seul

son voyage. On dirait qu'il se hâte, à travers toute la nuit, pour rejoindre les bruits du jour... Comment donc finissait cette poésie ? Il y avait le mot mandoline... Une mandoline qui-jase... Ah ! comme, tout à coup, le bonheur vient nous trouver jusque sur le seuil du sommeil : après-demain, dans le tumulte d'un soir de rentrée, sous les lumières rouges, dans la poussière, au tournant d'un corridor, une petite main brune se posera doucement sur notre bras...

PORTRAIT D'ELIANE A QUATORZE ANS

A JEAN ROYÈRE

PORTRAIT D'ELIANE A QUATORZE ANS

Voici un très beau jardin. Au centre, abrupte, déchiquetée, une haute colline de verdures. Deux arbres seulement la forment : un grand cèdre noir ; et un arbre de la Californie mexicaine, objet d'émerveillement, le seul de son espèce qu'on ait pu acclimater en France : un tronc couleur de bitume, et, tout autour, la convulsion et les replis de mille branches au feuillage épais, d'un vert tendre, branches qui se retournent pour rentrer dans le sol de la pelouse, qui se traînent sur le gazon, et qui, plus haut, se courbent en S comme des lanières immobilisées en plein élan. Ces deux créatures géantes, mêlant leurs frondaisons, répandent l'ombre et la fraîcheur dans le jardin.

Il n'est pas très grand, ce jardin ; mais il est beau comme ceux de l'Asie Mineure, au milieu des régions désolées. La pelouse, avec ses rideaux de bambous, enserre une pièce d'eau profonde, toujours agitée par un jet d'eau en gerbe. Et autour de la pelouse, l'unique allée tourne, ombragée de palmiers, de cèdres, et de micocouliers. Une grille en fer, revêtue de lierre,

cachée par des haies de lauriers, protège l'allée contre les tourbillons de poussière qui s'élèvent des rues blanches, et limite le jardin. Au milieu des bambous, le buste d'un poète languedocien sur une colonne de marbre.

Au sortir des rues brûlantes, on entre là, on s'assied sur un banc, à l'abri du mistral ; le bleu du ciel paraît moins dur vu entre les feuillages noirs des cèdres ; on écoute le bruit de l'eau. Car c'est un jardin public ; l'ombre d'un propriétaire n'attriste pas la pelouse ; mais les âmes délicates des vagabonds viennent s'y abreuver d'air frais et d'ombre. La gare est tout près. On se hâte de quitter les quais poudreux et enfumés, et on entre dans le calme des feuillages. On s'isole. Les vagabonds connaissent si bien l'art de s'isoler.

Mais les vagabonds ne sont pas seuls à fréquenter le jardin. On y rencontre les petits rentiers de la ville ; quelques vieilles femmes et de majestueuses nourrices catalanes, avec leurs bébés. Et il y a encore les petits bourgeois des campagnes et des sous-préfectures, venus pour affaires au chef-lieu. Toutes leurs courses faites,désœuvrés, leur pensée déjà partie, ils attendent ici, pendant des heures, le train qui les ramènera chez eux. Et, parmi ces derniers, il y a, aujourd'hui, dans le beau jardin, Eliane, enfant rêveuse, avec sa mère, et son petit frère qui commence à marcher.

PORTRAIT D'ÉLIANE A QUATORZE ANS

Eliane a quatorze ans depuis le mois de février, et nous sommes à la fin d'avril. C'est une enfant. Mais elle est déjà si grande pour son âge, si ronde et si forte, que bientôt on ne verra plus, éparse sur ses épaules et battant son dos, cette grande chevelure soyeuse et dorée que nous admirons, — et il est probable qu'à l'automne sa mère la mettra en robe longue. Elle va s'épanouir dans l'été méridional. En attendant, sa jeune vigueur, sa santé campagnarde, se montrent à tous les yeux : ses jambes arrondies et dures tendent ses bas de laine noire ; elle ne peut plus boutonner les manches de son corsage sur ses poignets charnus. Vraiment, la robe qu'elle porte aujourd'hui, chef-d'œuvre d'une couturière de Murviel ou de Clermont-l'Hérault, cette robe *habillée*, brunâtre, à galon blanc est sa dernière robe courte.

Eliane, taciturne et tout éblouie par ses rêves, est assise d'un air indifférent et soumis, sur une chaise, en face de sa mère qui tricote. Sa mère est une petite femme maigre et noire, aux yeux vifs. Une femme pratique dont la pensée n'est guère occupée que de repas, de racommodages, de lessives, d'économies. Elle croit connaître sa fille, qu'elle domine matériellement de toute son autorité de mère de famille ; mais en réalité, elle est, comme bien des parents, parfaitement indifférente à la vie intérieure de sa fille, et peut-être même ne soupçonne-t-elle pas qu'on

puisse avoir une vie intérieure. Elle n'a jamais cessé d'être amoureuse de son mari, un grand blond à tête de Germain, homme d'un aspect farouche, très doux de caractère. Il est le seul être au monde dont les idées et les sentiments lui importent. Le petit garçon qui est là, masse informe, enveloppée de blanc et surmontée d'un bourrelet d'osier tressé, ce bébé qui marche à peine et qu'Eliane a mission d'amuser, c'est le dernier gage qu'elle a donné de cet amour fidèle : il a les yeux noirs de sa mère. Eliane ressemble à son père : elle a le teint blanc et rose des filles du Nord et des yeux bleus ; c'est pourquoi sa mère s'écrie parfois en soupirant : « Ce n'est pas une fille que j'aurais voulu avoir, avec ces yeux-là ! » Ce mot, et bien d'autres encore, et les caprices de la tyrannie maternelle, lui ont enlevé l'affection de cette fille. Eliane redoute sa mère, et lui obéit à contre-cœur.

Sa mère l'absorbe, l'anéantit, la tient dans une sujétion toujours plus pénible à mesure qu'elle devient grande fille.

Quand donc cela finira-t-il ?

Heureusement, la porte des rêves est ouverte, nuit et jour, pour la jeune Eliane. Il faut bien trouver des refuges contre les choses du dehors, et la vie ne peut pas être si dure, n'est-ce pas? pour une grande enfant aux cheveux de fée, et dont les yeux sont les plus beaux et les plus cernés du monde. Jusqu'à l'année dernière

encore, elle-même était une fée ; elle entrait dans leurs palais, comme cela se passe dans les belles histoires des livres. Surtout, il y avait le Prince Charmant... Ah ! le Prince Charmant, Eliane l'a aimé d'amour.

C'était comme dans le tableau de l'« Escarpolette » : il était assis sur la planche suspendue, tenant les deux cordes dans ses mains ; et elle montait à côté de lui ; la planche vacillait un instant, et puis, doucement, se penchant en arrière, repliant puis tendant ses jambes (dont toutes les formes étaient moulées par des chausses de soie bleue), il mettait la balançoire en mouvement. Elle admirait sa force ; elle sentait si bien sa présence, qu'elle avait l'illusion du vertige, et qu'elle se retenait, dans son lit, pour ne pas crier d'effroi. Peu à peu, le mouvement s'accélérait, le Prince Charmant l'emportait au-dessus des cimes des arbres, planait avec elle dans l'air. Des feuillages froissés, devant eux, derrière eux, frémissaient ; les cordes grinçaient ; ils bondissaient tous deux en plein ciel. Tout à l'heure, l'escarpolette tournerait sur elle-même, et ils tomberaient, précipités dans les abîmes.

Alors, Eliane, affolée, étreignait le torse du Prince Charmant, elle s'abandonnait à sa force, elle posait sa tête sur son épaule et fermait les yeux.

Et il n'y avait pas que l'escarpolette ; il y avait aussi la gondole du Lido, avec le seigneur

vénitien (c'était encore le Prince Charmant) étendu aux pieds d'une belle dogaresse hautaine. Eliane entrait dans la gondole ; elle n'avait pas de colère contre la belle dogaresse ; elle s'agenouillait devant le Prince Charmant, et murmurait : « Je suis ton humble esclave. » Elle avait lu cela quelque part.

Et il y avait encore l'Homme Nu du Petit Larousse Illustré. Voici : quand elle était certaine de n'être pas observée, elle prenait ce dictionnaire, sur le bureau de son père, et tout émue du plaisir défendu (car sa conscience lui disait que c'était mal) elle donnait pâture à l'avilidé de ses yeux. A l'article « homme », il y a un tableau anatomique sur deux pages. On y voit le squelette, le système nerveux, les muscles mis à vif ; mais un homme nu, un athlète, ceint d'une étroite peau de bête à toison touffue, y est représenté de dos et de face, dans des attitudes de pugilat qui mettent en relief son ventre, ses pectoraux, les muscles de ses épaules et de ses cuisses.

Eliane ne se lassait pas de regarder cette image, effleurant, parfois, de ses lèvres, le papier.

Elle faisait aisément abstraction des traits et des mots indiquant et nommant les différentes parties de ce beau corps : occiput, médius, abdomen, épigastre. Elle en avait fait un être vivant, un Personnage comme le Prince Charmant ; elle inventait des aventures, des romans

dont il était le héros. Mais là son imagination se rebutait vite ; le regarder était encore plus agréable. Et elle aurait passé des heures à contempler l'« homme nu » ; mais on ne laisse jamais les enfants longtemps seuls.

Du reste, depuis un an, à peu près, Eliane a cessé d'être l'amie du Prince Charmant, et elle a épuisé tout l'enseignement du Petit Larousse Illustré. Maintenant, avec des précautions infinies, sans en avoir l'air, tremblant que sa mère ne s'aperçoive de son manège, Eliane regarde les hommes.

C'est une éducation. D'abord, elle les avait trouvés tous laids, et surtout insignifiants, occupés d'intérêts grossiers, ennemis des rêves, inutiles comme des ombres, comme des morts. Vraiment, le Prince Charmant et le beau lutteur grec ne correspondaient à rien dans la réalité. Mais peu à peu le regard s'habitue ; le goût se dégage des écoles ; on n'a plus besoin, pour voir la beauté, qu'on vous la montre ; l'artiste s'affranchit de ses maîtres, et la jeune amoureuse apprend à se créer, avec les passants des rues, des vendangeurs à demi nus, un ouvrier debout sur un échafaudage, des amants choisis, êtres de beauté, caractères puissants, raffinés, héroïques, âmes de poètes et de conquérants. L'adoration, tout abstraite, des formes viriles, ne suffisait plus à Eliane ; c'est un culte purement spirituel, où le cœur a trop peu de part.

Qu'était le beau lutteur lui-même, sans âme, sans une vie de sentiments et de pensées ? Cette vie intérieure, sur laquelle on peut agir, à laquelle on peut participer ? Mais Eliane commença par regarder de préférence les manœuvres, les beaux gars débraillés qui peinent au soleil. C'était encore l'admiration pour la chair nue, les muscles saillants, les poitrines plates, les hanches étroites, les bras durs. D'autre part, les gros bourgeois sont vraiment hideux. Ils poussent devant eux des bedaines dilatées par de longs excès de nourriture ; leurs cheveux tombent, leurs joues pendent, leur nez se violace et leur regard s'éteint. Mais à vingt ans, certes, ils ne sont pas ainsi. Éliane n'avait pas tardé à s'en apercevoir. Et puis, nous devons nous contenter de ce que la vie réelle nous offre, quitte à la magnifier. Elle en vint à découvrir une sorte de beauté plus délicate chez quelques étudiants rencontrés dans les rues du chef-lieu, durant un de ces courts séjours qu'elle y fait avec sa mère.

Et maintenant, il y a, partout, des hommes de trente ans, des messieurs, avec de belles barbes, des regards assurés et pourtant très doux.

Eliane est joyeuse de les voir, de fouler le sol où ils marchent. Mais elle ne parvient pas, la pauvre rêveuse, à prendre intérêt à ce que fait le monde, au petit train des choses. Les des-

tinées médiocres ne la touchent pas. Il lui faut, pour ses amants à venir, des existences aventureuses, des actions d'éclat, la popularité, la gloire. Et tout cela doit bien se rencontrer, mais non pas ici, pas autour d'elle. Du reste, n'est-elle pas comme une prisonnière ? « Ah ! quand j'aurai vingt ans ! » Elle croit que c'est l'âge de la liberté.

Il y a, elle en est sûre, des êtres délicieux, dans le monde ; toute leur vie est un poème ; ils gagnent des batailles, ils organisent de grands mouvements populaires ; ils passent brusquement de l'extrême pauvreté à la plus fabuleuse richesse ; ils sont beaux, ils sont célèbres, et ils dédaignent les mesquineries de la vie. — Eliane est élevée dans la Religion Réformée ; elle communiera l'année prochaine, mais le plus clair de son instruction religieuse, c'est une connaissance assez précise du Cantique des Cantiques, lu et relu dans la grande Bible familiale. Et son père, qui est libre-penseur, ayant trop souvent raillé, devant elle, ce qu'il appelle les extravagances des saints et des saintes, elle n'éprouve que du dégoût pour l'humilité et l'obéissance. Elle méprise la faiblesse et la pauvreté, et elle a horreur des malades. — C'est pour ces raisons que les Etres Délicieux sont tous forts et triomphants. Elle communique avec eux, dans le monde de l'esprit ; elle est leur petite épouse.

Mais il faut un corps particulier à chacune de ces nobles âmes. Eliane, donc, choisit parmi les passants,dans son entourage, partout, l'homme qui incarnera son rêve du moment. Elle prend ses traits dans sa mémoire, conserve avec soin le souvenir de ses attitudes, et ferme les yeux pour mieux le revoir. Et c'est encore comme avec le Prince Charmant ; mais la réalité fournit enfin un aliment à cette fantaisie qui, désormais, ne s'exerce plus dans le vide.

Eliane pense à quelqu'un qui existe vraiment. Eliane a un Bien-Aimé, plusieurs Bien-Aimés, et une multitude d'amants. Un Bien-Aimé toujours un peu imprécis, un Idéal ; mais aussi d'autres Bien-Aimés, choisis parmi les jeunes gens de sa petite ville ; leurs traits lui sont familiers ; même, quelques-uns, dans la vie réelle, connaissent ses parents et lui adressent parfois quelques paroles banales. Mais, tandis qu'elle fait semblant d'apprendre ses leçons et de travailler à ses devoirs, elle vit à leur côté, elle les accompagne à travers mille aventures, des expéditions militaires, des voyages d'exploration. C'est tantôt celui-ci et tantôt un autre qui est son compagnon imaginaire.

Et c'est le soir surtout, dans son lit, avant de s'endormir, qu'elle pense à eux, à un d'entre eux. Chacun a son tour, chacun sa nuit, suivant l'humeur d'Eliane.

Quelquefois, elle restera fidèle à l'un des

Bien-Aimés pendant toutes les nuits d'une semaine entière.

Il est étendu près d'elle ; ils s'embrassent ; elle le caresse de ses mains brûlantes ; il lui rend ses caresses. Elle s'endort dans ses bras... Et il y a la foule de tous ceux dont elle a ramené pour une nuit, le souvenir charmant et vite effacé : des officiers, des bohémiens vendeurs de corbeilles, des hommes du monde, un jeune marin.

Eliane croit à la transmission des pensées. Elle ne veut pas se persuader que tout cet amour, que tous ces désirs, se perdent, sans que rien en vienne effleurer l'âme de ceux auxquels ils s'adressent si passionnément. Ne rêvent-ils pas d'elle, ces nuits-là ? N'éprouvent-ils pas du moins quelque indéterminée sensation de plaisir, ceux qu'elle choisit ? Qu'elle en soit seulement sûre ; elle n'en demande pas davantage. Et si, pourtant, un des Bien-Aimés, un jour, daignait la remarquer, venait à elle, lui parlait secrètement ? Pour celui-là, quel qu'il soit, même le moins souhaité de tous, mais véritable amant qu'elle pourrait entourer de ses bras — ah! comme elle abandonnerait vite tous ces rêves stériles où elle s'épuise...

A la fin des dernières grandes vacances, le mas était plein de vendangeurs. Elle en avait remarqué un : le pantalon roulé jusqu'au-dessus des genoux, les manches de la chemise

relevées jusqu'aux épaules, la chemise largement ouverte sur un torse doré, admirable ; et une tête fine de jeune homme, avec de grands yeux noirs dont les regards étaient tendres. Eliane lui avait demandé une grappe de raisin ; jamais jusqu'alors elle n'avait tant osé.

Et, toute la nuit, dans la touffeur de sa chambre, haletante, en sueur, elle avait souhaité qu'il vînt, le beau vendangeur.

Elle se disait qu'à force de vouloir cela, qu'à force de l'appeler avec l'esprit, en concentrant toute la puissance de sa volonté, il l'entendrait. Il y eut un moment où le loquet de la porte sembla grincer. Elle s'assit dans son lit, la respiration coupée : elle avait si bien cru qu'elle pourrait le faire venir.

Elle cessa enfin d'espérer, et soudain, elle sanglota de rage. Le lendemain en s'éveillant, elle sentit les larmes séchées sur ses joues un peu pâlies. Elle baisa son image, longuement, dans la glace. Elle éprouvait beaucoup de pitié pour elle-même.

Oui, si elle rencontrait le Bien-Aimé !... Pourtant les hommes ne manquent pas d'audace ; pour passer un moment avec l'objet de leur amour, ils escaladent des balcons, ils forcent des portes et risquent leur vie. Hélas, Eliane n'est encore qu'une petite fille, avec les cheveux dans le dos et des jupes courtes ; et les hommes n'adressent pas leurs hommages aux

petites filles « comme il faut », que leur maman, du reste, ou leur bonne, accompagnent toujours. Beaux yeux cernés d'Eliane, ils ne comprennent donc pas le langage que vous leur parlez ?

Oui, si elle rencontrait le Bien-Aimé... Et, peut-être, c'est elle qui le fuirait, qui ne voudrait plus quitter ses rêves...

— Eliane ! appelle sa mère, avec le fort accent du Minervois. Eliane tressaille : « Maman ? »

— Tu es encore dans les nuages ? Pourquoi restes-tu, comme une sotte, à regarder devant toi ? Promène donc ton frère, le long de la pelouse, à l'ombre ; et doucement, surtout, doucement... »

Eliane obéit ; elle se lève, prend la main de son frère, et le guide vers la bascule automatique, sous les micocouliers. Comme sa pensée était loin de sa mère, et du petit frère, et du beau jardin !... Si elle rencontrait le Bien-Aimé...

Mais vraiment ce ne serait que le commencement du bonheur, des grandes vacances définitives. Elle ne l'aimerait pas, lui ; ou plutôt, tout en l'aimant, elle garderait son indépendance, ne se donnerait qu'à demi. Lui, naturellement, serait à elle sans réserves. Elle souhaite sa venue, et la révélation qu'il lui apporterait, comme on souhaite de lire un livre, ou de faire un voyage dans un pays lointain. Mais cela serait tellement plus important qu'un livre ou qu'un voyage !

Et encore ceci : apprendre par l'expérience quelle place au juste on peut tenir dans l'existence de ces êtres inconnus ; essayer de les dominer ; devenir leur but et leur raison de vivre.

Elle ne lui dirait pas, comme au Prince Charmant : « Je suis ton humble esclave »... Et peut-être, après tout, le lui dirait-elle ; mais elle mentirait.

La « maîtresse », être la maîtresse de quelqu'un. — Dans le Minervois, les grands marchands de vin ont souvent un double ménage. On parle presque tous les jours de ces choses devant Eliane. Elle entend bien qu'on plaint les épouses d'être contraintes à ce partage, et qu'on rassasie de mépris les maîtresses : « Ces filles-là, ça ne meurt pas, ça crève », dit sa mère. Mais le monde, cela est bien certain, souille de ses mépris et poursuit de sa haine tout ce qui est noble et pur, tout ce qui dépasse son lourd bon sens, sa bassesse naturelle. Eliane a compris cela ; et elle frémit de rage et d'orgueil lorsque sa mère lui dit : « Sois donc enfin comme tout le monde », ou qu'elle s'écrie devant des dames, en visite : « Ah ! mon Dieu, que ma fille me fait donc faire du mauvais-sang ; elle est si peu expansive ; elle ne sera jamais comme tout le monde ». « Oh ! non, pense Eliane, je ne serai jamais comme tout le monde. » Et elle plaint et elle admire en secret les maîtresses ; elle vou-

drait les connaître ; elle sent en elles des sœurs qui la comprendraient. Ces piètres intrigues de marchands joviaux et brutaux l'intéressent autant que les grandes passions des héros de George Sand, dont elle a lu, en cachette, quelques tomes incomplets, trouvés au fond d'un tiroir dans sa chambre.

Eliane soulève son petit frère et l'embrasse doucement. Puis, elle chante à mi-voix. Elle se demande : « Enfin, puis-je plaire à quelqu'un ? » Et elle songe, encore, aux belles chansons où l'on parle des blondes, à ces chansons qu'elle n'ose pas chanter devant sa mère, et qu'elle n'écoute jamais sans rougir un peu, comme si les paroles s'adressaient à elle-même : « Mon bel ange blond », et « Reine blonde, loin du monde ». Voilà des chansons émouvantes !

Eliane respire largement ; d'un seul grand pas, elle monte sur la plate-forme de la bascule ; et aussitôt elle regrette de s'être laissée aller à cet enfantillage, car deux jeunes Messieurs viennent d'entrer dans le jardin.

A pas ralentis, ils suivent l'allée qui tourne autour de la pelouse. D'un regard Eliane les juge : Ils appartiennent à la foule de ceux qui lui demeurent indifférents, et dont elle ne garde pas le souvenir ; enfin, deux jeunes « Messieurs ».

Elle songe à un étudiant qu'elle a croisé, tout à l'heure, dans la rue de la Loge. Son béret à galon rouge recouvrait négligemment son abon-

dante chevelure noire et découvrait un front large et pur. Dans sa mémoire lucide, elle revoit tous ses traits, sa nonchalante allure. L'a-t-il seulement vue, elle ? Pourquoi n'ose-t-elle jamais regarder les gens en face ? Qu'importe s'ils lisent sa pensée ; et même, tant mieux : ce serait presque un commencement d'intrigue, un secret entre elle et quelques inconnus. Si elle osait, pourtant, si elle osait... parler à quelqu'un. Et ce serait aussi une façon de n'être plus le souffre-douleurs stupide de sa mère ; elle ne cesserait pas d'être obéissante et résignée ; mais dans ces grands bouillonnements de révolte qui l'emplissent, l'assourdissent, elle songerait à... à lui, enfin ! et cette pensée la calmerait, et la vengerait.

Les deux jeunes gens viennent de passer près d'Eliane. Elle les a regardés en face l'un et l'autre, sans intention, pour s'exercer. Mais son regard à rencontré celui du jeune homme qui est à gauche, le plus près de la pelouse, un petit, brun. Elle s'est laissé surprendre ; et il a appuyé son regard sur le sien, un long instant, tout en continuant à parler.

Eliane songe encore à sa mère, non pas avec colère, mais avec désespoir : elle la subit comme on subirait la prison, une longue maladie. « Cette femme » lui fait user ses vieilles bottines, sous prétexte qu'elles ont toutes deux la même pointure ; Eliane se dit qu'elle aimerait mieux mar-

cher pieds nus. De nouveau *ils* passent ; c'est leur second tour. Et de nouveau, les yeux du jeune homme brun rencontrent le regard d'Eliane. Et alors, comme elle s'enhardit, pendant quelques secondes, ils se regardent. Lui, admire ses jours fraîches et les beaux yeux cernés ; et ses regards à elle, étonnés, heureux, tantôt honteux et tantôt effrontés, se voilent et se découvrent, se refusent et se livrent. On dirait qu'ils palpitent, ces regards.

L'autre jeune homme ne voit rien de ce manège. Il donne de longues explications à son ami : « Tu comprends, Lucien... » Eliane songe : « Il s'appelle Lucien. Ton nom est un parfum qui se répand ». Et elle va au devant de Lucien, sous le prétexte de pousser un peu plus loin la promenade de l'enfant. Mais voici que sa mère, interrompant son tricotage, lève le nez, et au moment où Lucien repasse près d'Eliane, elle s'écrie :

— « Eliane, ne t'en vas donc pas si loin! » Eliane retourne sur ses pas. « Il a entendu, il sait mon nom maintenant. » Et sans savoir précisément pourquoi, elle en est heureuse.

Et Lucien, avec son ami, continue à tourner autour de la pelouse et, chaque fois qu'il croise Eliane, un nouvel échange de regards les rapproche. Que peut-il bien penser d'elle ? Il semble voir sans déplaisir la robe villageoise, ce qu'on aperçoit du feston, bien simple, de

l'honnête jupon de calicot, et les bas à grosses côtes, et les bottines maternelles, éculées. Ah ! Lucien, vous n'êtes pas beau, mais dans cet instant, vous êtes le plus aimé ; car vous êtes le premier qui l'ait regardée ainsi !

Maintenant, elle est revenue près de sa mère. Elles se tiennent debout, à quelques pas l'une de l'autre ; et l'enfant va de sa mère à sa sœur, à petits pas maladroits, les yeux pleins de vertige. Eliane s'incline vers lui, sous ses longs cheveux qui pendent. Elle s'écrie : « Oh ! qu'il est donc drôle, le cher petit... ah ! » Lucien passe, il est près d'elle. Alors, précipitamment, elle ajoute, comme si elle continuait de parler à l'enfant, mais pour Lucien seul, le mot des livres, l'incommensurable mot : « Je t'aime ». De quelle voix étranglée, étouffée par la crainte, rendue profonde et sourde par l'émoi d'un tel aveu, son premier aveu ! L'ordre de la nature n'est pas changé ; un rayon de soleil fait un bel arc de couleurs dans la poussière humide du jet d'eau. Comme l'air est limpide ! Rien ne marque ce grand événement de la vie d'Eliane. Mais elle a dans les oreilles le bruit de sa voix, le son des mots terribles qu'elle vient de prononcer, comme la vibration d'un coup de tonnerre...

Enfin elle retrouve son sang-froid. Sa mère s'est laissé prendre à sa ruse ; peut-être même n'a-t-elle pas entendu. Mais Lucien a compris ; du reste, il repasse, et ses yeux le lui disent,

gravement. La joie est en elle comme un torrent. Enfin ! quelqu'un connaît le merveilleux secret.

Et elle s'enhardit. Les deux amis seront encore tout à l'heure près d'elle. Elle marche devant eux, malgré la défense de sa mère, qui lui crie de ne pas fatiguer l'enfant, et de revenir s'asseoir près d'elle. Elle n'entend rien. Elle se place entre la pelouse et Lucien, et, comme l'espace manque, il la frôle involontairement. Elle avait calculé cela. Lucien salue, murmure : « Pardon Mademoiselle ». Eliane se décide à obéir à sa mère.

Et, quand elle est installée sur la chaise avec son frère sur ses genoux, elle lève la tête, et voit Lucien et son ami qui sortent du jardin. Elle songe : « Il y a un secret maintenant entre Lucien et moi; j'aime et je suis aimée.» Encore une fois, il ne faut pas trop exiger de la vie.

Le train qu'elles attendent, le train du retour, sera bientôt annoncé en gare. Eliane, calmée, sourit avec tristesse : « Adieu, Lucien. » Le coin d'une rue vient de le lui cacher.

Emporte-t-il autre chose que le souvenir d'un aveu enfantin, et que le reflet, en lui, de cent beaux regards bleus, palpitants ?

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

ROSE LOURDIN..... PAGE 9
LE COUPERET..... PAGE 31
L'HEURE AVEC LA FIGURE. PAGE 69
DOLLY..... PAGE 77
LA GRANDE ÉPOQUE..... PAGE 89
RACHEL FRUTIGER..... PAGE 143
DEVOIRS DE VACANCES.... PAGE 157
PORTRAIT D'ÉLIANE A QUATORZE ANS..... PAGE 203

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 ET 37, RUE MADAME, GASTON GALLIMARD, DIRECTEUR

1915-1916

G. K. CHESTERTON	LA BARBARIE DE BERLIN, LETTRES A UN VIEUX GARIBALDIEN. Trad. I. Rivière	in-16	3.50
PAUL CLAUDEL	CORONA BENIGNATIS ANNI DEI	in-16	3.50
PAUL CLAUDEL	TROIS POEMES DE GUERRE	in-8	1 »
PAUL CLAUDEL	AUTRES POEMES DURANT LA GUERRE	in-8	2.50
CLUTTON-BROCK	MÉDITATIONS SUR LA GUERRE, Trad. J. Coreau	in-16	3.50
HENRI GHÉON	FOI EN LA FRANCE	in-16	3.50
PIERRE HAMP	LA VICTOIRE DE LA FRANCE SUR LES FRANÇAIS	in-18	1.25
PIERRE HAMP	LE TRAVAIL INVINCIBLE	in-18	1.25
PIERRE HAMP	LA FRANCE, PAYS OUVRIER	in-16	2.50
P. J. JOUVE	VOUS ÊTES DES HOMMES	in-16	2.50
GEORGE MEREDITH	L'ODE A LA FRANCE, Trad. M. Pierrotet	in-8	1.25
CHARLES PÉGUY	NOTRE PATRIE	in-16	3.50
CHARLES PÉGUY	ŒUVRES COMPLÈTES, Tome I, Introduction par Alexandre Millerand	in-8	
CHARLES PÉGUY	ŒUVRES COMPLÈTES, Tome IV, Introduction par André Suarès	in-8	
CH. L. PHILIPPE	CONTES DU MATIN	in-16	3.50
FRANCOIS PORCHÉ	NOUS	in-16	3.50
FRANCOIS PORCHÉ	L'ARRÊT SUR LA MARNE	in-8	1.25
FRANÇOIS PORCHÉ	LE POÈME DE LA TRANCHÉE	in-8	1.25
JULES ROMAINS	EUROPE	in-4	10 »
ÉMILE VERHAEREN	LA BELGIQUE SANGLANTE	in-16	3.50

1917

PAUL CLAUDEL	LE PAIN DUR	in-16	3.50
PAUL DESJARDINS	MIL NEUF CENT QUATORZE	in-16	3.50
P. DRIEU LA ROCHELLE	INTERROGATION	in-4	10 »
CHARLES PÉGUY	ŒUVRES COMPLÈTES, Tome VIII, Clio		
MARCEL PROUST	A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEUR	in-16	3.50
	LE COTÉ DE GUERMANTES	in-16	3.50
	SODOME ET GOMORRHE — 1	in-16	3.50
	SODOME ET GOMORRHE — 2 LE TEMPS RETROUVÉ	in-16	3.50
ANDRÉ SALMON	MONSTRES CHOISIS	in-16	3.50
ANDRÉ SUARÈS	REMARQUES	in-8	2 »
M. de UNAMUNO	LE SENTIMENT TRAGIQUE DE LA VIE	in-16	6 »
PAUL VALERY	LA JEUNE PARQUE	in-8	6 »
STANISLAS WYSPIANSKI	LES NOCES, Trad. de A. de Lada et G. Lenormand	in-16	4 »

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAIS

POÉSIE

PAUL CLAUDEL	CINQ GRANDES ODES	in-16	3.
PAUL CLAUDEL	DEUX POEMES D'ÉTÉ	in-16	3.
COVENTRY PATMORE	POEMES (Trad. P. CLAUDEL)	in-16	2.
GEORGES DUHAMEL	COMPAGNONS	in-16	3.
LÉON PAUL FARGUE	POEMES	in-16	2.
LÉON PAUL FARGUE	POUR LA MUSIQUE	in-4	5
HENRI FRANCK	LA DANSE DEVANT L'ARCHE (Préface de Mme DE NOAILLES)	in-16	3.
STÉPHANE MALLARMÉ	POÉSIES	in-16	3.
STÉPHANE MALLARMÉ	UN COUP DE DÉS	in-4	3.
FRANCOIS PORCHÉ	LE DESSOUS DU MASQUE	in-16	3.
RABINDRANATH TAGORE	L'OFFRANDE LYRIQUE (Prix Nobel 1913), (Trad. A. GIDE)	in-16	3.
RABINDRANATH TAGORE	L'OFFRANDE LYRIQUE (Traduction A. GIDE. 1re édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires)	in-8	7.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	LA LUMIÈRE DE GRÈCE	in-16	3.
CHARLES VILDRAC	LIVRE D'AMOUR	in-16	3.

CORRESPONDANCE :

CH.-L. PHILIPPE	LETTRES DE JEUNESSE	in-16	3.
J. KEATS	LETTRES A FANNY BRAWNE (Trad. des GARETS)	in-16	2.

ROMANS ET CONTES :

HENRI BACHELIN	JULIETTE LA JOLIE	in-16	3.
. RICHARD BLOCH	LÉVY	in-16	3.
G.-K. CHESTERTON	LE NOMMÉ JEUDI (Trad. J. FLORENCE)	in-16	3.
G.-K. CHESTERTON	LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL (Trad. J. FLORENCE)	in-16	3.
BERNARD COMBETTE	DES HOMMES	in-16	3.
ANDRÉ GIDE	ISABELLE. récit	in-16	3.
ANDRÉ GIDE	ISABELLE (1re édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires). Epuisé	in-8	7.
ANDRÉ GIDE	LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE	in-16	3.
ANDRÉ GIDE	LES CAVES DU VATICAN	in-16	3.
COMTE DE GOBINEAU	ADELAIDE. Epuisé	in-16	3.
PIERRE HAMP	MARÉE FRAICHE. VIN DE CHAMPAGNE	in-16	3.
PIERRE HAMP	VIEILLE HISTOIRE	in-16	3.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ROMANS ET CONTES (SUITE) :

PIERRE HAMP	L'ENQUÊTE	in-16	3.50
VALERY LARBAUD	A. O. BARNABOOTH	in-16	3.50
JACK LONDON	L'AMOUR DE LA VIE (Traduction P. Wenz)	in-16	3.50
ROGER MARTIN DU GARD	JEAN BAROIS	in-16	3.50
CH.-L. PHILIPPE	LA MÈRE ET L'ENFANT	in-16	3.50
CH.-L. PHILIPPE	CHARLES BLANCHARD	in 16	3.50
JULES RENARD	L'ŒIL CLAIR	in 16	3.50
JEAN SCHLUMBERGER	L'INQUIÈTE PATERNITÉ	in 16	3.50
ERNEST TISSERAND	UN CABINET DE PORTRAITS	in 16	3.50
CHARLES VILDRAC	DÉCOUVERTES	in 16	3.50
MICHEL YELL	CAUËT	in 16	3.50

THÉATRE :

PAUL CLAUDEL	L'OTAGE	in 16	3.50
PAUL CLAUDEL	L'ANNONCE FAITE A MARIE	in-16	3.50
JACQUES COPEAU et JEAN CROUÉ	LES FRÈRES KARAMAZOV. drame en 5 actes. d'après Dostoïesky	in-16	3.50
GEORGES DUHAMEL	DANS L'OMBRE DES STATUES	in-16	3.50
HENRI GHÉON	LE PAIN	in-16	3.50
FRIEDRICH HEBBEL	JUDITH (Trad. G. Gallimard et P. de Lanux)	in-16	3.50
HENRIK IBSEN	ŒUVRES COMPLÈTES, Tome Ier	in-8	10 »
O.-W. MILOSZ	MIGUEL MANARA. mystère en 6 tableaux	in-16	2.50
JEAN SCHLUMBERGER	LES FILS LOUVERNÉ	in-16	2.50
ÉMILE VERHAEREN	HÉLÈNE DE SPARTE	in-16	3.50

LITTÉRATURE :

HENRI GHÉON	NOS DIRECTIONS (Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre)	in-16	3.50
ANDRÉ GIDE	SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES	in-16	2.50
JACQUES RIVIÈRE	ÉTUDES (Baudelaire, Claudel, Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, etc)	in-16	3.50
ANDRÉ SUARÈS	TROIS HOMMES (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky)	in-16	3.50
ANDRÉ SUARÈS	ESSAIS	in-16	3.50
ANDRÉ SUARÈS	PORTRAITS	in-16	3.50
ALBERT THIBAUDET	LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ	in-8	10 »
ALBERT THIBAUDET	LES HEURES DE L'ACROPOLE	in-16	3.50

Universitaire
BIBLIOTHECA

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE BELLENAND
A FONTENAY-AUX-ROSES
LE QUINZE JANVIER 1918

711 - 4
127

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JUN 02 1999

APR 09 2002

MAR 09

31 JAN '84

31 JAN '84

JUN 08 1999

CE

a39003 003414629b

CE PQ 2623
.A65E5 1918
COO LARBAUD, VAL ENFANTINES.
ACC# 1236457